

94
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Entretien avec TOBE HOOPER : le cœur sur la tronçonneuse !
Rencontre avec JOHN CARPENTER : le coup de gueule !
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
RCI : 2800 CFA - Canada : 7,25 $
Espagne : 700 Pts
M 2016 - 94 - 25,00 F-RD
STREET FIGHTER

Poussez la porte du "Bazaar"... A vos risques et périls !

- Une histoire diabolique imaginée par Stephen KING.
- Un implacable engrenage meurtrier orchestré par Max VON SYDOW (*l'Exorciste*).
- Avec Ed HARRIS (*Abyss*), Bonnie BEDELIA (*58 minutes pour vivre*) et Amanda PLUMMER (*Pulp Fiction*).
- Une atmosphère inquiétante... Suspense garanti !



A Castle Rock, l'arrivée de Leland Gaunt constitue un véritable événement ! Il emménage une boutique et propose aux habitants des objets pour le moins particuliers : ils répondent tous précisément à un désir profond ! Pour les posséder, chacun est prêt à payer... de son âme.



A louer dans votre vidéo-club



Rédaction, Administration
4, rue Mansart,
75009 Paris.

Editeur/ Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 94

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Stéphane Derdérian
Guy Giraud
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
The Nightmare Team

Photogravure
AMG

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépot légal
Mars 1995

Commission paritaire
59956

ISSN
0338 - 6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Robert Burnett, Marianne Capian, Alain Carrazé, Nathalie Dauphin, Jean-François Deveau, Edith Filipacchi, Joëlle François, François Frey, Stephen Jones, Christophe Jouvet, Shelley Kay, Alex Kostich, Anne Lara, Laurence Laurelut, Etienne Lerbret, Sandrine Meunissier, Christine Nicolay, Joseph Remis, Odile Rodier, Robert Schlockoff, Francis Shaeffer, Dominique Veyret

Sommaire

L'adaptation officielle du jeu vidéo mondialement célèbre mêle anticipation, science-fiction, castagnes en série et complot militaire. Un mélange qui conduit le Colonel Guile (Jean-Claude Van Damme) à affronter les pouvoirs titanesques du despote Bison (Raoul Julia). Le réalisateur Steven De Souza s'explique sur ce cocktail détonant.

Le septième opus cinématographique de **Star Trek** se passe de Spock et envoie Kirk au paradis. Le réalisateur David Carson ne pouvait faire autrement pour passer le témoin à Jean-Luc Picard, nouveau capitaine de l'Enterprise. William Shatner, lui, s'émeut de cette mort pourtant annoncée.

Le retour derrière la caméra de Michele Soavi après une longue absence. Libéré du joug de Dario Argento, le réalisateur transalpin signe ici son film le plus personnel où deux acolytes tuent l'ennui dans un cimetière en flinguant des morts récalcitrants, attendant la venue de la femme de leurs rêves.

Portrait d'un comédien étonnant au physique inquiétant, fidèle à son poste de Croque-Mort d'outre-tombe dans la série des **Phantasm**.

Un entretien fleuve avec l'auteur de l'inoubliable **Massacre à la Tronçonneuse**. De son enfance cinéphile à **The Mangler** qui semble annoncer son grand retour, en passant par sa faste période *Cannon* et sa convalescence à la télévision, Tobe Hooper évoque une carrière qui fut loin d'être à sens unique. Filmographie commentée jointe.

La présence de John Carpenter à Gerardmer était l'occasion rêvée de faire le point sur le combat incessant que mène ce réalisateur militant contre des responsables de studios frileux. Un discours pour la défense du fantastique et du cinéma intelligent en général à la mesure de son génial **L'Antre de la Folie**.

Ranma 1/ 2, Iria, Maps, Yoko, Chasseuse de Démons... Le manga continue de déferler en vidéo, avec un succès, considérable, qui ne se dément pas. Il fallait bien ces quatre jolies pages pleines de news au néophyte pour s'y retrouver.



Massacre à la Tronçonneuse



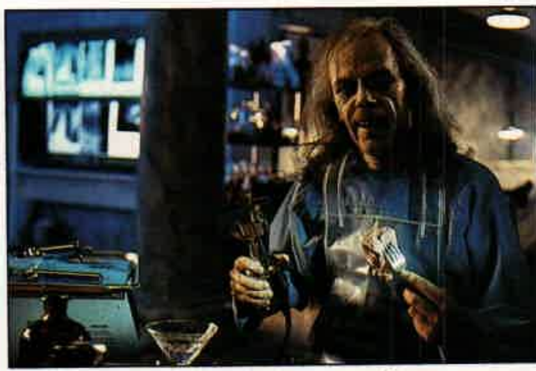
Streetfighter



Star Trek Générations



Dellamorte Dellamore



John Carpenter dans Body Bags

NOTULES LUNAIRES

■ On commence en souplesse avec la confirmation d'une nouvelle attendue, et même si l'on s'en doutait l'officialisation de l'info fait néanmoins plaisir. Neil Jordan vient de signer le contrat l'associant à la mise en scène de la séquelle d'**Entretien avec un Vampire**, **Le Vampire Lestat**, d'après le second tome de la saga vampiresque d'Anne Rice. Comme le cinéaste irlandais, les comédiens Tom Cruise et Brad Pitt devraient reprendre du service dans cette production *Warner Bros*.

■ Scénariste de **Terminal Velocity**, **Le Fugitif** et **Alien 3** parmi tant d'autres, réalisateur de **Timescape**, David N. Twohy croise à sa manière les classiques méfaits d'un tueur en série et le thème de **La Forêt d'Emeraude**. Dans **Last Gasp** réalisé par Scott McGinnis, le scénariste présente Leslie Chase, un serial-killer aux motivations originales. En chassant énergiquement les Totec de leur terre sacrée, dans une province perdue du Mexique, Chase attire les maléfices du chef de la région. En expirant, ce dernier lui transmet son esprit. Du coup, Chase hérite de ses pulsions meurtrières et liquide un maximum d'innocentes victimes. Ray Tattinger, un détective engagé par l'épouse de l'une d'elles, se lance aux trousses du tueur...
Interprété par Robert Patrick et Joanna Pacula, **Last Gasp** est la toute première production ciné-ma/vidéo de *Kushner-Locke*, l'un des plus importants pourvoyeurs de programmes de la télévision américaine.

■ Savez-vous comment ont dit "avoir la trouille, les jetons, les chocottes", en anglais ? On parle des "Willies". Un film à sketches (sorti chez nous à la vidéo) portait ce titre il n'y a pas si longtemps. Cela n'empêche pas *Island Pictures* d'en annoncer un nouveau d'après un scénario de John Jarrell. L'histoire est simple : molestés à mort, des jumeaux reviennent d'outre-tombe afin de se venger de leurs assassins qui ne voient rien venir (pas grave, la prochaine fois ils prendront des jumelles !).

■ Vingt ans après son gothico-désopilant **Frankenstein Junior**, Mel Brooks revient à la parodie fantastique avec **Dracula is Dead and Liking it**, un détournement burlesque du roman de Bram Stoker. Le triomphe du **Dracula** de Coppola et d'**Entretien avec un Vampire** ne sont pas étrangers à la production, par la compagnie *Castle Rock*, de cette comédie. Souhaitons à Mel Brooks plus de chance et de rires avec les vampires qu'avec les collants verts de **Sacré Robin des Bois**.

■ Ancien ponte de *Columbia/ Tri-Star*, Peter Guber fête la naissance de sa nouvelle compagnie par l'annonce du tournage d'un nouveau **Flash Gordon** très éloigné de la version disco de Mike Hodges. Cette adaptation de la bande dessinée d'Alex Raymond sera proche de l'œuvre originale, à savoir sombre, gothique. La mise en scène devrait être confiée à Alex Proyas qui, depuis le succès de **The Crow**, tarde à remettre le pied à l'étrier.



Editorial

FANTASTICA "DEUXIEME" !

En plus des traditionnels 100 ans de cinéma célébrés un peu partout ailleurs, Gerardmer fêtait, lui, son second *"Fantastica, Carrefour des Fantastiques"*. Une façon confortable de survoler l'actualité du genre tout en se ressourçant dans une ville accueillante, aux collaborateurs chaleureux, participatifs et la plupart du temps bénévoles. Mais avec le temps (tout s'en va, oui, je sais...), les premiers dangers apparaissent. La faible capacité des salles, notamment, ne permettait pas au public d'entrer à toutes les séances. De là, le risque de voir le Festival s'orienter vers un élitisme gênant où le festivalier de base, frigorifié dans sa file d'attente, verrait passer devant lui les V.I.P. parachutés dans sa bonne ville. Juste avant de se voir refuser l'entrée dans les cinq dernières minutes (bon sang mais c'est bien sûr : je l'ai dans l'os !) et à deux pas de l'esquimau offert cette année à tout spectateur parvenant à entrer dans la salle. Et même pas de vin chaud pour les malchanceux, en plus ! Vous allez dire, ils pouvaient toujours aller au Festival d'Avoriaz, où là, en revanche, on trouvait de la place, mais il venait hélas de s'achever et, après tout, l'humour noir a aussi ses limites.
De même, une certaine désinvolture permettait d'accueillir sur scène un William Shatner enjoué sans lui poser la moindre question sur son film représenté, ni sur le phénomène *Star Trek* en général. Un comble, et aussi un record de traversée de l'Atlantique à faire pâlir d'envie tous les d'Abboville et autres Guy Delage (vous avez vu, les juges n'ont même pas voulu homologuer son record de meilleur casse-noisettes durant les infos de ces trois derniers mois. C'est vache !).
Le succès aidant - à preuve cette difficulté pour le public à pénétrer dans les salles -, la couverture médiatique, très utile en ces temps frisquets, se met en place. Gerardmer ne rattrape pas encore feu Avoriaz en terme de pénétration sous couverture (si, si, c'est un terme technique de marketing direct, je vous le jure), mais les émissions télévisuelles ou radiophoniques quotidiennes se multiplient, tout au bénéfice de la région et surtout du cinéma fantastique. Car il ne faudrait pas l'oublier, le pauvre chéri, même si question notoriété publique une Mallaury Nataf ou l'homo (factice...) des *Connes d'à Côté* valaient mieux que tous les Hooper et Carpenter présents sur la station.

Rayon fantastique, justement, la cuvée nouvelle souffrait de cet actuel décalage entre le film d'auteur (bon allez, disons simplement le film "normal") et le produit de stricte consommation manufacturé. Si l'on accorde le bénéfice du doute à **Witch Hunt** (de Paul Schrader, non annoncé dans notre spécial *Fantastica*), un essai parfois amusant sur l'utilisation de la magie à Hollywood traitée façon maccarthiste, il faut ranger d'une part **L'Antre de la Folie**, un Carpenter frayant du côté du **Festin Nu**, qu'on aime ou pas, mais qui dépayse méchamment. **Dellamorte Dellamore**, surprenante dérive surréaliste illustrant le mal de vivre, le besoin d'amour et l'envie d'un ailleurs inaccessible dans une allégorie drôle et attachante. Et enfin, même quête d'un monde imaginaire, le féerique **Heavenly Creatures** de Peter Jackson, dont il convient ici d'oublier les déjantés **Bad Taste**, **Les Feebles** ou **Braindead** si l'on veut y comprendre quelque chose. Enchanteur, inventif, émouvant, humoristique, ce refus d'un quotidien banal pour deux adolescentes romantiques et par trop imaginatives apporte au genre ce qui lui manque le plus en ce moment : cette suspension volontaire de l'incrédulité, cette impression de visionner enfin un vrai film avec des personnages, des caractères, de l'émotion.
Tout le contraire de ces prévisibles et pré-formatés **Mangler**, **Brainscan**, **The Puppet Masters**, **Freddy 7**, **Stargate** (quoique, parfois...) ou **Star Trek Generations**, champions du produit standard, et déjà vus et revus avant même de pénétrer en salle. A force d'user de la technique et des effets spéciaux, le Fantastique finit par confondre l'outil et l'œuvre, comme le déplorait déjà Victor Hugo cinquante ans avant l'invention du cinématographe et à propos d'autre chose (l'essor de la société industrielle au 19ème siècle, en fait).
En plus, on a failli perdre Rallouch sur les cimes vosgiennes, arrivé trente bonnes minutes après le gros du peloton au bas des pistes (c'est pas sa faute, il se croyait en bouclage...). Pendant ce temps, Marc couvrait le Festival, faute de mieux, et Guignebert tapait les dernières pages d'*Impact*, loin de nous, à Paris, livré seul aux ardeurs des fans en folie. C'est bô !

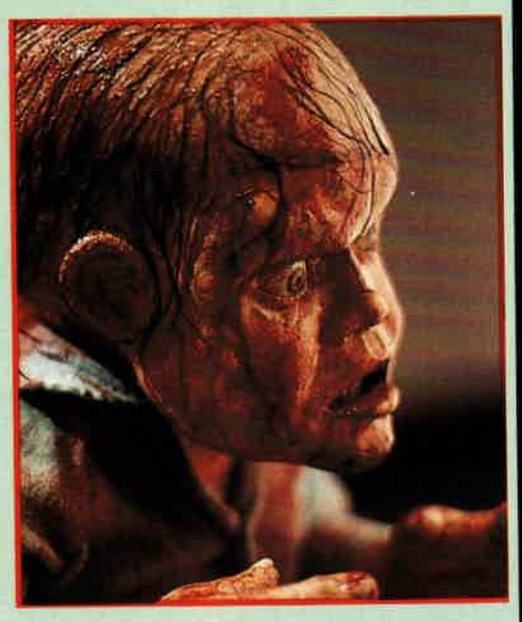
Jean-Pierre PUTTERS

Grand Prix : **Heavenly Creatures**. Prix Spécial du Jury : **Dellamorte Dellamore**. Prix de la critique : **Akumulator 1**. Prix du public : **Dellamorte Dellamore**.

■ A peine a-t-il bouclé son **Hideaway** pour *Columbia* que Brett **Le Cobaye** Leonard enchaîne sur **Virtuosity**, une production *Paramount*. Incarné par Denzel Washington, Kelly Lynch, Russell Crowe et Louise Fletcher, **Virtuosity** narre, dans le Los Angeles de 1999, l'enquête de l'ex-flic Parker Barnes confronté à l'intelligence artificielle et meurtrière d'un ordinateur usant de la réalité virtuelle pour commettre ses forfaits. Son bras armé : un vilain de synthèse généralement utilisé dans les programmes de simulation. Mais cette cible idéale pour les jeunes recrues décide aujourd'hui de ne plus se laisser abattre aussi facilement. La conjonction de l'HAL de **2001** et du monde cybernétique du **Cobaye** ?

UN MONSTRE DANS LE COUFFIN

Des films fantastiques de bon niveau, il devient rare que Roger Corman en produise. **The Unborn** (1990 - Rodman Flender) en fait partie. Proche du **Monstre est Vivant** de Larry Cohen et de **Chromosome 3** de David Cronenberg, le film décrit la naissance cauchemardesque d'un bébé par une mère atteinte de troubles de plus en plus inhabituels. Bien ficelé et assez glauque, **The Unborn** fait un malheur en vidéo, aux Etats-Unis du moins. Bonne raison pour mettre en chantier l'incontournable **The Unborn 2** que devait réaliser à l'origine la comédienne Brooke Adams. Après que celle-ci se soit fâchée tout rouge avec Roger Corman (elle désirait une séquelle très oedipienne !), arrive Rick Jacobson, 27 ans, chargé de bosser sur un concept aussi finot que "Chucky rencontre Terminator". Du Corman tout craché. Quoi qu'il en soit, **The Unborn II** s'articule autour d'un couple, parents stupéfaits d'un bébé monstrueux issu des bidouillages génétiques du Dr. Meyerling. Malgré l'aspect repoussant de leur héritier et ses instincts meurtriers, père et mère se prennent d'affection pour le bambin infernal, Joey. Lorsque se pointe l'exterminatrice des bébés issus des éprouvettes de Meyerling, les parents défendent même farouchement leur progéniture... Sommet de cette série B corsée : un gamin de sept ans mis en pièces par le nouveau-né mutant. Une scène menacée de sauter au montage...



THE UNBORN 2, pour ou contre l'I.V.G. ?



Tu l'prends ce biberon, p'tit con ? Ou tu veux que j'appelle Pasqua ?

ZINOSCOPE

Atchoum n°6 est sorti. Avec tout sur les festivals d'Angoulême et de Gerardmer. Nombreuses interviews. 36 pages, couverture couleurs + poster. Laurent Koffel, 7 rue des Ardennes, 75019 Paris.

Fantasmagories est un nouveau zine et publie toutes nouvelles reçues (horreur, fantastique, SF) Ecrivez et commandez le n° 1 avec un chèque de 10F à l'ordre de *Fantasmagories*, Cyril Gantin, 20 allées des Fauvettes, 95240 Cormeilles.

Atomovision sort actuellement son deuxième numéro et reste fidèle à sa politique avouée dès le départ de traiter la seule rétrospective. C'est ainsi qu'il clôt son dossier démarré dans le premier numéro sur les mondes post-apocalyptiques et propose deux entretiens avec respectivement Richard Fleischer et l'incroyable Herbert L. Strock, auteur des mémorables **I Was a Teenage Frankenstein, Gog** ou **How to Make a Monster**. 72 pages. 35 F. A Fabrice Lambot, 4 square du Col. Sutterlin, Appt. 129, 60200 Compiègne.

Quand des monstres attardés rencontrent des chiennes aux jolies jambes, cela donne un nouvel épisode *"Des Etoiles de Lumières des Terres Perdues"*, BD amateur, Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 0200 St-Quentin. 25 F.

Musicien attitré de Tim Burton et co-auteur de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, Danny Elfman se lance dans la mise en scène. Son premier film : **Julian**, une ghost-story. Elle concerne un gamin, en pleine Seconde Guerre Mondiale, poursuivi par deux fantômes, deux fillettes. L'une, la mauvaise, s'ingénie à l'attirer dans le monde des morts à l'inverse de la deuxième, la bonne, qui se plie en quatre pour lui montrer le chemin de la lumière. Une histoire sous influence du réalisateur de **Edward aux Mains d'Argent**.

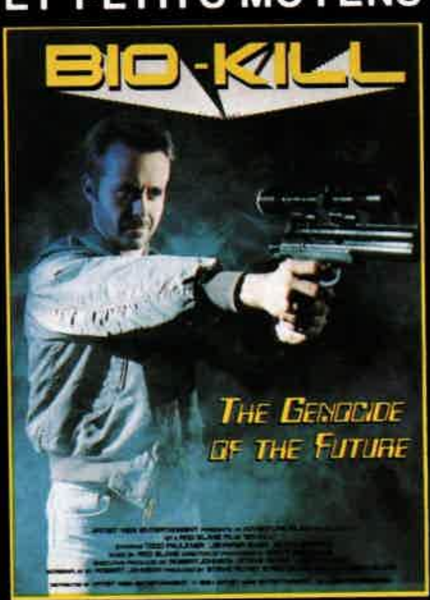
GRANDE SF ET PETITS MOYENS

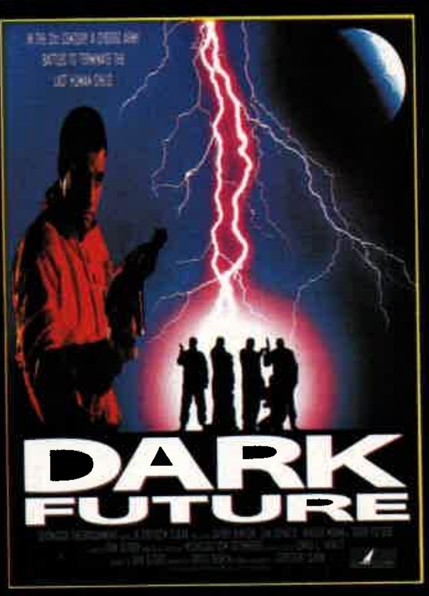
Tandis que la science fiction et le fantastique exigent des investissements de plus en plus considérables dans les grands studios (pas loin de 150 millions de dollars pour **Waterworld** !), d'autres bricolent avec des bouts de ficelles. Coutumier du genre, Greydon Clark (**Terreur Extraterrestre, Danse Macabre**) voit grand malgré un budget de misère qui le contraint à utiliser des escaliers mécaniques en guise de décors futuristes. Dans **Dark Future**, ce pilier de la série Z prend pour cadre une société humaine décimée par un virus. Les rares survivants sont désormais les esclaves de cyborgs humanoïdes. La loi stipule que tout nouveau né en ce 21ème siècle doit être immédiatement "biomécanisé", histoire de rentrer dans le rang. Un couple, cependant, soustrait leur bébé à l'opération et la chasse commence...

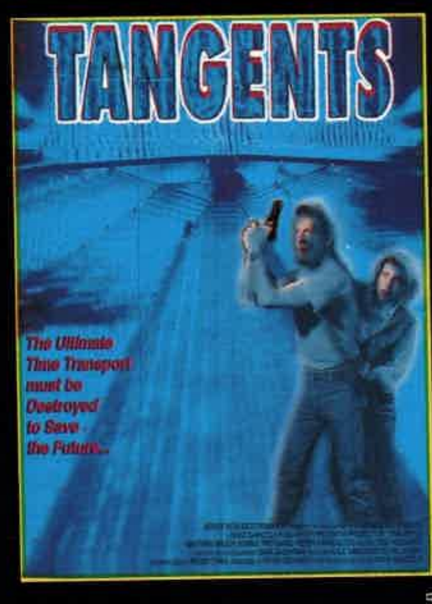
Dans **Bio-Kill**, Rod Slane, aussi mal loti, s'essaie au buddy-movie de SF. Un flic et son partenaire, un ordinateur, enquêtent sur la destruction d'un centre de recherches, lequel sabotage dissimule les ambitions démesurées d'un tyran en devenir. Un film à l'usage exclusif des amateurs de série Z.

Les thunes sont tout aussi rares dans **Tangents** de David Giancola. Là, il est question de voyage dans le temps. Ainsi, Nick Miller rêve depuis sa plus tendre enfance d'inventer une machine à la H.G. Wells pour remonter le cours du temps, empêcher les guerres. Lorsqu'il met enfin au point un super-computer, le Transport, qui lui permet cette prouesse, il s'associe avec un conglomérat industriel qui, évidemment, ne pense qu'à détourner son invention avec des idées conquérantes derrière la tête...

Donc, si le faste et la sophistification des **Terminator 2** et autre **Stargate** ne vous impressionnent pas outre mesure, **Dark Future, Bio-Kill** et **Tangents** doivent vous inspirer un minimum d'indulgence.

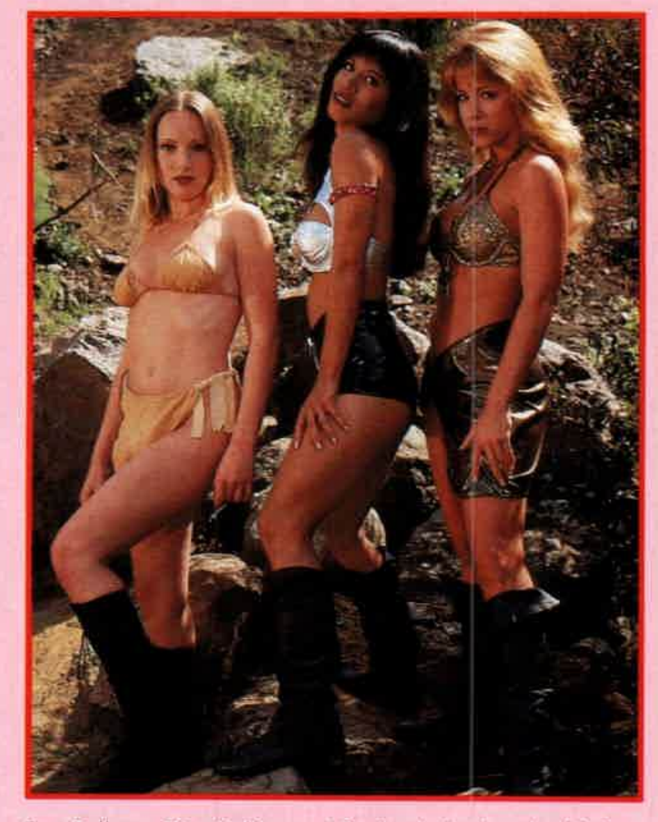






BONNES ALIENNES

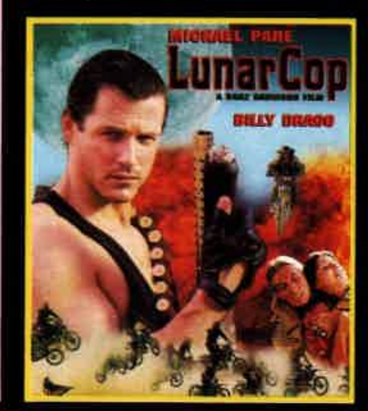
Faut croire que les teenagers raffolent des séries B ou Z mixant vaille que vaille science-fiction rapiat et érotisme topless. Dans le genre, Les **Créatures de l'Au-Delà/ Beach Babes from Beyond** bat des records de fatuité, de ringardise et de donzelles systématiquement dénudées. Succès. La firme *TorchLight* commande de ce fait une séquelle à son réalisateur, David DeCoteau (caché derrière le pseudonyme d'Ellen Cabot, le lâche !) assez doué pour le déshabillage de ses "comédiennes". Le terme de "bimbos" serait plus juste. Les bimbos désignent une espèce de femelle typiquement californienne, entre 16 et 25 ans, généralement idiote, seulement préoccupée de flirt, de bronzage et de sorties en boîtes. Elles sont les vedettes des **Créatures de l'Au-Delà** et de **Cave Girl Island**, qui reprend la recette de son modèle. En regagnant leur planète, après un séjour sur une plage californienne, Xena, Luna et Sola plantent leur vaisseau spatial sur une planète primitive. Si les femmes du cru leur manifestent une grande hostilité, les aliennes de charme trouvent immédiatement des autochtones mâles à leur goût. Au cours de leur périple sur ce sol, ces Barbarella en vadrouille affrontent des dinosaures délirants, démantèlent le complot formenté par un certain James T. Renford II, un mégalomaniaque visant à les transformer en attractions pour le plus hot de ses établissements terrestres... Une intrigue brillante ! Mais les amoureux des premières "Créatures" regrettent que seule Sara Bellomo ait rempilé, Tamara Landry et Nicole Posey ayant passé le bikini à Tina Hollimon et Stephanie Hudson.

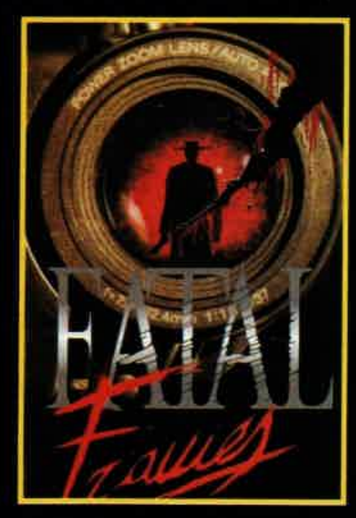


Sara Bollomo, Tina Hollimon et Stephanie Hudson, les bimbos en vadrouille de CAVE GIRL ISLAND...

■ Une rencontre curieusement anachronique aujourd'hui, mais réjouissante. Dario Argento, de retour en Italie après la funeste expérience de **Trauma**, produira le prochain film fantastique du vétéran Lucio Fulci, réalisateur paisible pour la télévision depuis quelques temps déjà. Leur rencontre aboutira à un remake de **L'Homme au Masque de Cire**, classique où Vincent Price, défiguré dans l'incendie de son musée, se venge avec délectation de son ancien propriétaire responsable du sinistre.

■ Réalisateur d'**American Cyborg**, Boaz Davidson remet ça dans la SF fauchée, influencée par **Mad Max 2**, avec **Lunar Cop**, ex-**Astro Cop**. Il s'agit là pour un flic en fonction sur Mars de revenir sur Terre, une planète aujourd'hui ravagée et écumée par des gangs de barbares motorisés. Rien que du très classique, y compris Michael Paré dans le rôle du héros et Billy Drago dans celui du déjanté chef des vilains.





■ Un nouveau projet alléchant pour Tim Burton. Chez *Warner*, le producteur de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** se lance dans l'aventure avec **Mars Attack**, une sorte de "Guerre des Mondes" inspirée des illustrations que les jeunes Américains s'échangeaient il y a peu à la récréation (maintenant ils s'échangent des P38 !). Ces vignettes décrivent donc l'invasion féroce de la Terre par des soucoupes volantes en provenance de la planète rouge. Souhaitons à **Mars Attack** un destin plus concret que le malheureux **Dinosaurs Attack !** de Joe Dante, basé sur le même principe et tombé aux oubliettes !

■ L'Italien Al Festa vole au secours du polar horrifique exsangue, le giallo. Son **Fotogrammi Mortali**, alias **Fatal Frames**, se propose de restaurer le genre en reprenant tout ce qui fit le succès des Dario Argento du début des seventies. **Fatal Frames** narre donc les méfaits d'un tueur psychopathe, particulièrement porté sur les jeunes femmes. Systématiquement, il envoie les cassettes de ses meurtres à la police. Une comtesse aveugle, un spécialiste en sciences occultes, une jolie médium, un psychologue du FBI, une parapsychologue, des danseuses tournant un vidéo-clip, des flics qui tâtonnent, des têtes tranchées et des coups de machette... Visiblement, Al Festa ne laisse rien au hasard. Pour faire bonne mesure, il engage même des comédiens employés par Dario Argento (feu Donald Pleasence et Adila Valli) et deux vedettes invitées américaines (la gironde Linnea Quigley et Angus **Phantasm** Scrimm).

■ Déçu que **Necronomicon** soit directement sorti en vidéo, Christophe Gans a le vent en poupe. Son **Crying Freeman**, adaptation très John Woo d'un manga, déchaîne la convoitise des distributeurs américains, y compris les studios. Son prochain film sera probablement un remake de **20.000 Lieues sous les Mers**, produit par *Kushner-Locke*.

LE BON PLAN

Pour les producteurs de séries B fantastiques, H.P. Lovecraft est une source inépuisable de récits. Une vraie rente, surtout que ses romans et nouvelles étant dans le domaine public, aucun centime n'est à verser aux héritiers. Les responsables de **Lurking Fear** peuvent donc dormir sur leurs deux oreilles.
Déjà impliqué dans **Ré-Animator** et **From Beyond,** Charles Band produit donc ce **Lurking Fear**, tourné en Roumanie par C. Courtney Joyner. Comme il se doit, le scénario se situe dans une petite ville perdue dont le cimetière contient un véritable trésor. Un trésor qui revient en héritage à John Martensen, petit malfrat fraîchement libéré de prison. Mais l'accès au magot, dissimulé dans un cadavre, n'est pas évident car des monstres cannibales rôdent dans les galeries creusées sous les sépultures. Des galeries qui conduisent à une église où se retrouvent tous les protagonistes cupides de cette histoire, un prêtre, des truands dont une tigresse maniaque du flingue, une femme enceinte, un docteur excentrique (Jeffrey Combs, ex-Ré-Animator) et sa jolie assistante (Ashley Lawrence, **Hellraiser**)... Beau menu pour les ghoules antropophages.

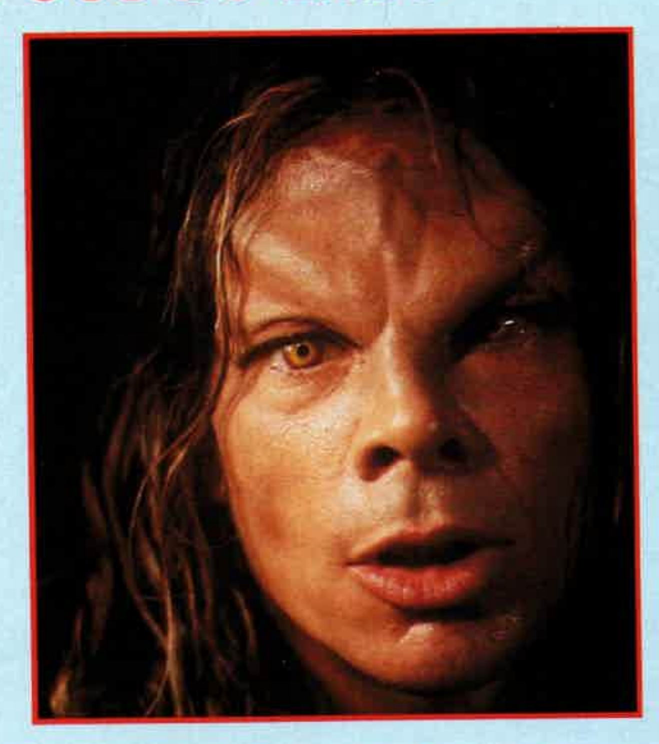


■ Après le bide sévère de **The Shadow**, Russell Mulcahy persiste dans le fantastique. Sans doute déçu que le script de **99 Days** de Roger Avary lui échappe, il embraye sur une autre histoire de vampire, laconiquement titré **Vampire**. Chiffré à 20 millions de dollars, cette production *Columbia* pour le moins originale présente une escouade de chasseurs de suceurs de sang assermentés par l'église. Le Vatican les envoie éradiquer ces créatures qu'il avait pourtant contribué à répandre de par le monde quelques siècles auparavant, histoire d'effrayer les paroissiens et de donner corps au mal. Plutôt alléchant le programme.

■ Chargée de mettre bout à bout les kilomètres de pellicules tournés par Francis Coppola pour **Dracula**, Anne Goursaud, pour ses débuts derrière la caméra, choisit tout naturellement de se consacrer aux vampires. Avec **The Nosferatu Diaries : Embrace of the Vampire**, elle s'adonne au petit jeu de l'horreur et de l'érotisme. Bénéficiant des physiques avantageux de Alyssa Milano, Jennifer Tilly et Charlotte Lewis, Anne Goursaud met en chaudes images les aventures occultes d'une étudiante dont l'éducation catholique lui interdit bien des plaisirs. Peu après la rentrée des classes dans une institution de confession rigoriste, la belle rencontre un vampire séduisant (Martin Kemp, l'un des Frères Krays) qui l'intronise en lui donnant son sang à boire. Très influencé par **Entretien avec un Vampire**, comme on le voit, **The Nosferatu Diaries : Embrace of the Vampire** n'oublie pas de s'adonner aux ambiances gothiques de rigueur dans le genre.

LES FOUS DU LABO

Entre le dernier **Freddy** et **A Vampire in Brooklyn** avec Eddie Murphy, Wes Craven aura produit **Mind Ripper**, anciemment titré **The Oupost**, vague deuxième séquelle à **La Colline a des Yeux**. Réalisé en Bulgarie par Joe Gayton (scénariste de **Retour vers l'Enfer**, cette belle fable démocratique), **Mind Ripper** joue la carte du scientifique un tantinet trop audacieux et qui, après une vie de recherches, crée un monstre. Suivant cette trame classique, James Stockton (Lance Henriksen) quitte un projet impliquant des travaux sur la régénération des tissus humains et la naissance de Thor (Transmuted Human Organism), créature indestructible et incomprise par ses pairs. De fil en aiguille, Stockton se manifeste pour contrecarrer les plans de Alex Hunter, un savant désireux de mettre à profit ses découvertes, sur un plan personnel et pécunier. "***Mind Ripper*** *s'apparente à un film de maison hantée dans la tradition, avec son groupe de survivants prisonniers dans un lieu hanté. Mais mon film ennuierait sérieusement le public si je n'apportais pas quelque chose de neuf au genre*" explique le réalisateur.



Co-écrit par Jonathan Craven (fils de Wes), bénéficiant d'effets spéciaux de *Image Animation* (les quatre **Hellraiser, Cabal**), **Mind Ripper** sera doublé de sa version informatique en CD-ROM que *Atari* exploitera parallèlement. Une première dans le genre.

■ Richard J. Thompson serait-il en passe de devenir le Fred Olen Ray hexagonal ? Avec *AJC Vidéo* (**Roboflash Warrior**), il annonce de nombreux films dans les mois à venir, dont notamment **Green Zombi from Ploucville**, qui a au moins le mérite d'annoncer la couleur. Un exemple Zédifiant qui va finir par rendre *Troma* folle de jalousie.



■ Corman toujours, dont le slogan de la nouvelle production en dit long sur sa démarche : "***Haunted Symphony****, un "chiller" gothique dans la Tradition de* **Dracula** (de Coppola bien sûr...) *et de* **Frankenstein** (voyez Branagh...)", rien de moins ! Réalisé par David Tausik, avec la revenante (c'est de circonstance) Beverly Garland, l'histoire traite de spectres venus tourmenter une jeune fille, après sa décision de compléter une symphonie restée inachevée. Pour la musique, siouPlaît !

San HELVING

MARTIN KEMP ALYSSA MILANO JENNIFER TILLY
Between innocence and evil lies the seduction.
THE NOSFERATU DIARIES: EMBRACE of the VAMPIRE

LES TETES VOLENT !

Frère du compositeur Danny Elfman, Richard Elfman est un réalisateur qui travaille peu. Plus de dix ans après **Forbidden Zone**, un film "culte" fantastico-musical, il tourne **Shrunken Heads** pour le producteur Charles Band. Une série B bien étrange en vérité. Après qu'un gang ait liquidé trois adolescents qui nuisaient à leur trafic, Mr. Sumatra un maître haïtien du vaudou, anciennement employé de Baby Doc, s'empresse de leur couper la tête. Il trempe les trophées dans une marmite bouillante digne d'une sorcière. Après quelques incantations, formules magiques et cuissons diverses, les têtes, désormais réduites, réapparaissent, aériennes, pleines de vie et bien décidées à vider le quartier de ses malfrats... Au passage, par quelques morsures, elles zombifient les sbires du gangster régnant sur le patelin. Un gangster macho curieusement incarné par l'actrice Meg Foster (**Invasion Los Angeles, Leviathan**) méconnaissable dans les costumes croisés du malfrat. Sans être à la hauteur du délire initial, **Shrunken Heads** est une tentative originale de fantastique à la fois burlesque et cruelle (l'une des têtes volantes termine sa course en marmelade sous les roues d'une voiture !).



Hier farouche dépositaire d'un style loufoque et surréaliste qui n'appartenait qu'à lui, Richard Elfman s'inspire ouvertement de Tim Burton dans l'usage des maquettes et de la musique. Il est vrai que l'on doit à son frère celle des **Batman**, de **Edward aux Mains d'Argent** et de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** !

LA PLANETE DES VAMPIRES

Unique film de science-fiction réalisé par Mario Bava, **La Planète des Vampires** élimine toute référence au space opera pour nous faire découvrir un monde hostile, propice à une nouvelle démarcation du cinéma d'épouvante. Car **La Planète des Vampires**, exception faite au point de vue formel, n'est qu'un "whodunit" opposant par chassés-croisés les membres rescapés d'un vaisseau spatial dont certains sont possédés par des entités invisibles. Dès lors, au réalisateur d'entretenir au mieux le suspense et d'exploiter tout ce que son génie créatif peut lui suggérer. Réalisé à l'économie, **La Planète des Vampires** parvient en de nombreuses occasions à nous faire oublier la maigreur de son budget. Quelques innovations au niveau vestimentaire alliées aux trouvailles les plus folles concourent bien entendu à la réussite de cette production italo-espagnole foncièrement originale, pour ne pas dire moderne. Ici, la motivation de Bava vient de cette volonté de vouloir créer un monde analogue à celui de ses films d'épouvante, mais en le transposant dans un univers transformé. Ainsi les morts-vivants sortent de leur tombe enveloppés d'un linceul de cellophane, les ossements d'une expédition extraterrestre sont retrouvés non pas dans un cercueil, mais dans une épave de vaisseau spatial, et les brumes ont toujours cette importance que le cinéma gothique leur a conféré, mais ne cachent cette fois qu'un monde désolé fait de gros rochers et de volcans en éruption.

Délaissant (in)volontairement l'intrigue sujette à un climat paranoïaque qui n'est pas sans évoquer celui de **The Thing** de John Carpenter, Bava préfère exploiter au maximum l'étrangeté des décors minimalistes, n'hésitant pas lors de chaque "événement" à envoyer des nappes de brume, et ce jusqu'à en faire une entité à part entière. Placé au premier plan du film, l'élément décoratif supplante l'élément narratif, lequel prendra réellement forme lors des vingt dernières minutes : en cela,



La Planète des Vampires parvient brillamment à se démarquer de toute la production de SF que l'on a coutume de voir. Ses relents de série B sont bien vite ingurgités par la création d'un fantastique de situation n'ayant plus aucun rapport avec le genre auquel il se rapporte. De ses longs chassés-croisés aux thèmes de la possession et du vampirisme, de ses effets spéciaux totalement artisanaux à ses idées révolutionnaires (quiconque a vu ce film ne peut manquer de faire le rapprochement avec le **Alien** de Ridley Scott), **La Planète des Vampires**, réalisé en 1965, continue de faire figure d'outsider dans un genre a priori sans limite mais extrêmement codifié. Classique du cinéma de l'étrange plus que du film de SF, **La Planète des Vampires** est un fascinant voyage au pays de l'indicible qui ne laisse de surprendre, même trente ans après sa réalisation.

Stéphane DERDERIAN

Terrore nello Spazio. Italie/Espagne. 1965. Réal.: Mario Bava. Scén.: Alberto Bevilacqua, Callisto Cosulich, Antonio Roman, Mario Bava, Rafael J. Salvia, Ib Melchior. Dir. phot.: Antonio Rinaldi. Mus.: Gino Marinuzzi Jr. Prod.: Fulvio Lucisano pour Italian International Film/Castilla Cooperativa Cinematographica. Int.: Barry Sullivan, Norman Bengell, Angel Aranda, Evi Marandi, Fernando Villena, Stelio Candelli... Dur.: 1 h 30. Dist.: Mangue-Pistache. Sorti en exclusivité au Brady le 29 mars 1995.

METROPOLIS

Lorsqu'on a écrit le titre, on a tout dit, ou presque ! Avec ses 15 millions de francs (en 1926 !) et ses 35.000 figurants, **Metropolis** est une entreprise monumentale, doublée d'un chef-d'oeuvre indestructible, que Fritz Lang ne portait pourtant pas dans son coeur. Le réalisateur d'origine autrichienne, dont l'engagement anti-nazi était connu de tous, ne put jamais encaisser que Hitler lui-même déclare beaucoup aimer **Metropolis** ! Mais cette histoire de lutte des classes au milieu de laquelle un robot fabriqué par un savant fou mène la révolte, est également célèbre pour ses nombreuses versions. Entre celle qui passa en 1926 devant la commission de contrôle allemande et cette restauration actuelle due aux recherches d'Enno Patalas (qui se rapproche évidemment le plus de l'originale, bien que près de mille mètres de pellicule soient définitivement perdus), **Metropolis** accumula les coupes et les traductions approximatives suivant le pays où il fut programmé. Réduit d'un bon tiers pour son exploitation américaine et amputé des intertitres à tendances communistes (!), le film de Fritz Lang fut malmené par l'histoire cinématographique. Soixante-dix ans et une version disco colorisée de Giorgio Moroder en 1984 qui eut pour seul mérite de faire découvrir le film à un large public (mais à quel prix !) n'ont pourtant entamé ni **Metropolis** ni les efforts de quelques cinéphiles fous pour remettre de l'ordre dans une oeuvre



éparpillée de par le monde, une copie australienne différant par exemple d'une copie japonaise. Revoir **Metropolis** sur grand écran, c'est donc également tirer son chapeau à ceux qui ont fourni ce travail de fourmi indispensable à la pérennité du cinéma.

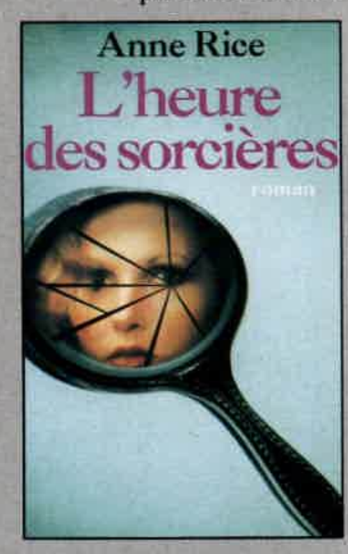
Cyrille GIRAUD

Allemagne. 1926. Réal.: Fritz Lang. Scén.: Fritz Lang et Thea von Harbou. Dir. phot.: Karl Freund et Günther Rittau. Décors : Otto Hunte. Mus.: Gottfried Huppertz. Prod.: UFA. Int.: Brigitte Helm, Alfred Abel, Gustav Fröhlich, Rudolf Klein-Rogge... Dur.: 2 h . Dist.: Films sans frontières. Sorti le 22 février 1995.

MAD'GAZINE

par Didier Allouch

SANG D'ENCRE

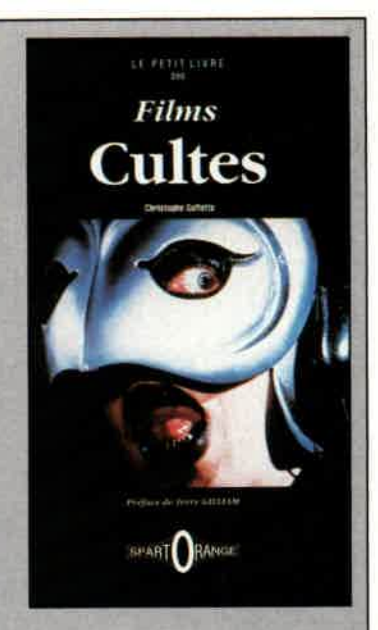


L'HEURE DES SORCIERES

Anne Rice
Best Sellers - Robert Laffont

Depuis la sortie triomphale au cinéma de **Entretien avec un Vampire**, le nom d'Anne Rice est en train de devenir aussi célèbre que celui de Stephen King. Anne Rice est l'un des rares auteurs du fantastique à avoir collé une nouvelle image à un mythe vieillissant avec ses jeunes vampires sexy. La voilà qui récidive avec la sorcellerie. "L'heure des sorcières" est la suite du "Lien maléfique" (même si le titre français est en fait la traduction littérale du titre original du premier roman "The witching hour", ce qui peut porter à confusion), livre qui offrait à la sorcellerie une image héroïque via Lasher et ses sorcières. Suite directe puisqu'elle reprend l'histoire exactement où elle l'avait laissée à la fin du premier roman. Petit retour en arrière : la famille Mayfair est l'une des plus riches de la Nouvelle-Orléans. Derrière cette puissance se cache en fait une dynastie de sorcières au service du démon Lasher. Ce dernier protège depuis des générations les femmes Mayfair, attendant la sorcière qui pourra lui donner forme humaine. Ce sera Rowan Mayfair, une neurochirurgienne ultra-douée qui s'affirmera être une sorcière très puissante. A la fin du premier livre, Lasher prenait corps dans le bébé que portait Rowan, grandissait dès la naissance et s'enfuyait avec sa "mère", laissant, Michael, le mari de Rowan, presque mort. Mais Michael a survécu et est bien décidé à retrouver sa femme. Lasher, lui, se lance dans une croisade meurtrière contre toutes les femmes Mayfair, les assassinant les unes après les autres. Une course contre la montre s'engage alors entre les Mayfair et Lasher, le plus intelligent des démons...

"L'heure des sorcières" se déguste comme un thriller. Un thriller malsain ou le serial-killer serait remplacé par un démon qu'Anne Rice accable en décrivant ses actes meurtriers et sauvages (surtout sur sa "créatrice" qu'il garde prisonnière), et excuse en même temps à chaque page en expliquant sa genèse qui fait de lui une sorte d'innocent ultime. Face à ce diable, Michael et les Mayfair font face et, même si le côté "humain" du livre est moins intéressant, l'affrontement de deux visions de l'humanité est passionnant. La fin du récit semble définitive. Pourtant, un troisième volume, "Thaltos", est déjà sorti aux USA. Gageons que l'imagination débordante d'Anne Rice prolongera un des plus beaux mythes du fantastique contemporain.



LE PETIT LIVRES DES FILMS CULTES

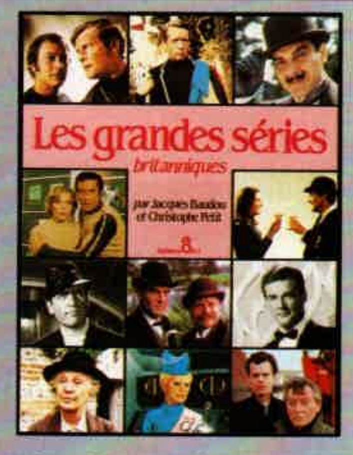
Christophe Goffette
Spartorange

Difficile de donner une définition au terme "film culte", tant il a été galvaudé et utilisé à mauvais escient. Dans ce nouvel ouvrage de cette décidément passionnante collection, Christophe Goffette tente une approche en deux parties : une tentative d'explication assez cohérente de ce qu'est un film culte et surtout un retour sur 40 films incontestablement cultes, de **Phantom of the Paradise** à **Massacre à la Tronçonneuse** en passant par **Mad Max** et **Eraserhead**. Deux pages pour chaque film. D'un côté, un texte résumant le film, l'analysant brièvement et donnant toutes les informations obligatoires sur celui-ci ; de l'autre, une ou deux photos souvent très rares et reproduites avec soin. Cerise sur le gâteau, Terry Gilliam donne son avis sur la question "film culte" dans la préface du livre. Un texte intelligent et drôle auquel on adhère sans conteste.

■■■

■■■

LES GRANDES SERIES BRITANNIQUES
Jacques Baudou & Christophe Petit
Huitième Art



Poursuite chez *Huitième Art* de la collection "Les Grandes Séries". Sur le même modèle que l'ouvrage consacré aux séries américaines, ce remarquable livre nous propose un chapitre sur chaque série marquante produite outre-Manche. Avec liste complète des épisodes, petits résumés pour tout savoir d'un coup d'œil et texte très détaillé et bourré d'informations. Vingt-six séries (dont ***Amicalement Vôtre, Sherlock Holmes, Le Prisonnier, Les Sentinelles de l'Air, Les Professionnels*** ou encore ***Chapeau Melons et Bottes de Cuir***) sont ainsi passées à la loupe dans un livre à la richesse iconographique rare que tout bon fan de série se doit de posséder.

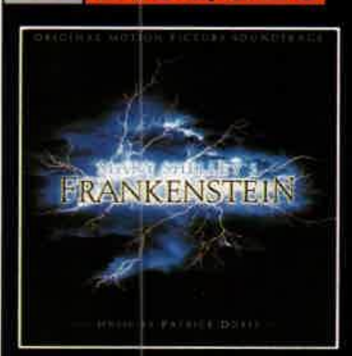
LE CINEMA FANTASTIQUE
Divers auteurs sous la direction de Jean-Pierre Pitton
CinémAction - Corlet - Télérama

La collection *CinémAction* aborde depuis plus de 15 ans les thèmes les plus divers du cinéma : conception du montage, enseignement du scénario, néo-réalisme italien, cinéma paysan... Ces "que sais-je ?" du cinéma se proposent en 200 pages de dresser un bilan/résumé le moins didactique possible d'un genre ou d'un thème. Les voilà donc qui s'attaquent au cinéma fantastique. En faisant appel aux bonnes personnes puisque l'équipe d'écrivains, dirigée par Jean-Pierre Pitton (*L'Ecran Fantastique*), réunit quelques spécialistes du genre dont Jacques Baudou et Jean-Jacques Schléret (auteurs de passionnants ouvrages sur les séries télé chez *Huitième Art*) et deux collaborateurs de *Mad Movies*, Julien Carbon et Marcel Burel. Chaque auteur disserte sur ce qu'il connaît le mieux. Du coup, chaque sujet est abordé certes brièvement mais avec une apparente exhaustivité. Un ouvrage résumé qui peut se voir comme une excellente introduction à l'étude de notre genre fétiche.

BRIAN DE PALMA - LE REBELLE MANIPULATEUR
Dominique Legrand
7Art - Cerf

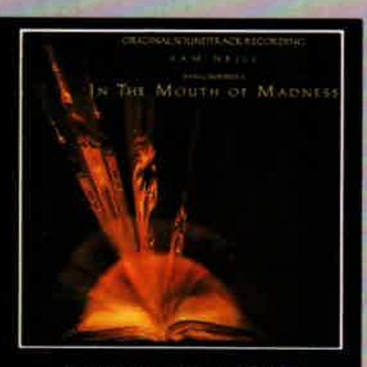
Dans le n°35 de *Mad Movies*, Dominique Legrand signait déjà un dossier sur Brian De Palma. Nous étions en 1984. Aujourd'hui, plus de dix ans plus tard, le même signe carrément un livre analytique sur l'entière œuvre du réalisateur américain. Autant dire que l'auteur n'a pas cessé de nourrir sa passion pour le metteur en scène de **Carrie**. Une pasion qui s'exprime à chaque page de cet ouvrage. On n'est pas obligé de partager tous les avis de Legrand, mais ils sont cohérents et clairement expliqués. Bref, après la lecture de ce livre, l'œuvre de Brian De Palma n'aura plus de secret pour vous.

DISQUES



MARY SHELLEY'S FRANKENSTEIN
Patrick Doyle
Epic

Patrick Doyle nous avait offert récemment une composition envoûtante et quasiment effrayante pour **Le Bazaar de l'Epouvante**. Une sorte de renaissance pour ce musicien perdu dans des productions jusque-là à la limite du supportable (voir l'affligeant **Indochine**). **Frankenstein** n'est pas une BO très réussie mais Doyle n'y est pas pour grand chose. Il s'est contenté de suivre les images de son réalisateur. Là où Branagh se perd en ampleurs inutiles, Doyle se sent obligé de forcer sur la partition et de composer des morceaux bien tonitruants. Beaucoup de bruit pour pas grand chose. Heureusement, dans les morceaux plus calmes, comme "Wedding Night" par exemple, on retrouve le compositeur du **Bazaar de l'Epouvante**. Trop brièvement hélas.



L'ANTRE DE LA FOLIE
John Carpenter - Jim Lang
DRG

Les musiques de John Carpenter restent dans toutes les mémoires de cinéphiles. Impossible d'oublier la musique d'**Halloween** ou celle de **New York 1997**. Il va en être de même avec celle de **L'Antre de la Folie**. Accompagné cette fois de Jim Lang (mais qu'est donc devenu Alan Howarth ?), Carpenter nous a pondu là un petit bijou. A l'image du film, la musique va plus loin que ses œuvres précédentes. Plus loin dans le rock n'roll, pour preuve les riffs de guitare de Dave Davies sur le générique. Plus loin dans la terreur avec la création d'une atmosphère effrayante, claustrophobique, qui se referme petit à petit sur l'auditeur comme le mystère se referme petit à petit sur John Trent. La BO de **L'Antre de la Folie** ressemble franchement au sommet de l'œuvre de Carpenter. Une œuvre poussée ici à son point culminant. Pour les fans inconditionnels, on signalera que c'est Carpenter lui-même qui joue de la guitare dans le morceau "Robby's Office".

L'ETRANGE NOEL DE MONSIEUR JACK
Danny Elfman
Walt Disney Records -
Versions anglaise et française

Sur **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, Danny Elfman a fait beaucoup de choses. La musique, bien sûr, les paroles des chansons, il a été co-scénariste (non crédité), co-producteur et s'est même occupé de la voix de Jack, le personnage principal du film. Il en a même un peu trop fait peut-être. Dans une interview publiée dans *Mad Movies* 92, Henry Selick (le réalisateur du film, je sais, on a un peu tendance à l'oublier) déclarait qu'il y avait un peu trop de chansons. Depuis, Tim Burton a décidé de se séparer d'Elfman. Le divorce semble donc consommé. C'est un peu triste parce que leur dernier bébé est une pure merveille. La BO de **L'Etrange Noël** est de celles qui font carrément rêver. Le feu d'artifice visuel du film est mis en valeur par une musique d'une phénoménale richesse. Un rêve de metteur en scène rencontrant un rêve de musicien. Un petit miracle. A noter une version française très honnêtement adaptée et notamment interprétée par Nina Morato pour le rôle de Sally.

JEUX VIDEO



MAXIMUM CARNAGE
Acclaim

Spiderman revient en force dans l'univers du jeu vidéo. On se souvient de la cartouche sortie il y a déjà quelques années (ça ne nous rajeunit pas tout ça), un très honnête et très beau jeu de plate-forme et d'action, malheureusement sans aucun scénario. Les concepteurs de **Maximum Carnage** n'ont pas oublié ce "détail". L'histoire est basée sur l'épisode le plus vendu de ces dernières années. Spiderman y affronte Cletus Kasady, un malade mental habité par des formes de vie extraterrestres, plus connu sous le nom de Carnage. Carnage s'associe avec tous les ennemis jurés de l'homme-araignée (Shriek, Doppelganger, Demogoblin...) pour le vaincre, obligeant Spiderman à s'attacher les services de Venom pour combattre tous ces héros du mal. Le jeu suit exactement cette trame. Un jeu d'action où Spiderman peut utiliser tous ses pouvoirs, le fil d'araignée, la "montée" des murs, etc, pour combattre un à un ses pires ennemis. Un vrai bonheur pour les fans du comics qui retrouveront dans un graphisme superbe leurs personnages favoris.

THE DEATH AND RETURN OF SUPERMAN
Bandai

Les comics US ont connu une véritable métamorphose ces dernières années. Depuis la reprise en main de Batman par Frank Miller, tous les super-héros ont eu droit à un décrassage en règle du mythe. Le cas de Superman est un peu particulier. Devant l'invincibilité de l'homme d'acier et donc le manque de surprise des scénarios, les fans laissaient petit à petit tomber le surhomme de Metropolis. Pour lui redonner du tonus, la *DC Comics* a carrément tué son héros dans un épisode historique, "The death of Superman" pour mieux le faire revenir dans "The resurrection of Superman", avec un scénario abracadabrant qui laissait quelque peu le lecteur sur sa faim. Le jeu **Death and Return of Superman** reprend la trame de ces deux histoires et l'adapte dans un jeu d'action très (trop) classique. Graphiquement, rien à dire, le jeu est impeccable avec des personnages dessinés avec brio. C'est sur son déroulement que le jeu pose problème, parce que mis à part les stages en vol, on a un peu l'impression d'avoir vu cela cent fois déjà. Superman méritait beaucoup mieux.

■■■



■■■



Le jeu Stargate : mieux que le film ?

STARGATE
Acclaim

Stargate est un film étrange. Son scénario est conçu sur un schéma obéissant aux règles de tout jeu de plate-forme qui se respecte. Les héros traversent plusieurs étapes pour finir par affronter un boss final nommé Râ. Comme si, pas certains de rattraper leur bille en exploitation salle, les producteurs avaient plutôt misé sur les produits dérivés et notamment le jeu vidéo. Et donc, le jeu sorti pour console, en attendant la version CD-Rom, est une réussite et rappelle dans sa conception les trois jeux **Star Wars**. Chaque stage correspond à une séquence du film et, d'un tableau à l'autre, on passe de la plate-forme à l'action et même parfois au "shoot'em up". On n'est pas obligé d'adorer le film, mais il faudrait vraiment être de mauvaise foi pour ne pas apprécier le jeu.

COLLEC'



Les Hero Caps Spiderman, en vente bientôt dans toutes les librairies.

HERO CAPS SPIDERMAN

Fini les trading cards... Bye bye les figurines... Voici les Hero Caps ! Des petites capsules en carton sur lesquelles sont représentés les héros favoris des bambins. On commence par Spiderman avec les dessins de tous les personnages du comics. Il paraît que les Caps sont conçus pour être un jeu. On entasse les jetons côté illustration et on lance dessus le "slammer", un gros jeton en plastique pour retourner le Cap de l'autre coté. Bougez-pas, j'essaye... Bon alors, soit je suis très mauvais, soit je n'ai rien compris. Guignebert, lui, a compris, et il m'a piqué mes jetons. Allez, Vincent tu m'les rends. C'était pas pour du vrai. Allez, s'te plaît. Rends les moi ou je l'dis à ma mère ! *(Ouais, ben ta mère en short devant Movies 2000 d'abord, t'es ouf, j'les garde !)*

TOUS AUX MANIFS

■ Sixième Festival International du Film d'Action et d'Aventures à Valenciennes, du 29 mars au 2 avril, avec un jury présidé par Zulawski pour la compétition, ainsi qu'une section rétrospective montrant aussi bien **Le Voleur de Bagdad** (Walsh, 1924), **Ben Hur, Zoulou, Délivrance** ou le fameux **King Kong**. Rens. (Valenciennes) : 27 29 55 40.

■ A Toulouse, au *Gaumont Nouveautés*, le 25 mars (22h30), nuit *Star Trek* avec les trois premiers films de la série ainsi que l'avant-première du dernier, **Star Trek Générations**. 90 F la nuit, avec animations...

■ Vendredi 7 avril, Strasbourg, au Mad Ciné-Club (tiens, tiens !) de l'*Odyssée : Nuit Blanche dans les Ténèbres* à partir de 21 heures, avec **Body Snatchers**, d'Abel Ferrara, **L'Halluciné**, de Roger Corman, et **Dellamorte, Dellamore** (sous réserve. Sinon **Street Trash**).

■ Au cinéma *Lux*, à Caen, le 29 mars, soirée hommage et projection de films de Georges Méliès, en présence de Mme Malthète-Méliès. Le 25 avril : autre soirée hommage, cette fois à Max Linder, en présence de sa fille, Maud Linder. Rens.: 31-82-29-87.

■ 17ème Festival du Film de Femmes à Créteil, du 31 mars au 9 avril, avec 52 films inédits en compétition, courts métrages, documentaires... Rens.: 49-80-38-98.

■ A la Cinémathèque, vendredi 17 mars : **La Mariée Sanglante** et **Vampyres** (Joseph Larraz). Vendredi 31 mars : les 20 ans de *Troma*, avec **Toxic** et **The Toxic Avenger 2** en la présence de Lloyd Kaufman. Vendredi 14 avril : **Le Commando des Morts-Vivants** et **La Nuit Fantastique des Morts-Vivants**. Vendredi 28 avril : **Esclaves des Amazones** et **Femmes Préhistoriques**.

■ 13ème Edition du *Festival de Bruxelles du Fantastique* avec, du 10 au 25 mars, pas loin de 100 films représentés dont **The Mangler, Brainscan, Dellamorte Dellamore, The Puppet Masters, Rampo, Streetfighter, Star Trek Générations, Wes Craven's New Nightmare**, ainsi qu'une rétro sur le Fantastique belge, la projection des séries ***Les Envahisseurs*** et ***Tales From the Crypt***, et, à l'occasion du centenaire du Cinéma, des rétrospectives diverses en plusieurs points de la ville. Avec la présence des réalisateurs Susan Seidelman, Roger Corman, Tobe Hooper et Michele Soavi. Rens. au bureau du Festival, 144 rue de la Reine, B-1210 Bruxelles, Belgique. Tél.: 02-201-17-13.

BOX-OFFICE

Cocorico ! Production à 100 % française, **Stargate** ramasse 70 millions de dollars au terme de son exploitation aux Etats-Unis, et continue d'engranger les sous dans l'hexagone, en dépassant les 1,5 millions de travelos de l'espace en trois semaines. Une réussite déjà exemplaire, et ce n'est pas fini !
John Carpenter peut également se réjouir. Sans "porte de l'espace", sans tapage médiatique, son **Antre de la Folie** récoltera en fin de carrière 10 bâtons aux Etats-Unis, et totalise déjà en France, après deux semaines d'exploitation, 120.000 convertis au fantastique. Un score plus qu'honorable pour un film qu'on peut qualifier de "difficile".
MacCaulay Culkin n'est plus vraiment une valeur sûre du box-office (et l'année fera sans doute des ravages plus importants dans l'avenir). Gros bide au Etats-Unis (12 millions de dollars),



Les fidèles de Big John font un triomphe à L'Antre de la Folie.

Richard au Pays des Livres Magiques attire malgré tout 46.000 petites têtes blondes sur Paris-périphérie en une semaine, et 110.000 sur tout le territoire. Un score médiocre, surtout en période de vacances scolaires, généralement propices au remplissage de salles pour films guimauve.
La troisième association Ivan Reitman/Schwarzenegger, **Junior**, n'a pas rempli les caisses comme escompté. 36 millions de dollars aux Etats-Unis (carrière terminée) et 650.000 entrées France (carrière en cours) : des chiffres riquiquis en comparaison du gros ventre d'Arnold !

Aux Etats-Unis, le succès fantastique du moment se nomme **Demon Knight**, long métrage d'après la série télé ***Les Contes de la Crypte***. Plus de 20 millions de dollars en deux mois pour ce petit budget promis en France à une sortie imminente.
Avec ses 33 millions de dollars, **Streetfighter** ne dévie pas de la moyenne des scores des films avec Van Damme. Sauf que cette adaptation de jeu vidéo en a coûté 35. Seuil de rentabilité exploitation limite, mais c'est pas grave, tout le monde s'y retrouvera avec les produits dérivés !
On continue de pleurer sur les chiffres déprimants du pourtant fabuleux **Ed Wood** de Tim Burton : à peine 6 millions de dollars aux Etats-Unis. Une catastrophe relative dans le sens où le film a été tourné à l'économie. Mais le réalisateur de **Batman** devrait redresser la barre avec la sortie du film en France cet été, après une probable présentation au Festival de Cannes. Préparez-vous dès aujourd'hui au choc !

ABONNEMENT

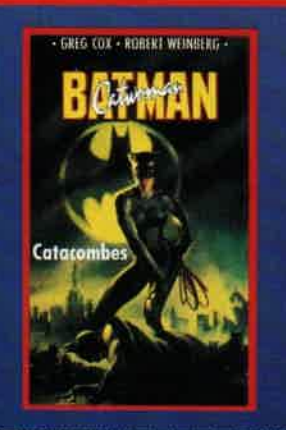


SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **L'ARMEE DES TENEBRES, EVIL DEAD III**, la délirante conclusion à l'une des plus célèbres trilogies du cinéma fantastique signée Sam Raimi, ou la K7 du **RETOUR DES MORTS-VIVANTS**, premier du nom de Dan O'Bannon et grande réussite dans le domaine de la comédie d'horreur.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, l'un des trois volumes de la collection "SUPER HEROS" chez *Fleuve Noir* ("BATMAN & CATWOMAN", "LE JOKER", "WONDER WOMAN"), ou un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* que vous avez raté lors de sa parution en kiosques, ce qui est tout de même impardonnable !



KAREN HABER • MINDY NEWELL • E. SCARBOROUGH • HENRY SLESAR
WONDER WOMAN
Les rives du matin

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRENOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat-lettre.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



Vega (Jay Tavare), un fier hidalgo champion de la castagne en cage !



Quand des personnages de jeu vidéo passent à la vitesse supérieure, le cinéma, ils ne récitent pas Shakespeare. Ils s'envoient des mandales, se cognent dessus, se prennent le bec et se crêpent le chignon pour l'ordre et la sécurité du monde. Arts martiaux, artillerie lourde, génétique et cybernétique... Tout est bon, dans *Streetfighter*, pour réduire un scénario à sa plus simple expression et alimenter les hostilités...

Imaginez donc que la scène du théâtre humain ne soit qu'un gigantesque jeu vidéo, que les gentils et les méchants s'y livrent à des conflits totalement manichéens. **Streetfighter** offre cette vision du monde. Une vision simple, radicale, politiquement très correcte, dont le mérite, le seul, est celui de la clarté. D'un côté : les vilains qui cumulent toutes les tares, y compris la laideur grimaçante. De l'autre : les bons, courageux, beaux et dotés d'humour. Evidemment, les vilains, menés à la baguette par le très cabotin Général Bison, n'ambitionnent qu'une chose : élargir les frontières de leur modeste république bananière à la Terre entière. Ersatz frénétique de Saddam Hussein et du Général Noriega, Bison s'offre en amuse-gueule 63 employés des Nations Alliées. Il estime la rançon à quelque 200 millions de dollars, somme à virer sur son compte suisse dans les 72 heures. Bel ultimatum ! Si les diplomates s'apprêtent à céder au chantage, les militaires des Nations Alliées ne l'entendent pas de la même oreille. Pas question de verser un centime au despote de Shadaloo. Mais envoyer un bataillon de troufions d'élite lui botter sévèrement les fesses à coups de semelles cloutées, ça d'accord. Une façon radicale de régler le contentieux ! Le Colonel Guile se fait le porte-drapeau de la manière forte. Sa politique : défier Bison par un bras d'honneur télévisé du plus bel effet et promettre au potentat la raclée de sa vie s'il n'abdique pas illico. Guile tient sa promesse, ridiculise les partisans du dialogue et, en bon disciple de la "méthode John Wayne", frappe méchamment l'ennemi vil, fourbe, bête et refoulant du goulot comme le veut la tradition.

Le monde comme un jeu vidéo donc, simple comme bonjour. Sans trop de questions à se poser, sans dilemme. Un monde en noir et blanc à la portée des kids et dont **Streetfighter** se fait un ardent défenseur. Du jeu vidéo, **Streetfighter** conserve la caractéristique majeure : l'affrontements des bons et des méchants, tous fortement typés, caricaturés. Cette bagarre se situe dans un futur proche, histoire de permettre quelques détails appartenant à la science-fiction. Mais c'est surtout le sérial qui rejaillit ici, ces films à épisodes de vingt minutes dont le public était si friand dans les années 40. Le sérial avec ses héros tellement lisses, son vilain de cartoon rêvant de conquérir le monde, et tapi dans une forteresse entre le repaire de Fu Manchu et une salle de contrôle à la **James Bond**. Réalisateur et concepteur de **Streetfighter**, Steven De Souza mise beaucoup sur ce décor clinquant, croisement délirant entre le château-fort d'antan et l'artillerie du space opera des années 80. Un décor où se concentre une grande partie de l'action, où le Général Bison s'amuse à suivre l'explosion des mines flottantes contrariant l'avancée de Guile et de ses troupes. Le vilain marque des points, mais le héros s'en tire miraculeusement aux commandes de sa vedette rapide. Le Général Bison n'est pas un champion de jeu vidéo. Si, sur les consoles, quelques incertitudes planent quant à son destin (il peut gagner si le joueur n'est pas à la hauteur), la fiction le condamne à un tournoi final contre Guile tandis que les comparses des deux camps tiraillent dans les coursives. Couru d'avance : un scénario de cinéma ne peut permettre à un vilain de gagner, contrairement à un scénario d'arcade. Mais l'interactivité n'est pas encore à ce point au menu des salles obscures. Et les coups, les bastons, la chorégraphie des combats, l'issue des joutes sont des figures imposées. Un rien frustrant pour les usagers du jeu de *Capcom*.

Les frustrés peuvent néanmoins se rassurer : tous les personnages du jeu répondent présent à l'appel. Tant bien que mal, Steven De Souza respecte le cahier des charges. Sont bien là, avec des durées d'apparition savamment calculées, la journaliste-vengeresse Chun-Li, les trafiquants sympathiques Ken et Ryu, cette fripouille borgne de Sagat, le boxeur black déchu Balrog, le sumo Honda, le fier hidalgo Vega... Une galerie hétéroclite dominée par Guile, une sorte de Général Massue dont le QI devrait vexer les militaires les plus intellectuellement doués. Mais on ne demande pas, il est vrai, à un engagé volontaire de faire fonctionner ses cellules grises ! Surtout lorsqu'il s'agit de flanquer une rouste à un despote mégalomane tentant, dans les combles de sa forteresse, la fabrication du soldat parfait, bête et discipliné. L'opération rate et le soldat d'élite n'aboutit pas au résultat escompté : quelques bribes de souvenir lui rappellent le passé...
Toute cette ménagerie de la castagne s'affronte dans le dernier quart d'heure de **Streetfighter**, dans des décors de carton pâte d'inspiration jeu vidéo. De la castagne sans violence, sans hémoglobine, sans morts également car les vaincus menacent de revenir plus forts que jamais dans une séquelle probable. Des castagnes qui ne feront pas oublier aux fans du jeu vidéo que **Streetfighter** le film carbure également, et surtout, à l'arme à feu, au bazooka, au tromblon... Visiblement plus coutumier des casernements que du Temple de Shaolin, Steven De Souza choisit la vulgaire efficacité des sulfateuses au détriment des ressources gracieuses de la savate !

Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal.: et scén.: Steven De Souza. Dir. phot.: William A. Fraker. Mus.: Graeme Revell. SPFX : Brian Fox. Prod.: Edward Pressman et Kenzo Tsujimoto pour Edward Pressman Film Corporation/ Galaxy Films/ Capcom Co Ltd. Int.: Jean-Claude Van Damme, Raoul Julia, Ming-Na Wen, Damian Chapa, Kylie Minogue, Simon Callow, Wes Studi, Byron Mann... Dur.: 1 h 35. Dist.: Columbia Tri-Star. Sortie le 12 avril.

Interview :
STEVEN DE SOUZA

Steven De Souza est l'auteur des scénarios de quelques-uns des plus gros films d'action des années 80 : *48 Heures*, *Hudson Hawk*, *Commando*, *Piège de Cristal*... Pour son premier film en tant que réalisateur, il met en images le jeu vidéo fétiche des ados "Streetfighter" et s'attache les services du Belge Violent Jean-Claude Van Damme. *Streetfighter* ressemble à une énorme série B avouée qui prend ses distances avec le jeu d'origine sans jamais le lâcher totalement. Une position que le Steven De Souza défend envers et contre tous !

Pourquoi avoir choisi *Streetfighter* pour votre passage à la réalisation ?

En fait, c'est plus le film qui m'a choisi que le contraire. Je travaillais tard un soir, à mon bureau, car j'avais pris un peu de retard sur le scénario du **Flic de Beverly Hills 3**. Le téléphone a sonné. C'était le producteur Edward Pressman. Je ne le connaissais que par réputation. Il avait demandé à un autre producteur, Sasha Harari, s'il connaissait un scénariste branché multimédia. Sasha lui a répondu que j'avais déjà conçu des jeux vidéo, que j'étais un fou de computer, bref, que j'étais le type idéal.

Ah bon, vous avez conçu des jeux vidéo ?

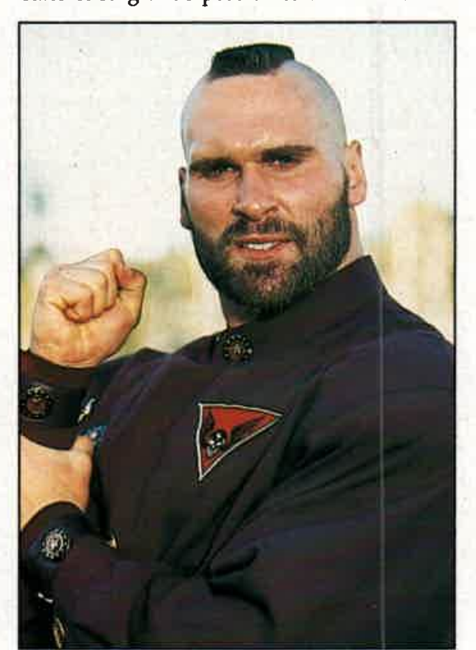
Oui, j'en ai même un qui vient de sortir, un jeu pour CD-ROM basé sur le dessin animé ***Cadillacs and Dinosaurs***. Je suis sans doute le premier scénariste à s'être équipé en ordinateur. J'ai acheté mon premier PC en 82, à l'époque où j'écrivais **48 Heures**. Je me souviens que les gens de *Paramount* tapaient à ma porte les uns après les autres pour pouvoir regarder mon ordinateur. J'avais le seul du studio, exception faite du service comptabilité ! Depuis, je n'ai cessé d'être passionné par ces engins. Apprenant cela, Edward Pressman m'a demandé si j'avais déjà entendu parler de "Streetfighter", le jeu. Or, chaque samedi matin, j'emmène mon fils dans une salle de jeux pour pouvoir faire des parties de "Streetfighter" avec lui. En général, mon gamin me met une belle raclée. Il est beaucoup plus fort que moi, même quand je prends Honda, celui qui a l'air le plus impressionnant ! Pressman m'a donc demandé si je me sentais capable d'écrire une histoire basée sur le jeu pour... le lendemain. Le big boss de *Capcom*, la boîte créatrice du jeu, était de passage à Los Angeles mais repartait le lendemain soir. Ed sentait qu'il pouvait conclure un accord avec eux si j'arrivais a présenter une histoire satisfaisante en 24 heures. J'ai donné mon accord en posant une condition : qu'on me confie la réalisation du film. Ed a dit OK et j'ai tout inventé en une nuit, buvant café sur café. J'avais la télé allumée, et la nuit, je suis branché sur *CNN* : il n'y avait là que des histoires de Casques Bleus en Somalie, en Bosnie, à Haïti. J'ai trouvé mon idée ainsi. Puisque les personnages du jeu viennent de partout, il m'est apparu que le meilleur moyen pour les réunir au même endroit serait une de ces situations de maintien de la paix dans un pays fragile.

Comment expliquez-vous le succès du jeu "Streetfighter" ?

Je l'expliquerais par deux facteurs : sa difficulté et sa grande possibilité d'identification. Ce n'est pas un jeu facile. Il faut beaucoup de temps et d'entraînement pour devenir un bon joueur. Donc, les gens n'arrêtent pas de jouer pour s'améliorer. Le joueur peut choisir entre 16 personnages de nationalité et d'appartenance ethnique différente, ce qui rend l'identification facile. Du coup, le jeu est devenu presque aussi populaire que le tennis ou le golf. De plus, on joue avec quelqu'un, on ne se retrouve pas isolé dans une chambre sombre devant un écran. Les gosses se rendent à la salle de jeux en bande et ils jouent les uns contre les autres. Ils organisent de vrais petits tournois entre eux et désignent leur champion. Un peu comme s'ils jouaient au ping-pong.



Le Colonel Guile (Jean-Claude Van Damme) : un fervent adepte de l'interventionnisme musclé !



Zangief (Andrew Bryniarski), un colosse russe aux épaules aussi larges que son cerveau est étroit !



Steven De Souza

Ne pensez-vous pas qu'une des raisons du succès du jeu est que "Streetfighter" ne s'embarrasse d'aucun scénario, laissant juste la place à la baston pure ?

C'est sans doute vrai dans le sens où comme il n'y a pas d'histoire dans le jeu, les joueurs apportent leur propre univers aux personnages. En faisant le film, je savais que je devais remplir les vides. Bien sûr, il devait y avoir des combats, mais pas que cela. Autrement, le film aurait été comme le jeu et, dès lors, à quoi bon aller voir le film ! J'ai donc dû remplir les temps morts entre les combats. J'ai inventé une vie personnelle, une carrière à chacun des personnages. Bref, je leur ai donné une dimension sans oublier qu'ils devaient être identiques à leur image dans le jeu. Un exemple, Chun-Li apparaît dans le jeu comme une Chinoise en robe traditionnelle. Moi, je lui ai donné une vie, un métier et d'autres vêtements. Mais à la fin du film, elle se retrouve avec la robe du jeu. Cela dit, le jeu fournit certains détails sur quelques personnages. Il est clair que Bison est le méchant. Il est Général, donc il semblait logique qu'il ait sa propre armée et qu'il veuille imposer sa loi en dictateur. Guile est un soldat américain, cela le mettait tout de suite dans le camp des gentils. Il me fallait aussi des civils, je ne voulais pas faire de mon film une bataille rangée entre soldats. Chun-Li devient donc une journaliste qui hait Bison pour des motifs bien précis et Ken et Ryu sont des mercenaires au grand cœur.

Le film a un aspect "sérial" très prononcé...

Par le nombre d'adversaires en présence, le jeu lui-même ressemble à un film en plusieurs épisodes. Il faut donc créer une situation assez riche pour intégrer tous les personnages. Je voulais aussi que chaque personnage ait sa place dans l'histoire, du plus crédible au plus fantastique. Or, une histoire pouvant contenir une telle variété de personnages se doit d'appartenir à l'univers du sérial ou de la bande dessinée. Je suppose qu'on doit pouvoir faire un film entièrement sérieux d'après "Streetfighter", mais j'avoue ne pas en être capable. On pourrait aussi en faire une énorme farce mais ce serait aller contre la sincérité de tous ceux qui aiment le jeu.

■■■

Le Colonel Guile sort les armes pour empêcher l'évasion des suppôts de Bison. Peine perdue, mais ce n'est que partie remise.

L'impérial Général Bison (Raul Julia) : le tyran de Shadaloo espère bien dominer le monde !

■■■

L'approche "sérial" semble donc la plus appropriée. Le film se déroule dans trois atmosphères bien distinctes. Quand on suit Ryu, Ken et Sagat, on est comme dans l'Orient exotique des années 30 ou 40. Dans ces scènes, il n'y a rien de moderne. Les vêtements de Ken et Ryu sont très classiques, le téléphone de Sagat est un très vieil appareil... Quand on suit Guile, on plonge en plein film sur la Deuxième Guerre Mondiale. Les soldats, les uniformes, les immeubles, tout cela ressemble à un QG en zone de guerre. Même les effets sonores en provenance du bureau de Guile font obsolètes : ce sont des bruits de machine à écrire ou de sonneries de téléphone, genre modèle de musée. Le sentiment de précarité vieillotte est ainsi renforcé. Le dernier monde, celui de Bison, est complètement fantastique. On nage en plein univers à la **James Bond** ou à la **Flash Gordon**.

Quelles sont les principales difficultés qui se présentent quand on adapte un jeu vidéo connu partout dans le monde ?

J'ai adapté des romans, des nouvelles, des comics... Le principe de départ est toujours le même : que doit-on enlever ? que doit-on garder ? Quand on écrit un scénario original, c'est encore plus facile, il suffit de mettre son imagination en roue libre. Dans le cas de **Streetfighter**, j'avais comme point de départ des personnages très succints puisqu'on ne sait presque rien d'eux dans le jeu. Je devais les accommoder à une histoire et faire en sorte que le spectateur ne perde la trace d'aucun d'entre eux : pas facile quand on sait qu'ils sont quinze. Quinze personnages de nationalités différentes qui doivent se trouver au même endroit. En cela, l'incident international qui sert de point de départ au scénario m'a bien aidé. Une fois ces personnages réunis, encore fallait-il leur trouver une occupation. Ils auraient tous pu être dans l'armée, mais cela aurait été trop simpliste. Il y a donc des civils : journalistes, scientifiques, etc. Et tous les protagonistes du film apparaissent comme on les voit dans le jeu. Cela ne fut pas simple. Parfois, ça tournait même au casse-tête chinois !

Avez-vous choisi vos acteurs en fonction de leur ressemblance avec les héros du jeu, ou avez-vous adapté leur look aux personnages ?

Dans la mesure du possible, nous avons choisi des acteurs qui ressemblaient aux personnages du jeu. Et, bien sûr, nous faisions tout notre possible pour renforcer cette ressemblance. Jean-Claude Van Damme et Raul Julia étaient nos premiers choix pour jouer Guile et Bison, de même pour Ming-Na Wen avec Chun-Li. Pour Cammy, le choix de Kylie Minogue s'est fait à la dernière minute. Nous avons auditionné des tas d'actrices à New York, Los Angeles et Londres pour trouver notre Cammy. Sans succès. C'est dans l'avion en partance pour l'Australie, où nous avons tourné une partie du film, que j'ai vu sa photo dans un magazine. J'ai demandé aux gens dans l'avion qui c'était. Ils m'ont tous ri au nez. Kylie est une vraie super-star au pays des kangourous. Je l'ai donc appelée dès mon arrivée à Sidney. Nous avons fait un bout d'essai et elle a été parfaite !

Pourquoi ne pas avoir montré un seul combat dans le film sans y insérer les images d'une autre action se déroulant en parallèle ?

Le fait que j'ai tant de personnages m'obligeait à tenir le public au courant de ce qu'ils devenaient tout au long du récit. A la fin du film, quand il y a plusieurs combats en même temps, il me semblait plus intéressant de passer de l'un à l'autre, plutôt que de finir un combat et de passer au suivant. J'ai fait un peu la même chose à la fin de **Piège de Cristal**, où beaucoup d'événements se déroulent au même moment. D'un côté, le reporter va faire passer la petite fille à la télé et ainsi mettre en danger la vie de Bonnie Bedelia. En même temps, on se demande si Bruce Willis va se remettre assez vite de son pied blessé pour monter à temps sur le toit. D'un autre côté, les autorités se préparent à essayer de doubler les terroristes. J'utilise la même technique de transition à la fin de **Streetfighter**. Mettre tous les combats les uns après les autres nous aurait exposé au risque que certaines personnes ne s'intéressent qu'à une seule bagarre, et qu'une fois celle-ci terminée, lâchent complètement le film.

Mais ne pensez-vous pas que les habitués du jeu attendaient ce genre de séquences avec de longs combats sur un ring ou dans une arène ?

Le moindre film de karaté à petit budget offre une succession de combats sur un ring ou une arène. Si j'avais fait cela, j'aurais aligné cliché sur cliché. **Kickboxer**, **Bloodsport**, **Best of the Best**... Les films basés sur le schéma "tournoi" se comptent par dizaines. J'ai choisi de concevoir quelque chose de plus frais. Si j'avais dû faire attention à ce que chaque fan du jeu voulait, je n'aurais même pas commencé le film. Avec les seize personnages du jeu, nous avons plus de 700 combinaisons possibles de combats. Même si j'avais fait deux heures de baston non-stop, je n'aurais pas pu caser toutes les combinaisons. Et des milliers de gosses auraient râlé parce qu'ils n'auraient pas eu leur combat préféré. Ne pouvant satisfaire tout le monde, j'ai décidé que le mieux serait de faire un vrai film avec un vrai scénario. Les fans du jeu sont mitigés par rapport au film. Les réactions ressemblent un peu à celle des fans d'**Entretien avec un Vampire**. Certains n'ont pas aimé parce qu'ils n'y retrouvaient pas les sensations du jeu. D'autres ont bien assimilé le fait qu'un film se doit d'avoir une existence propre. J'ai suivi avec grand intérêt les débats entre fans sur le réseau informatique *Internet*. C'était pour le moins houleux. Un des gosses a écrit : "*Si vous voulez vous battre, allez jouer au jeu. Moi, j'ai adoré le film. Maintenant, je sais qui sont vraiment les personnages du jeu et pourquoi ils s'aiment ou se détestent mutuellement*". Une réaction qui m'a mis du baume au coeur !

Pensez-vous que les jeux vidéo peuvent devenir une source d'inspiration régulière du cinéma ?

Pourquoi pas ? Il n'existe aucune raison de penser qu'un jeu vidéo ne peut pas être adapté au cinéma. Après tout, **La Vie est Belle** de Franck Capra s'inspire d'une carte de voeux de Noël, et la pièce de théâtre "Sunday in the Park" est adaptée d'un tableau. On peut s'inspirer de tout pour écrire une histoire. Il n'y a pas de limites. Après l'échec de **Super Mario Bros**, on a cru que c'en était fini des jeux vidéo au cinéma. Mais le succès de **Streetfighter**, 35 millions de dollars au box-office américain, soit un peu plus que le résultat d'un Van Damme habituel, a relancé les choses. En fait, tout dépend du jeu, de la façon dont il est adapté, des angles choisis. Bref, tout dépend du film.

C'est quand même un procédé curieux. Il y a moins de cinq ans, la moitié des jeux qui sortaient étaient basés sur des films. Maintenant, ce sont les films qui s'inspirent de jeux. L'inversion du procédé est en cours...

Et pour compliquer un peu plus les choses, *Capcom* va sortir très bientôt "Streetfighter 3", un jeu basé sur le film qui est déjà lui-même basé sur le jeu ! Tous les acteurs du film ont accepté de prêter leur image au jeu. Celle-ci a été digitalisée et vous pourrez donc jouer avec Jean-Claude ou Kylie. Certains événements du film, la poursuite en bateau, l'évasion, etc, serviront de "stages". Du coup, le destin d'une éventuelle suite au film est lié au succès de ce jeu. Le serpent est en train de se mordre la queue, à tel point qu'on ne sait plus où est sa tête. Avant qu'ils se décident pour savoir s'ils feront un autre film, on parle même d'une série télé... Je vais personnellement me plonger dans autre chose. On m'a proposé la réalisation de **Fortress 2** avec Christophe Lambert et un autre jeu vidéo : "Where in the world is Carmen Sandiego ?". Je crois que les producteurs m'ont élu spécialiste des jeux vidéo !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**



Sagat (Wes Studi), un kickboxer qui pactise avec Bison dans l'espoir de récupérer une part du butin.



*Un garde de la république de Shadaloo : un look très space opérette dans la lignée de **Flash Gordon**.*



Blanka (Robert Mammone), un ex-soldat des Nations Alliées conditionné pour devenir une féroce machine de guerre !

actualité cinéma sortie le 28 mars

STAR TREK générations

Interview : DAVID CARSON

Profession : Starman !

Pas de science-fiction et de fantastique dans la biographie de David Carson avant qu'il ne s'établisse aux Etats-Unis en 1989. Shakespeare, Harold Pinter, Tchekhov, Bretch sont quelques-uns des auteurs qu'il adapte au théâtre. Pour la télévision, il met en scène un *Sherlock Holmes* (qui lui vaut l'Edgar Allan Poe Award), des portraits de romanciers, dont Anthony Burgess, une myriade d'épisodes de séries du cru, des clips... Un curriculum-vitae bien rempli, mais rien qui n'indique l'orientation future de sa carrière. Ce futur qui place pourtant David Carson en orbite autour de la planète *Star Trek* !



David Carson, posant devant la terrible armée des Klingons.

Le premier épisode de *Star Trek* remonte à 1966. Nous sommes en 1995, *Star Trek Générations* fait un malheur au box-office américain. Et ce n'est pas fini, loin s'en faut, concernant cette saga des étoiles. Quelle explication apportez-vous à cette exceptionnelle longévité ?

Beaucoup ont essayé d'imiter ***Star Trek*** et ont échoué. Pourquoi ? A la télévision américaine, ***Star Trek*** est une série unique, particulière. Elle raconte des histoires situées dans un futur optimiste, où la civilisation a résolu tous les problèmes qui nous minent encore aujourd'hui : la pollution, la corruption politique, l'écologie, le racisme, la misogynie... Vraiment tout ! Les lendemains terrestres de ***Star Trek*** sont heureux, pacifiques, paisibles, alors que le cinéma de science-fiction met souvent en scène des futurs inquiétants, négatifs, où notre monde continue de s'engager sur la voie de l'auto-destruction. Regardez **Blade Runner, Alien, La Planète des Singes**... Dans ***Star Trek***, vous êtes en pleine utopie, l'espoir en un monde meilleur s'est enfin concrétisé. De plus, ***Star Trek*** restitue dans le futur des problèmes bien contemporains et leur donne une résonance unique. Du coup, le public se sent concerné ; la technologie et le jargon des personnages ne le larguent pas. Si le public peut choisir de regarder un **Star Trek** sous l'angle de la métaphore, il peut également opter pour une lecture au premier degré. Opter pour l'aventure, le space opera. Mais l'humanisme, l'imaginaire, la morale et la philosophie demeurent néanmoins omniprésents. Voilà qui explique la longévité de cette série, des films et de la mythologie qui en découle. Vous y trouvez tout ce que vous désirez, du spectacle à la réflexion. Peu de séries jouent sur ce terrain aujourd'hui. Aux Etats-Unis, à l'exception de ***Star Trek***, il n'en existe carrément pas.

Comment s'est mis en place le scénario de *Star Trek Générations* ? Il a fallu que vous composiez avec deux équipages, des acteurs qui jouent les arlésiennes, le désir de Paramount de donner un coup de pinceau sur la carlingue de l'Enterprise...

En fait, ce n'est pas exactement ça. Lorsque je suis arrivé sur **Star Trek Générations**, tous les membres du premier équipage faisaient une apparition dans le scénario. Des apparitions brèves mais qui alourdissaient considérablement le déroulement de la première partie de l'intrigue. C'était interminable car chacun avait sa séquence, ses dialogues. Puis, Leonard Ninoy quitte le projet, estimant que la participation de Spock se réduit à peu de chose. D'autres l'ont suivi. Du coup, j'ai adapté le script aux départs de quelques-uns des piliers de ***Star Trek***, en tenant compte des nouvelles données. Plus que de raconter la rencontre des équipages du ***Star Trek*** original et de ***The Next Generation***, je tenais impérativement à montrer le passage de témoin entre James Kirk et Jean-Luc Picard, les deux capitaines de l'Enterprise. Le forfait de quelques-uns des comédiens m'a finalement permis d'accentuer cette transition. J'en ai tiré des séquences se référant aux absents, sans les montrer un seul instant. Sulu, par exemple, est mentionné, du fait de la présence de sa fille dans le nouvel équipage. Scotty et Chekov trouvent naturellement leur place dans **Star Trek Générations** car il n'existe pas entre eux la même compétition qu'entre Kirk et Spock ; Scotty et Chekov complètent parfaitement la personnalité de leur capitaine. La même compétition s'est d'ailleurs créée au fil des épisodes entre Picard et son second, Data. Vous la retrouvez dans le film aujourd'hui. Un **Star Trek Générations** avec à la fois les duos Kirk/Spock et Picard/Data se serait situé à la limite du burlesque.

***Star Trek Générations* prend un risque commercial énorme en supprimant le personnage légendaire campé par William Shatner, le Capitaine James T. Kirk. On ne tue pas impunément une légende !**



Le Dr. Soran (Malcolm McDowell) n'hésite pas à pactiser avec les méchants Klingons pour asservir l'univers.

L'explosion spectaculaire de la planète Veridian 3 : des effets spéciaux réussis dignes de la saga.

Dans le premier **Star Trek** cinématographique, personne ne meurt. Dans le deuxième, **La Colère de Khan**, Spock disparaît, mais il revient dans le film suivant. Si le public manifeste son désir de retrouver Kirk dans le prochain **Star Trek**, il y aura toujours un moyen de justifier sa résurrection ! Quoi qu'il en soit, **Star Trek Générations** est un film concernant l'immortalité. Par conséquent, pour parler de vie éternelle, il faut logiquement que quelqu'un meurt ! Pourquoi pas Kirk ? Surtout que sa mort intervient au bon moment. Précisément au moment où *Paramount* envisage une série de films découlant de ***The Next Generation***. Il ne peut y avoir à l'affiche des cinémas les anciens et les héritiers ! Et, déjà, ***Deep Space Nine*** et ***Star Trek : Voyager*** se bousculent au portillon. Le thème abordé tombe donc à pic pour que Kirk passe enfin le flambeau à Picard. Et la transmission du témoin implique dans le scénario la mort obligatoire et la résurrection. Tout s'imbrique logiquement. Cela offre de plus des possibilités infinies. Dans **Star Trek Générations**, Picard se lamente : il prétend que la mort de son frère et de son neveu signifie la disparition des Picard. Toujours selon lui, l'immortalité normalement assurée par la descendance ne peut plus l'être. Pour affirmer ce concept, il faut provoquer une mort. Pas celle d'un personnage secondaire qui ne serait pas ressentie comme capitale. En ce sens, la mort de Kirk est essentielle, et constitue pour Picard et les autres un héritage plein d'enseignements.

Vous êtes réalisateur de *Star Trek Générations* et également du pilote de la série *Deep Space Nine*. Les deux titres ont en commun cet espace intérieur où se dénouent les cas de conscience, les intrigues complexes. Dans l'un, vous l'appelez Vortex. Dans l'autre Nexus. Pourquoi donc ?

En fait, ***Deep Space Nine*** se déroule dans une station spatiale immobile. Le seul moyen, dans un film de science-fiction, de faire se mouvoir l'immobile, tient encore à créer une

■■■

critique

Les bavards de l'espace

Star Trek Générations alterne le meilleur et le pire. Le meilleur, ce sont les premiers instants. Cette bouteille de Don Pérignon qui éclate contre la carlingue d'un nouvel Enterprise. Un joli baptême, magistralement filmé, intrigant. Ce sont aussi des effets spéciaux, les traditionnelles attaques de quelques Klingons encore non convertis au pacifisme, le choc d'un morceau de l'Entreprise sur une planète boisée, l'explosion de cette même planète. Des moments forts dignes de figurer dans une anthologie de la saga **Star Trek**. Mais **Star Trek Générations**, c'est aussi des dialogues sans fin, une métaphysique à ce point optimiste sur l'au-delà qu'il semble que le Vatican a supervisé l'écriture du scénario. Ah, Kirk coupant du bois devant son chalet ! Une image du paradis rustique comme l'apprécient tant les Américains. Ah, Picard dans un intérieur cossu, bourgeois, aux senteurs d'arbre de Noël ! Il y aurait de quoi rire si le film ne frappait pas autant de torpeur le "trekkie" occasionnel, ne le noyait pas dans un océan de données évasives sur l'immortalité, la résurection. Ambitieux ce **Star Trek** donc. Trop sans doute. N'est pas **2001, L'Odyssée de l'Espace** qui veut ! Donc, dans **Star Trek Générations**, le vilain Dr. Soran (Malcolm McDowell), inventeur d'un alliage capable d'inhiber la fusion nucléaire et aux effets dévastateurs à l'échelle du cosmos, s'ingénie à regagner la planète dont il fut autrefois chassé avec son peuple. Il attend patiemment sur la planète Veridian 3 qu'un phénomène astrologique traversant la galaxie tous les 39 ans ne le survole. Qu'importe la vie de 230 millions d'humanoïdes, Soran désire acquérir la puissance suprême, l'immortalité. Heureusement, le commandant de l'Enterprise Jean-Luc Picard veille au grain. Dans la déchirure spatio-temporelle du Nexus, il fait la connaissance de Kirk, officiellement mort lors de l'attaque de son vaisseau...

Complexe, l'intrigue de **Star Trek Générations** l'est assurément. Inutilement d'ailleurs. Pleine de rebondissements, de retournements de situation, de personnages, d'implications bibliques, de grandes envolées lyriques malheureusement engluées dans des discussions interminables. Si la rencontre au sommet de Picard et Kirk apporte une certaine originalité au film, elle demeure en deçà de ses possibilités, amputée des moments les plus attendus, comme si les producteurs avaient considérablement sabré dans le volume des séquences tournées. Reste un film visuellement plaisant, mais aux semelles aussi plombées que celles des premiers astronautes.

M.T.

Fiche technique et article in *M.M.* 93.



James T. Kirk (William Shatner) et Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) : quand deux capitaines se rencontrent...

Un superbe survol de la planète bleue par l'Enterprise, image clé d'un mythe toujours vivant.

■■■

déchirure dans l'espace-temps. L'intervention de cette dimension parallèle, intérieure, est une nécessité afin que Cisco, le nouveau capitaine, affronte ses propres démons, réfléchisse sur sa haine pour Picard, la mort accidentelle de sa femme. Pour la première fois, ***Star Trek*** se basait sur le thème de la haine ; il fallait l'introduire intelligemment. Dans **Star Trek Générations**, les bases sont radicalement différentes, à l'exception de la déchirure spatio-temporelle. Alors que le Vortex de ***Deep Space Nine*** symbolise la conscience, la mémoire, le Nexus de **Générations** s'impose en monde imaginaire qui donne corps à tous vos désirs et vous confère l'immortalité. Il y a quelques similarités entre Vortex et Nexus, mais elles sont superficielles. Après tout, **Stargate** utilise le même concept, un passage ouvrant les portes d'une autre planète sans que l'on ait à embarquer dans un vaisseau spatial. C'est un "truc", une technique usuelle de la science-fiction. Mais, en soi, ce n'est pas là le plus important. L'important réside dans ce que vous allez trouver derrière la porte.

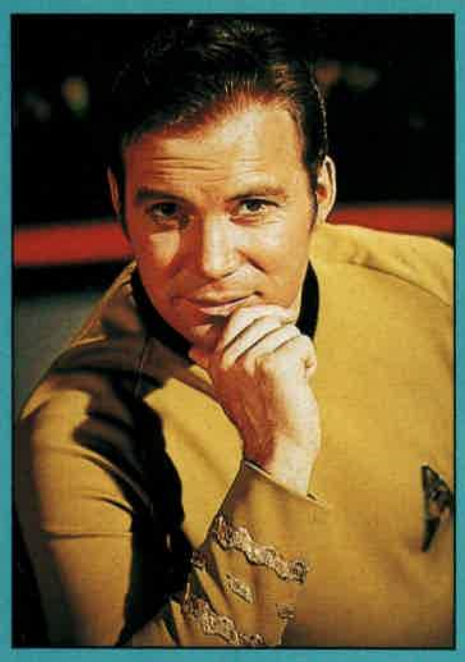


Whoopi Goldberg dans une brève apparition s'expliquant par sa passion inconditionnelle pour la série **Star Trek** *!*

Votre carrière avant *Star Trek* ne présageait en rien de votre présence aujourd'hui aux commandes de l'Entreprise. Quel chemin avez-vous emprunté pour en arriver là ?

Etant difficile, sinon impossible, de concrétiser des projets cinématographiques en Europe, je me suis installé à Los Angeles. Le système de financement du cinéma européen est si complexe qu'il décourage parfois les meilleures volontés. Lorsque je suis arrivé à Los Angeles, je n'avais ni agent, ni contact. Je ne possédais que les cassettes de mes films et autres travaux tournés pour la télévision anglaise. Six mois durant, j'ai écumé toute la ville, pris des centaines de rendez-vous. Quand j'ai finalement trouvé un agent, les choses se sont arrangées. Je ne voulais pas commencer par un gros morceau, mais plutôt y aller doucement. Mon premier entretien d'engagement a porté sur la série ***Star Trek : The Next Generation***. Je ne connaissais ni ***Star Trek***, ni William Shatner ! Je me suis donc documenté au maximum : j'ai visionné des tas d'épisodes, potassé des livres, des articles, histoire d'avoir l'air moins bête à l'entretien. Mon comportement était vraiment celui d'un étudiant avant l'examen. Les producteurs m'ont engagé sur la série. Ils ont de nouveau pensé à moi pour le pilote de ***Star Trek : Deep Space Nine*** dont l'audimat est monté très haut. En quatre ans et demi, j'ai parcouru le même chemin aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne pendant toute ma vie ! Désormais, je suis catalogué spécialiste du film de science-fiction. Depuis la sortie de **Star Trek Générations**, 71 scénarios dans ce genre me sont parvenus !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)







De gauche à droite : **Star Trek** *télé, la naissance d'une série culte ;* **Star Trek 2 : la Colère de Khan**, *le mythe s'installe confortablement sur le grand écran ;* **Star Trek Générations**, *ou la transmission de témoin. Car si William Shatner est toujours le Capitaine Kirk, le Capitaine Kirk, lui, n'est plus...*

Kirk est mort... Vive Shatner !

Plus que la prise de pouvoir du mythe *Star Trek* par l'équipage de la Next Generation, **l'événement du septième *Star Trek* cinéma est la dernière apparition du Capitaine Kirk. William Shatner ne nous entraînera plus là où personne n'est jamais allé. Y-a-t-il une vie après Kirk ?**

"J'étais en Irak, bien avant les événements, à l'époque où ce pays était encore fréquentable. J'y allais pour acheter des chevaux. Je possède un ranch et un élevage de bêtes de compétition. Je me promenais dans le désert et tout à coup j'entends crier derrière moi en arabe "Captain Kirk ! Captain Kirk ! C'est le Captain Kirk !". Des bédouins qui passaient par là m'avaient reconnu. C'était hallucinant". La petite histoire nous est racontée par William Shatner lui-même. Au-delà de l'anecdote rigolote, ce petit souvenir montre bien à quel point ***Star Trek*** est particulier. Cette série qui n'a finalement duré que trois ans, de 66 à 69, est devenue un mythe universel. Aujourd'hui, trois séries dérivées ont vu le jour (***Next Generation, Deep Space Nine, Voyager***), et sept films ont perpétué le mythe, toujours avec un succès immense. William Shatner a géré ce succès avec une intelligence rare, s'imposant petit à petit comme la pierre de taille de l'édifice ***Star Trek***.
Et voilà qu'aujourd'hui, à l'heure où **Star Trek** atteint une notoriété mondiale jamais égalée dans le domaine de la science-fiction, l'Enterprise laisse son Capitaine à quai. Kirk est jeté du navire laissant la place aux petits jeunes de la ***Next Generation***. **Star Trek : Générations** marque la dernière apparition du Capitaine Kirk et donc de William Shatner dans la série. L'acteur d'origine canadienne (il est né à Montréal) le prend avec philosophie, même si ses propos révèlent une réaction plutôt douce-amère. *"C'est une décision commerciale, en même temps qu'inévitable. L'équipage du* **Star Trek** *original n'est plus tout jeune. Il faut bien passer le flambeau un jour.* **The Next Generation** *a remporté un succès commercial considérable. Il était logique que Picard et ses hommes prennent la relève. Tout cela, j'en suis parfaitement conscient. Pourtant, voir disparaître Kirk a créé un véritable choc dans mon existence. D'ailleurs, plus j'approchais du tournage de ma scène finale, plus je me rendais compte que "l'aventure Star Trek" arrivait à son terme. C'était comme si quelque chose mourait vraiment en moi. Mais Kirk devait être sacrifié pour que la série puisse prendre un nouveau départ. Et je devais l'accepter".*

Un sentiment qui n'est pas partagé par les autres membres de l'équipage d'origine. L'autre vedette de la série Mr. Spock, Leonard Nimoy, a carrément refusé d'assurer la transition. Il n'apparaît pas dans **Générations**, bien que les producteurs lui aient fait un pont d'or pour s'assurer d'une scène de quelques minutes. L'orgueil de l'acteur est sans doute une des raisons de ce refus, mais ce n'est certainement pas la seule. Nimoy a choisi une autre voie dans sa carrière. Il n'a plus besoin de la science-fiction. Il réalise des comédies, genre gros humour bien gras (voir son dernier film, **Sacré Mariage**, une perle de ce non-genre) et cela a l'air de le rendre parfaitement heureux. Shatner, lui, est définitivement ancré dans la SF. Après avoir réalisé **Star Trek : l'Ultime Frontière**, il s'est lancé dans l'écriture avec deux bouquins autobiographiques sur ses années "trekkies" (qui se sont vendus comme des petits pains et lui assurent une rente confortable), et surtout "Tekwar". *"C'est un roman de science-fiction, mais une science-fiction plus terrienne, bien différente de celle de* **Star Trek**", explique l'ex-Capitaine Kirk. *"Il se situe dans un futur proche et prend pour base toutes les nouvelles technologies que l'on voit naître aujourd'hui, ainsi que la contre-culture qu'elles génèrent. J'ai bien sûr grossi les aspects négatifs de ces nouveautés. Le héros est un flic du futur qui enquête sur toutes les affaires liées à ces technologies".* Le succès est immédiat. Le livre se vend par centaines de milliers. A noter que sur la couverture, on voit plus le visage de Shatner que le visuel du roman. Malins, les éditeurs ! Le public marche tellement à fond que Shatner écrit plusieurs suites au livre. Le sixième "Tekwar" est sorti tout récemment en librairie. *"C'est aussi devenu une bande dessinée. Marvel en a acquis les droits et a sorti une série de comics qui a rencontré un franc succès. Les droits télé se sont vendus aussi très rapidement. C'est triste à dire, mais avec mon nom attaché à un projet de science-fiction, les producteurs télé achèteraient n'importe quoi. Heureusement, je fais bien attention de tout contrôler pour ne pas que ça deviennent justement n'importe quoi. Quand les droits de "Tekwar" ont été vendus, j'ai été très prudent. D'abord, j'ai réalisé un téléfilm de deux heures pour voir quelle serait la réaction du public. Et ce n'est qu'après la diffusion encourageante de ce film que nous nous sommes lancés sur la série, dont je suis producteur exécutif. Je supervise tout, des scénarios à la réalisation. Et ça marche. La série est devenue rapidement la plus regardée sur le réseau câblé. Bref, tout va bien".*

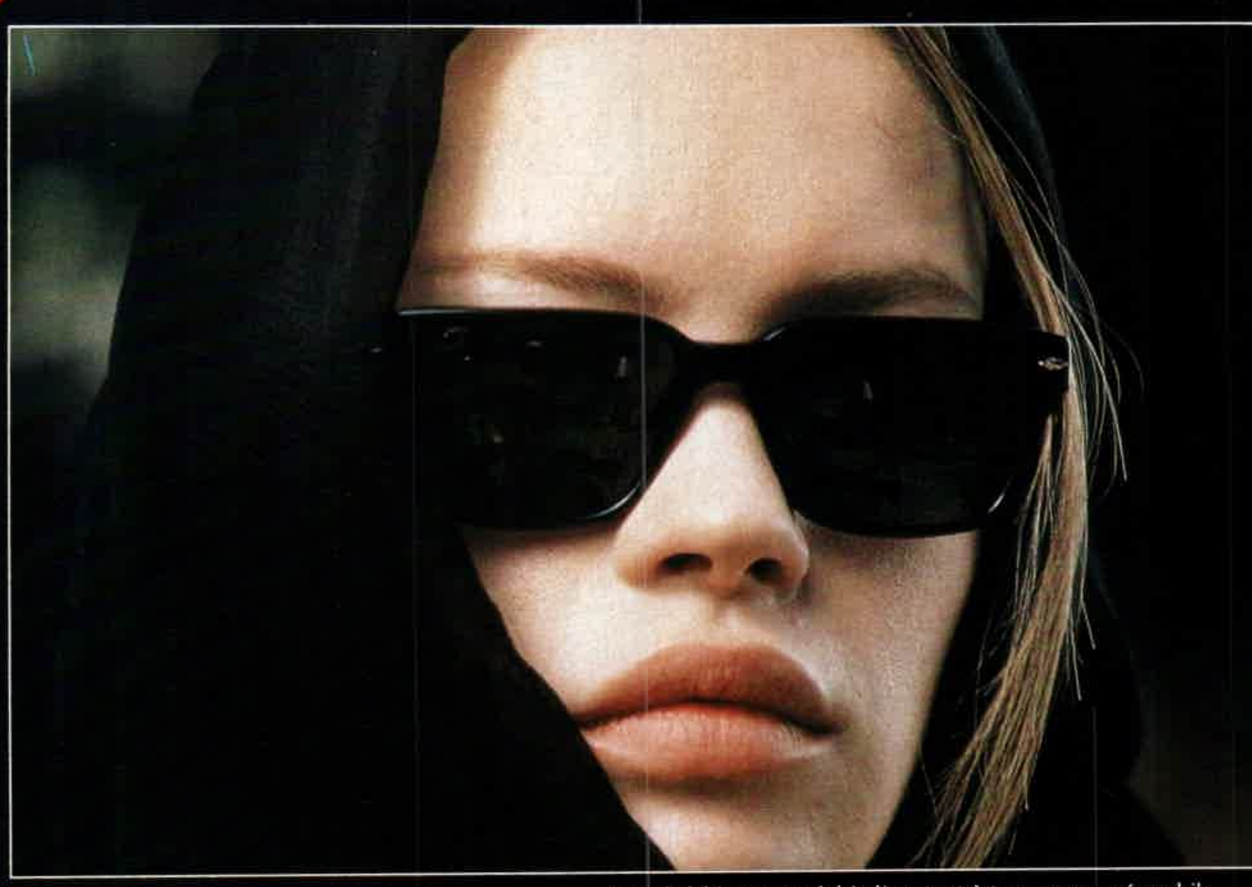


La dernière apparition du Capitaine Kirk : les trekkies peuvent verser une larme !

Oui, tout va vraiment bien pour ce sexagénaire légèrement bedonnant au brushing toujours impeccable. Kirk lui a offert un univers entier d'opportunités. Il a su en profiter et faire de la science-fiction son domaine presque réservé. Pas étonnant qu'il ressente un petit pincement au cœur en quittant son personnage fétiche. *"Je suis triste"*, confesse-t-il. *"Après presque trente ans de service,* **Star Trek**, *c'est fini pour moi. Mais ne vous inquiétez pas trop. Il y a une vie après Kirk".*

Didier ALLOUCH

actualité cinéma sortie le 2 mai



Anna Falchi : top-model italien, tout à tour veuve, nécrophile...

Dellamorte

MICHELE SOAVI :

Le maestro des cryptes

Depuis *Bloody Bird*, en 1987, nous savons que Michele Soavi possède la patte des grands du fantastique italien. Alors que Lamberto Bava continue de cultiver le navet, que Lucio Fulci et les autres artisans du genre œuvrent clandestinement pour la télévision, que Dario Argento hésite entre l'Italie et les Etats-Unis où il rate magistralement *Trauma*, Michele Soavi, le plus jeune, reprend le flambeau. Ancien assistant de Lamberto Bava, Joe d'Amato et Dario Argento (producteur de *The Sect* et *Sanctuaire*), il ne copie ni n'imite personne. Michele Soavi ouvre une nouvelle porte au fantastique italien dont le cadavre refroidit depuis cinq ou six ans. Mais, en ce qui concerne la réanimation des macchabées, notre homme sait y faire. *Dellamorte Dellamore* en est la preuve éclatante !



Rupert Everett, Michele Soavi et Anna Falchi : trois vecteurs de réussite !

On ne peut dire que vous êtes très productif. Il s'est écoulé près de quatre ans entre *The Sect* et *Dellamorte Dellamore*. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de remettre le pied à l'étrier ?

Parce que je rencontre énormément de difficultés à trouver de bonnes idées qui me plaisent. N'étant pas scénariste, je dois me mettre en quête d'histoires viables. En fait, il faudrait que j'ai parallèlement et en permanence deux ou trois projets en cours pour enchaîner film sur film. Après trois mois de vacances consécutifs à un tournage, je pourrais concrétiser un autre projet. Vous savez, il existe deux races de cinéastes. Ceux qui n'arrêtent pas de travailler et qui, à moins d'êtres des génies reconnus, ne font pas ce qu'ils veulent. Et ceux qui prennent leur temps.

Dellamorte Dellamore marque un renouvellement intégral de votre style, de votre manière d'appréhender le fantastique...

Je n'ai compris la nature de **Dellamorte Dellamore** qu'une fois le film présenté au public. Jusque là, je n'envisageais qu'une réaction semblable à mes précédents films : un rejet total. J'ai donc été très surpris lorsque, pendant l'avant-première à Rome, les spectateurs ont ri, vraiment ri. Non pas que j'ignorais que **Dellamorte Dellamore** était également une comédie, mais simplement parce que je n'étais pas coutumier du fait ! Franchement, je ne savais pas très bien quelle direction j'empruntais exactement durant le tournage. Et au montage, plus le film prenait forme, plus je me demandais où je voulais en venir. Pas très rassurant dans la mesure où j'avais engagé mon



...et morte-vivante romantique.

Dellamore

argent personnel et celui de Gianni Romoli, le co-scénariste. La pression nous stressait, nous avions du retard et, pour corser l'ensemble, les gens qui ont lu le scénario avant le début des prises de vues restaient perplexes sur la nécessité de produire le film. Quand le tournage commença enfin, ce fut un véritable cauchemar. Sept semaines de travail en extérieurs, de nuit, dans des endroits frigorifiques en pleine montagne. Vraiment dur.

On peut déceler dans l'humour caustique et iconoclaste dont vous faites preuve l'influence de la comédie italienne, de la comedia del' arte...

Plus que la comédie italienne et le théâtre, c'est la peinture qui m'a inspiré. Je peux affirmer que certaines scènes sont des tableaux vivants, macabres. "L'Ile des Morts", par exemple, m'a considérablement influencé. Il représente une petite île ressemblant à un cimetière, une île avec des arbres que courbent le vent, avec un bateau pris dans la tourmente. A ce peintre, un commanditaire avait demandé une image du domaine du rêve et cela a abouti à cette vision funèbre ! Lorsqu'Anna Falchi et Rupert Everett s'embrassent dans l'ossuaire, à travers un voile, je me réfère également ouvertement aux "Amants" de Magritte.

Cette scène renvoie directement à la pièce de tissu hantée qui recouvre le visage de l'héroïne de *The Sect*...

La perversion en plus. C'est d'ailleurs ce qui rapproche ces deux êtres. Dans **The Sect**, il s'agit seulement d'une image christique, la représentation détournée d'une icône religieuse, le Saint Suaire. Dans **Dellamorte Dellamore**, ce voile imprégné de l'odeur de la mort symbolise les rapports pervers, tabous entre les amants. Vous pouvez trouver cette séquence belle, fascinante, et dérangeante en même temps. Cependant, je ne souhaite offenser personne, même en montrant un couple faisant l'amour sur une tombe. **Dellamorte Dellamore** n'a rien d'un pamphlet anti-religion.



Francesco Dellamorte (Ruppert Everett) : une balle dans la tête, l'unique moyen d'enrayer l'invasion des morts-vivants.

Peut-être est-ce alors une combinaison idéale entre humour, fantastique et love-story ?

Je dirais que le film fonctionne à la fois sur les registres horrifiques et romantiques. Il n'a cependant rien du film d'horreur traditionnel qui vise avant tout à faire peur. **Dellamorte Dellamore** explore profondément l'adolescence perdue qui sommeille en chacun de nous. Ainsi, Francesco demeure un adolescent. Un adolescent de trente ans que la vie ennuie et qui trompe son ennui en tuant les morts. Son cheminement à travers le film trace le parcours psychologique qu'il doit faire pour atteindre le stade adulte. La confusion naît chez lui lorsqu'il découvre l'inéluctabilité de la mort. Pour l'oublier, pour ne se poser aucune question, il tue les morts, les morts-vivants, ceux qui sont à la lisière de son univers et du royaume des ténèbres. Francesco abat tout ceux qui voudraient le faire sortir de son monde.

Pensez-vous que *Dellamorte Dellamore* s'inscrit directement dans la mouvance de l'héritage des grands du fantastique italien ? Mario Bava par exemple...

■■■



Francesco et Gnaghi (François Hadji-Lazaro) : Don Quichotte et Sancho Pança !

■■■

Je ne connais pas tous les films de Mario Bava, mais je présume qu'étant italien **Dellamorte Dellamore** leur ressemble inévitablement. Question d'identité culturelle. Néanmoins, avant tout, **Dellamorte Dellamore** reflète la confusion qui règne en Italie depuis quelques années. Il est le miroir de la situation politique, sociale, de gens qui ne savent plus à quel saint se vouer. La fin du film se veut pessimiste, en forme d'impasse, mais c'est un point de vue qui pousse à la réflexion. A une métaphore philosophique sur la lassitude qu'engendre le quotidien, sur les années qui passent, sur les années 90, sur la laideur de l'environnement... Oui, dans ce cas, je suis un pessimiste. Mais ce n'est qu'en tombant au plus profond du pessimisme que l'on peut entrevoir l'espoir, des lendemains meilleurs. Pour cette raison, Francesco et Gnaghi survivent à leur aventure ; ils ne meurent pas en se précipitant dans le ravin. Cela aurait été abominable, sans appel. Mais Gnaghi demande : "Pourquoi ne me ramènes-tu pas à la maison ?". Cette petite phrase souligne que tout deux possèdent quelque chose, une maison, un foyer, des racines. En y retournant, ils amorceront un nouveau départ.

Votre vision du monde aboutit finalement à une plongée dans le néant, à une image digne de la fin du monde...

Pouvez-vous me donner une autre issue à ce qui survient de dramatique partout dans le monde ? Nous sommes à ce point immergés dans les guerres, la violence gratuite, l'indifférence, l'intégrisme religieux, que nous perdons pied. Nous sommes devenus des morts-vivants. La petite bourgade de **Dellamorte Dellamore** réduit à un microcosme toutes les métropoles.

A travers les créatures sculpturales incarnées par Anna Falchi, *Dellamorte Dellamore* transmet une image assez singulière de la femme...

Les trois personnages incarnés par Anna Falchi ne sont pas des femmes, juste des icônes, des symboles. Le premier, la veuve, symbolise la femme à ce point sublimée que son existence paraît impossible. La deuxième, la secrétaire du maire, semble déjà plus crédible : elle travaille et se compromet avec le pouvoir. La troisième, l'étudiante, vend son corps pour de l'argent. Elle est bel et bien réelle. Cette thématique provient intégralement des albums de Tiziano Sclavi. Les trois femmes prennent la forme que lui donnent les fantasmes des adolescents ; elle est l'image de l'amour idéalisé par un adolescent. Une femme qu'il ne peut atteindre par peur du sexe, par peur de s'engager... Les trois femmes de **Dellamorte Dellamore** s'apparentent à un dessin de BD, à une sculpturale martienne morte-vivante tout droit sortie d'un comics.

N'y aurait-il pas un soupçon de misogynie dans cette approche ? Les trois expériences amoureuses vécues par Francesco se soldent par des échecs douloureux...

Cette misogynie provient surtout de Tiziano Sclavi. Il n'épargne jamais les femmes dans ses bandes dessinées. Elles y sont soit stupides soit dangereuses. Personnellement, j'adore les femmes ! Sclavi est un homme extrêmement intelligent, profond, intense, mais c'est également un être très mystérieux. Il ne quitte que rarement sa maison ; les gens lui font peur. Le fait qu'il soit l'auteur de la bande dessinée "Dylan Dog" m'a poussé à respecter son travail, à m'approcher au maximum de ses dessins, de sa mythologie, de sa perception des personnages. Le choix de Rupert Everett s'est imposé de lui-même puisque Sclavi imagina "Dylan Dog" en songeant à lui. Ce n'est qu'un juste retour des choses !



Un cimetière dans une tradition gothique à l'italienne !

A vous entendre, on a le sentiment que pour la première fois un film vous permet de vous exprimer sans contrainte, en marge des codes d'un genre...

Dellamorte Dellamore est en grande partie un film autobiographique. Mais je pousse le bouchon très loin ; jamais je n'irai dans un hôpital liquider tous ceux qui se présentent face à moi. Le film marque surtout une étape dans ma carrière. Je ne renie pas le passé, mais pour la première fois je vais plus loin que le simple film d'horreur, le pur spectacle horrifique. Il m'aurait été nettement plus confortable de réaliser un autre film fantastique dans la veine des précédents, mais je n'avais nulle envie de sombrer dans la facilité. J'ai choisi de peiner pour monter financièrement **Dellamorte Dellamore**. **Dellamorte Dellamore** est plus personnel, plus intime, plus profond que **Sanctuaire**, **The Sect** et **Bloody Bird**. C'est également un film d'action, une comédie qui se situe au-delà des règles. A l'image de son héros, un type ultra-intelligent dont le seul compagnon, le gros Gnaghi, personnifie l'imbécilité. En fait, ils se complètent si parfaitement dans les faux-semblants que tout s'inverse à la fin. Selon moi, Francesco et Gnaghi renvoient directement à Don Quichotte et Sancho Pança.

Malgré la métaphore sociale à lire en filigrane, vous ne lésinez pas sur les effets spéciaux, les maquillages...

Il fallait se conformer à un langage de bande dessinée. Et cela implique du gore, des effets spéciaux. Ces obligations nous ont posé des problèmes techniques pour le moins complexes car j'ai refusé de recourir à des effets optiques ajoutés en post-production. Même les feux follets n'ont pas été intégrés dans l'image ; en regardant bien, vous apercevrez d'ailleurs quelques fils. Du coup, tout demandait un temps fou. Pas seulement les effets cruciaux comme les maquillages et les impacts de balles, mais également des choses à priori aussi insignifiantes que le brouillard qu'il fallait quotidiennement créer, les éclairages qui confèrent une ambiance très particulière à chaque scène, la tête parlante, la prise de son directe... Vu les conditions dans lesquelles nous avons travaillé, tout s'avérait complexe, laborieux et éreintant.

Où avez-vous donc trouvé le cimetière où se déroule la quasi-intégralité de l'action ?

Nous avons en fait tourné dans deux cimetières différents. Celui que nous avons utilisé le plus, principalement pour les séquences nocturnes, date d'il y a bien longtemps. Pour qu'il corresponde au décor que j'avais en tête, nous y avons ajouté de nombreuses fausses tombes. Après plusieurs semaines de tournage, nous étions incapables de faire la différence entre les vraies stèles et les factices. Il nous arrivait de nous faire mal en heurtant ce que nous pensions être une imitation, mais qui était du granit ! Pour l'ossuaire, nous avons agi de même, mêlant de faux os à d'autres bien réels ! Je tenais à ce que le cimetière du film n'ait pas un aspect gothique, film d'horreur anglais, à savoir sinistre et effrayant. Après quelques recherches, nous nous sommes aperçus que les tombes dans les cimetières méditerranéens sont presque toujours blanches, que des tas de petits animaux se promènent entre elles, que des oiseaux y chantent, que des plantes y poussent. Même les statues transmettent ce sentiment de vie. Les cimetières italiens sont des endroits pleins de vie ; ils sont humains.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH)**

Critique et fiche technique in *M.M.* 93.
Sortie nationale début mai.

Des morts en pleine forme !



*Une image d'Epinal de la Mort empruntée aux **Aventures du Baron de Munchausen**.*





- Un zombie sec promis à une belle explosion de crâne (en haut).

- Francesco et sa promise (Anna Falchi) : les amants d'outre-tombe.

Les zombies, les morts-vivants se bousculent aux portes du cimetière de *Dellamorte Dellamore*. Qui façonne ces monstres à l'appétit féroce ? Un certain Sergio Stivaletti. Coutumier des films de Dario Argento (*Phenomena*, *Opera*), de Lamberto Bava (les deux *Démons*), Stivaletti est un complice de la première heure de Michele Soavi. Sous sa tutelle, il arrache toute la peau d'un visage à l'aide d'hameçons dans *The Sect*, imagine un bouc satanique et fornicateur dans *Sanctuaire*... Un maquilleur qui en remontre à quelques ténors de la profession.

Ne dites surtout pas à Michele Soavi que **Dellamorte Dellamore** se range dans les boîtes des films de zombies. Surtout pas, malgré une joyeuse farandole de cadavres ambulants venus en masse se jeter sous les balles du colt de Rupert Everett. Malgré le boulot phénoménal abattu par Sergio Stivaletti, le meilleur spécialiste des effets spéciaux de maquillage en fonction en Italie. *"Tout le temps du tournage, je me disais que le film ne serait pas génial, loin s'en faut. J'ai radicalement modifié mon jugement en le voyant. Il est si différent de tout ce qui a été fait en Italie. D'ailleurs, j'ai essayé de m'écarter de l'image traditionnelle du mort-vivant chère à Lucio Fulci, en trouvant autre chose. En accord avec Michele Soavi, j'ai croisé zombies et végétaux, la mandragore et l'humain"* s'enflamme cet artisan, habitué au bricolage, à faire des miracles à l'aide de bouts de ficelle. Là encore, il n'y échappe pas. Dans **Dellamorte Dellamore**, le système D l'emporte sur la sophistication. *"Au départ, nous avions une tête mécanique, contrôlée par câble afin qu'elle puisse donner l'illusion d'un personnage qui continue à vivre sans le reste de son corps. Cette tête fonctionnait à merveille. Néanmoins, sur le plateau, il fallait aller très vite. Pas de temps à perdre à installer les câbles, à les cacher. Il aurait fallu des heures. Nous avons opté pour la solution la plus simple : dissimuler le corps de l'actrice, quitte à l'enterrer jusqu'au cou dans la terre d'un vrai cimetière ! Donc, souvent, on se doit choisir le plus simple au détriment du plus beau"*. Pas gênant car **Dellamorte Dellamore** carbure à l'ironie et à la poésie macabre. Comme le souligne Rupert Everett, *"c'est davantage un cartoon à la Walt Disney qu'un film d'horreur classique. Son humour décalé le rend difficile à définir. Francesco, mon personnage, pourrait aussi bien être un banquier qu'un fossoyeur"*. Un fossoyeur qui enterre systématiquement ses clients à deux reprises : après leur mort naturelle et après leur mort surnaturelle, d'une balle en plein crâne. *"Michele m'a strictement interdit d'user de flots d'hémoglobine pour ces séquences. Il tenait à des explosions sèches, dépourvues de sang. Quelque chose de réaliste en fait car le sang, après la mort, se transforme en une sorte de poudre. Pas facile d'aboutir à ce résultat. Avec un liquide rouge, vous êtes certain de l'efficacité de l'effet. Pour relever le pari, nous avons dû tester bon nombre de trucs"*.

Donc, lorsque Francesco vise, tire et fait mouche, les crânes volent proprement en éclats. Une piètre consolation pour les parents des scouts tués dans la chute de leur autobus dans un ravin. *"Ces gosses nous ont demandé la fabrication d'un nombre incroyable de fausses têtes. Michele s'imposait un rythme à raison de cinq explosions de crâne d'enfant par jour. Nous avions parfois jusqu'à dix personnes à maquiller quotidiennement. Mais il arrivait aussi à Michele de tailler dans les effets prévus, ou tout simplement de les supprimer le jour du tournage venu !"*. Ou encore de limiter certains effets très ambitieux sur le papier, mais irréalisables sur le plateau. *"Ainsi, par manque de moyens, nous n'avons pas vraiment peaufiné le motard zombifié sur sa bécane. Nous nous sommes essentiellement concentrés sur une tête ayant fusionné avec le casque. Le corps constituant un tout avec la moto, nous l'avons quelque peu laissé tomber"*.
S'il y a un effet que Sergio Stivaletti bichonne, c'est bien l'apparition de la Grande Faucheuse, réplique exacte de la Mort des **Aventures de Baron de Munchausen**, film sur lequel Michele Soavi a occupé le poste de réalisateur de la seconde équipe. *"Ce personnage tient à la fois du maquillage et de l'effet mécanique. Nous avons fait en sorte que chaque élément du squelette bouge, y compris la moindre phalange des doigts. Cependant, à l'écran, vous ne distinguez que la main dans sa globalité"*. Frustrant Sergio, frustrant, mais spectaculaire et performant pour un petit budget *"tourné dans un cimetière, par des températures glaciales, sans avoir pensé à apporter tout le matériel nécessaire"*. Petit budget et joli résultat, avec ces morts-vivants fleuris, cousins de la chlorophylle compacte de la Créature du Marais !

M.T.

à propos de PHANTASM 3

ANGUS SCRIMM

l'homme de tous vos Phantasm !

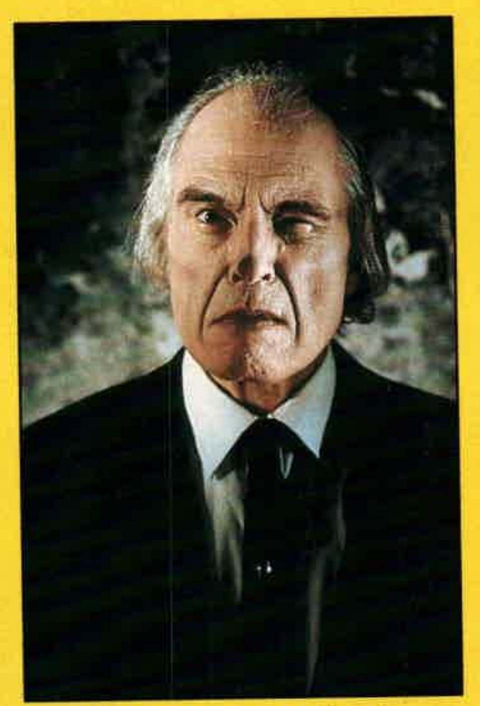
Le pilier de la saga *Phantasm*. Un Croque-Mort admis au Panthéon des grands croquemitaines du fantastique depuis son inquiétante apparition au volant d'un corbillard en 1979, année du démarrage de cette série inégale, trouble et troublante, tortueuse et pleine de faux-semblants. Derrière le personnage, version moderne du passeur du Styx, un comédien de taille, prévenant, aussi charmant dans la vie que réfrigérant dans son rôle. Il s'appelle Angus Scrimm.

Le Croque-Mort (Angus Scrimm) dans *Phantasm 3* : un méchant de bonne (dé)composition !

Pas de **Phantasm** possible sans Angus Scrimm, ce géant à la morgue si solennelle, ce grand type à la mine si patibulaire que sa présence stoppe net rires et sourires. Dans les trois **Phantasm**, il est le Croque-Mort, The Tall Man aux Etats-Unis, celui qui embarque les cadavres vers un au-delà insondable. *"Il est le fonctionnaire zélé d'une autre dimension. Son travail consiste à venir sur Terre, à renvoyer les cadavres dans son monde et en faire des esclaves. Le Croque-Mort s'impose aussi en incarnation de la Grande Faucheuse. Et j'espère que dans le dernier épisode de la série, que ce soit le 4, le 5 ou le 6, le réalisateur finira par dire clairement que le Croque-Mort reflète l'image ultime de la Mort"*.

Le Croque-Mort serait donc le salarié d'une autre dimension belliqueuse. Ou peut-être, selon votre interprétation des images non légendées, d'une puissance extraterrestre. Probable, mais rien n'est sûr dans cet univers dangereusement onirique, façonné par un Don Coscarelli à l'imaginaire si brumeux qu'après trois **Phantasm** il n'est pas encore décidé à en dévoiler la logique interne. *"J'ai rencontré Don Coscarelli en 1972. Il n'était qu'un adolescent. Il a publié dans* Variety *une annonce demandant aux comédiens intéressés par son projet de se présenter au Century Plaza Hotel. Je devais auditionner. A cette époque, je me jetais sur tous les boulots possibles. Le lieu du casting en imposait. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai découvert ce gamin dans la salle de conférences, prêt à passer en revue tous ces acteurs ! Malgré ma stupeur, je me suis présenté à lui et j'ai décroché le rôle du père alcoolique dans son premier film,* **Jim, The World's Greatest**. *Distribué par* Universal, *ce ne fut pas un succès"*. Mais Don Coscarelli, faute de ne pas défoncer le plafond du box-office et susciter l'intérêt de la critique, rencontre en Angus Scrimm une muse d'une carrure très particulière. *"Angus me faisait vraiment très peur sur le plateau de* **Jim, The World's Greatest**. *J'ai immédiatement pensé qu'il serait un pirate superbe, un méchant génial, qu'il serait vraiment à sa place dans un film fantastique"* rapporte le cinéaste.

Inutile de forcer la main à Angus Scrimm pour le convaincre de revêtir les costumes sobres et étroits du Croque-Mort, car le comédien voue un amour féroce au genre depuis ses douze ans. *"Je me souviens d'un hiver rigoureux où j'allais au cinéma presque tous les soirs pour voir des films d'horreur. Après, je rentrais seul chez moi, sous la neige, dans l'obscurité la plus totale. J'aimais les frissons que me procuraient ces balades nocturnes. Je me souviens également avoir vu* **Frankenstein Rencontre le Loup-Garou** *si souvent que j'en connaissais chaque ligne de dialogue par cœur. Plus que Boris Karloff et Bela Lugosi, John Carradine était ma vedette favorite dans le genre. Je ne manquais jamais un de ses films"*. Mais, au cinéma, Angus Scrimm arrive tardivement. *"Bien qu'ayant étudié l'art dramatique auprès de Stella Adler dont les élèves se nomment tout de même Marlon Brando, Warren Beatty et Harvey Keitel, je n'ai pas facilement percé dans le métier. Ce n'est que lorsque mon ami Curtis Hanson, futur réalisateur de* **La Main sur le Berceau** *et* **La Rivière Sauvage**, *tourna son premier film pour Roger Corman,* **The Arousers** *en 1976, que je mis le pied à l'étrier. Dès lors, j'ai totalement abandonné le journalisme"*. Le journalisme de cinéma qui plus est. Rédacteur pour *TV Guide*, le plus important hebdomadaire de télévision du continent nord-américain, Angus Scrimm se passionne à ce point pour le Septième Art qu'il assura la fonction de rédacteur en chef du mensuel, aujourd'hui disparu, *Cinema*. Et le futur Croque-Mort des **Phantasm** de se remémorer une interview de deux heures d'Alain Delon, venu présenter **Paris Brûle-t-il ?** aux Etats-Unis, en compagnie d'un énorme chien. En plus de ses articles pour *Cinema*, figurent sur le C.V. d'Angus Scrimm des reportages pour des magazines de voyages et de tourisme, les textes de pochettes de disques pour les Beatles, Frank Sinatra, Edith Piaf, Ella Fitzgerald. Et l'album "Midnight Ramblers" des Rolling Stones. Traduisez par les "Promeneurs de Minuit", un titre de noblesse qui sied merveilleusement au Croque-Mort !



Un si beau visage, un oeil si vif...
Angus Scrimm dans **Phantasm 3**.



Une opération délicatement orchestrée par un zombie sous l'emprise du Croque-Mort.

Donc, voilà Angus Scrimm acteur de complément dans une production Roger Corman forcément fauchée. Acteur, il l'a été brièvement dans des adaptations théâtrales des "Misérables" (Javert ?), de "Qui a peur de Virginia Wolf ?", dans un film éducatif produit par l'*Encyclopedia Britannica*. Il n'a alors que 19 ans, mais sa taille lui confère la stature et l'autorité nécessaires. Quand survient **Phantasm**, Angus Scrimm passe de l'anonymat le plus total au rang de vedette. Du jour au lendemain, le voilà reconnu dans la rue, pris en photo, apostrophé. *"A la sortie de* **Phantasm**, *j'avais encore mon nom dans l'annuaire. J'ai brusquement commencé à recevoir toutes sortes d'appels bizarres en plein milieu de la nuit. Je réceptionnais également quantité de courrier. Certaines lettres provenaient vraiment de cinglés"*, d'admirateurs un peu trop inconditionnels sans doute, de fans ayant une fâcheuse tendance à penser qu'Angus Scrimm et le Croque-Mort ne font qu'un. *"Le Croque-Mort se situe tellement à l'encontre de ma véritable personnalité qu'il me paraît amusant de se glisser dans ce personnage, de laisser faire et de voir à quoi cela peut aboutir. A ma grande surprise, ce fut aisé d'incarner ce personnage. Auparavant, j'avais une certaine habitude des rôles sophistiqués, intellectuels. Quand Don Coscarelli m'a présenté le Croque-Mort, il m'a simplement dit : "Vous n'avez qu'à être là". Ce n'était heureusement pas complètement vrai. Aujourd'hui, dès que je retrouve mon personnage, je le laisse m'envahir, prendre possession de moi. Le Croque-Mort devient quasiment une seconde nature qui prend le dessus sur le véritable Angus Scrimm quand il le faut"*. Un bel exemple de modestie et de dévouement discret à ce méchant très particulier. Et de l'abnégation même, surtout sur le tournage du premier segment de la saga, en 1979. *"Le financement de* **Phantasm** *provenait essentiellement de la société immobilière du père de Don et de fonds privés. Le budget était ridicule, ce qui fait que les comédiens ont travaillé pour presque rien. A l'époque, j'écrivais des articles en free-lance pour subvenir aux besoins de ma mère mourante, atteinte de la maladie d'Alzeimer. Don me contactait très peu de temps avant de tourner mes scènes, deux heures parfois, en plein milieu de la nuit. Une fois, il m'a appelé à deux heures du matin pour me demander de rappliquer aussitôt dans un cimetière glacial. Il espérait que je pourrais jouer sans avoir dormi ou presque ! C'était ça* **Phantasm** *! Un an de tournage au gré des disponibilités de tout le monde, des rentrées d'argent. Des effets spéciaux à ce point improvisés que c'est un joueur de base-ball armé d'une batte qui lançait les fameuses sphères perforant les crânes ! Une expérience éreintante et stimulante.* **Phantasm 2 & 3** *furent nettement plus confortables, d'autant qu'au fil des films il s'est formé une véritable famille de fans sur le plateau"*. Des fidèles de la première heure, très différents des groupies d'un **Freddy**. *"S'il y a une chose que le Croque-Mort ne partage pas avec Freddy Krueger, c'est bien l'humour. Dans les* **Phantasm**, *on doit parler davantage d'ironie. J'ai essayé de glisser quelques répliques comiques dans le premier. Don est rapidement intervenu pour me contrer. A part l'avertissement sardonique que j'adresse à Mike - "Tu as bien joué, mais le jeu se termine" qui est de mon cru -, le Croque-Mort n'engendre pas la franche rigolade. Les* **Phantasm** *sont supposés être des films d'horreur et rien ne décrédibilise davantage un film d'horreur qu'un excès de gags et d'humour"*. Bien dit Angus. Angus Scrimm dont l'allure altière, ce petit côté aristocratie du Sud des Etats-Unis dans le verbe, détonnerait en cas de calembours et de clins d'œil à la Freddy.

Marc TOULLEC

USA. 1993. Réal. et Scén.: Don Coscarelli. Dir. Phot.: Chris Chomyn. Mus.: Frederic Myrow & Christopher L. Stone. Effets spéciaux : Mark Shostrom, Dean Gates et Kerry Pryor. Prod.: Don & Dac Coscarelli pour Starway International. Int.: Michael Baldwin, Reggie Bannister, Bill Thornbury, Gloria Lynne Henry, Kevin Connors, Angus Scrimm, Cindy Ambuehl... Dur.: 1 h 38. Dist.: Sidonis. Sortie prévue le 8 mars 1995.
(Lire aussi articles in M.M. 83 & 87).



Leatherface (Gunnar Hansen) : le digne fils d'une famille texane ***(Massacre à la Tronçonneuse).***

Tobe HOOPER

Le cœur sur la tronçonneuse

Tobe Hooper (Photo : Nicolas Schaefer)

Un pilier du cinéma fantastique, celui qui choque, électrise, surprend, enthousiasme public et critique en 1974 avec **Massacre à la Tronçonneuse**, unanimement accepté dès sa sortie au Panthéon des chefs-d'œuvre du genre. Derrière le film : Tobe Hooper, un Texan venu au monde en 1943, à Austin. Il aurait pu naître dans une salle de cinéma ; cela aurait logiquement présagé d'une existence vouée au cinéma, d'une passion dévorante pour tout ce qui dérange, remue les tripes et les méninges. Aussi aimable et gentil que ses films sont durs, sauvages et glauques, Tobe Hooper, du grand écran à la télévision, avec des hauts très hauts et des bas parfois très bas, voltige de l'horreur épidermique à la science-fiction à grand spectacle. Du gros budget croulant sous les effets spéciaux à la pointe du progrès à la série B sans le sou. Du partenariat avec Steven Spielberg à la compromission avec des producteurs cupides et sans éthique. Une carrière bourrée de contradictions, de paradoxes, de performances, de contre-performances. Mais survivent toujours ce goût pour le déviant, l'humour caustique, les personnages déjantés dont l'apparente normalité vole en éclats au premier coup de scalpel...

Comment avez-vous été gagné par la passion du cinéma ? On raconte que vous êtes tombé dans le chaudron avant même de savoir marcher...

Mes parents travaillaient dans un complexe hôtelier. Là se trouvait une salle de cinéma qui, rapidement, est devenue ma baby-sitter ! Mes parents m'y abandonnaient dès qu'ils étaient occupés. Jusqu'à mes vingt ans, j'ai donc vu un film quotidiennement. Les images que je garde de mon enfance sont des images de films. Mon père aussi adorait le cinéma. A Austin, Texas, j'étais entouré de salles obscures. Chaque bloc d'immeubles possédait son cinéma ; je passais allègrement de l'un à l'autre, un peu comme les gosses peuvent zapper aujourd'hui d'une chaîne de télé à l'autre. Et, à l'époque, le programme de ces cinémas changeait souvent, tous les deux jours. Après les séries B de la semaine venaient les grosses productions du week-end qui restaient à l'affiche tant qu'elles attiraient des spectateurs. Ainsi, j'ai vu une bonne vingtaine de fois **Les Dix Commandements**. Et **Scaramouche** encore plus. A cette époque, j'ai également découvert mes premiers films fantastiques : **La Mouche Noire, The Thing**... Je me souviens parfaitement avoir eu très peur le soir où mes parents m'ont accompagné à une projection de minuit. Avant que l'on projette le film, les exploitants demandaient souvent à un type déguisé de faire le tour de la salle. Ce soir-là, **Frankenstein** était projeté et lorsque j'ai vu le monstre dans les travées, j'ai hurlé de terreur !

Un cinéaste précoce

A l'instar de cinéastes cinéphiles comme John Carpenter, Steven Spielberg et John Landis, vous avez dû vous faire les griffes par l'intermédiaire d'une caméra 8mm...

Eduqué ainsi, j'ai naturellement toujours voulu faire des films. A trois ans, j'ai dérobé la caméra 8mm de mon père pour filmer tout ce qui passait dans mon champ de vision. Jusqu'à la fac, j'avais constamment la caméra à la main, pour mettre en boîte tout ce que je pouvais : ma famille, mes cousins, mes balades, tout... De la maternelle à l'Université du Texas, jamais je n'ai lâché l'appareil. Sur le campus, j'étais le premier et unique étudiant en cinéma. Le cinéma m'obsédait ; je tournais sans cesse, me demandant ce que je pourrais bien mettre en images après le court métrage que je finissais. J'ai toujours ces films chez moi, dans une vieille boîte, pas très loin d'un des crochets de boucher de **Massacre à la Tronçonneuse**. Steven Spielberg en possède un autre.
Après avoir découvert les **Frankenstein** et **Dracula** de Terence Fisher pour la *Hammer*, j'en ai réalisé mes propres versions. Au départ, le cinéma fantastique m'a soufflé de devenir docteur, ou plutôt savant fou. Dans l'hôtel où ils gagnaient leur vie, mes parents m'ont laissé une petite chambre que j'ai transformée en laboratoire. Mon père s'est débrouillé pour me procurer du matériel scientifique, des tubes, des éprouvettes... J'essayais de ramener des grenouilles à la vie, de faire bouger des pattes de poulet. Mais j'aimais par dessus tout l'aspect de cette pièce, son aura romantique. Je préférais la contempler plutôt que de poursuivre mes recherches ! C'est à cette occasion que je me suis aperçu que j'aimais montrer les choses, raconter des histoires. Cependant, ce désir ne se manifestait pas consciemment encore. Je n'ai pas crié un beau jour : "Je vais faire du cinéma !". C'est venu tout seul, naturellement. A 15 ans, j'ai réalisé mon premier court métrage sonore en 16mm, **The Abyss**. **The Abyss** m'a posé un problème douloureux. Comme je ne faisais pas confiance à celui qui me remplaçait derrière la caméra lorsque je jouais, tous les plans dans lesquels j'apparais restent désespérément fixes. Je mettais la caméra en route, je courais dans le champ et faisais en sorte de ne pas le quitter ! Sur **The Abyss**, je me suis aperçu que ce n'était pas aussi drôle que ça de concevoir un plan, de tout mettre en place et de suivre tout le processus de fabrication d'un film. Il est vrai que je cumulais là les fonctions de réalisateur, acteur, caméraman, musicien, monteur, maquilleur...

■■■

DESCENTE AUX ENFERS

1974 - THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE/ MASSACRE A LA TRONCONNEUSE

Après plus de 80 films publicitaires, quelques courts métrages, un documentaire musical engagé (**Peter, John & Mary in Concert**, en 1971), et un long métrage aussi expérimental que clandestin (**Eggshell**), Tobe Hooper se jette enfin à l'eau et tourne pour un budget de 160.000 dollars le mythique **Massacre à la Tronçonneuse**, une date dans l'histoire du film d'horreur. Quand une famille de bouchers au chômage, détrousseurs de cadavres, compense sa frustration de sang, d'os et de viscères par l'assassinat de touristes... A dissuader tout étranger de visiter le Texas.



Le Crocodile de la Mort

1976 - DEATH TRAP ou EATEN ALIVE ou SWAMP BEAST ou STARLIGHT SLAUGHTER/ LE CROCODILE DE LA MORT

Pour un producteur de séries Z, Tobe Hooper décrit la libido tourmentée de Judd, propriétaire d'un motel miteux, le Starlight Hotel perdu aux confins de marécages. Ses rares clients, aussi tarés que lui, Judd les jette à un alligator énorme après les avoir attendris à grands coups de faux. Une atmosphère putride, au malsain quasi-palpable pour le plus sous-estimé des films de son auteur, film dont Robert "Freddy" Englund, tenant un rôle secondaire, acheva le tournage (quelques jours seulement) après que Tobe Hooper se soit disputé avec son producteur.

1979 - SALEM'S LOT/ LES VAMPIRES DE SALEM

D'après Stephen King, une saga vampirique et télévisuelle tronçonnée d'un bon tiers pour son exploitation cinéma en Europe. L'antiquaire Richard Straker introduit à Salem, Maine, le vampire Kurt Balow. Morsures, exode de la population et résistance du jeune écrivain Ben Mears (David Soul) à l'invasion des forces du mal. Du Tobe Hooper contenu, télé oblige, mais efficace dans son académisme.
Cette année-là, Tobe Hooper quitte précipitamment le plateau de **The Dark**, au bout de quelques jours de tournage. John "Bud" Cardos reprend les rênes de ce remake lointain de **Planète Interdite**. Un tueur d'origine extraterrestre se nourrit des pensées des esprits torturés et tue de nombreux promeneurs. Ironiquement, le monstre est surnommé The Mangler, le Déchiqueteur.

1981 - THE FUNHOUSE/MASSACRES DANS LE TRAIN FANTOME

Humour au second degré, hommage ironique et coup de chapeau aux ancêtres pour ce parc d'attractions dont les combles du train fantôme cachent un monstre difforme et son protecteur de père. Les teen-agers décidés à y passer la nuit vont pâtir de leur audace. Généralement féerique dans le cinéma américain, le luna park devient, dans l'axe de la caméra de Tobe Hooper, l'antichambre de l'enfer, refuge de personnages aussi ambigus qu'une voyante alcoolique masturbatrice du monstre, que de strip-teaseuses flasques prêtes à une passe pour 15 dollars !
Passage à la trappe cette année-là d'un mystérieux **Dead and Alive** dont Tobe Hooper partage la signature du scénario avec L.M. Kit Carson, futur rédacteur du script de **Massacre à la Tronçonneuse 2**.

■■■

■■■

Je me maquillais moi-même et, parfois, je me rendais à l'école avec des fausses cicatrices collées sur le visage !

Est-ce vrai que vous avez rencontré Roger Corman lors de l'un de ses déplacements au Texas ?

Ouvreur dans un cinéma a été le seul petit boulot de mon adolescence. Je le suis resté pendant deux semaines. Un jour, Roger Corman est venu présenter **La Chute de la Maison Usher** au public local. Au lieu de faire le planton à l'entrée, à déchirer les billets, j'ai proposé au gérant de fabriquer un gros pendule pour décorer la façade de son établissement, pour mettre les spectateurs dans l'ambiance. Je suis aussitôt descendu dans la cave du cinéma pour le fabriquer. J'avoue avoir largement pris mon temps ; je ne voulais pas remonter là haut contrôler les entrées. J'ai pu garder ce pendule que j'ai utilisé dans mon premier court métrage en 35mm, une comédie en technicolor, **The Heisters**, tournée suivant une technique qui permettait l'emploi du cinémascope sans que cela en soit vraiment. **The Heisters** raconte, au moyen-âge, la fuite de trois bandits qui se battent pour conserver leur butin, dans un style très dessin animé.

Votre tout premier film exploité en salles, *Eggshell*, demeure un mystère pour nous. Qu'en est-il exactement ?

Je dirigeais alors une boîte de production de spots publicitaires pour la télévision, et de documentaires, pour le Ministère de l'Education notamment. Nous avions du matériel rustique mais efficace, trois tables de montage, un nagra, un appareil pour mixer le son et quelques caméras. Nous avons mis à profit cet équipement pour tourner **Eggshell** (*litt. : coquille d'œuf*). Son budget, 14.000 dollars, représentait alors beaucoup d'argent pour moi. **Eggshell** s'inscrit bien dans son époque, le début des seventies. Psychédélique, il narre les aventures d'une communauté hippie hantée par un fantôme. Dans leur grenier s'ouvrent les portes d'une autre dimension. Le héros, qui est en réalité un personnage fictif imaginé par un hippie scénariste de théâtre, se bat contre son double pour acquérir le droit d'être réel, tangible. A l'aide d'une lourde épée, il s'affronte lui-même et triomphe. Dans le final, le héros s'introduit dans le monde réel tandis qu'une sorte de sèche-cheveux géant aspire tous les hippies dans le monde imaginaire. **Eggshell** a été programmé dans les cinémas art et essai, sur quelques campus, mais deux semaines seulement. Trop peu pour rembourser la mise de base.

Un gars du Texas

Du psychédélisme de *Eggshell*, vous basculez dans l'horreur pure avec *Massacre à la Tronçonneuse*. Quelle est la genèse du film ?



***Massacres dans le Train Fantôme* :** *une passe occulte qui tourne mal.*



*Kurt Balow (Reggie Nalder), un vampire façon Nosferatu (**Les Vampires de Salem**).*



*Quand un enfant mort vient hanter son frère (**Les Vampires de Salem**).*

Suite à la médiocre carrière de **Eggshell**, je tenais à produire un film d'horreur, histoire de gagner un peu d'argent, d'attirer l'attention sans me ruiner. **Massacre à la Tronçonneuse** est né de cette volonté, mais également d'une vieille terreur remontant à mon enfance. Les gens de ma famille, qui habitaient le Wisconsin, me racontaient lorsque j'avais quatre ou cinq ans les crimes abominables de ce tueur en série, chez qui les flics avaient découvert des meubles tapissés de peau humaine et des morceaux de corps pendus comme des jambons. J'ai grandi avec l'image de ce monstre habillé de vestes en peau humaine. C'était mon croquemitaine à moi. J'ignorais encore qu'il s'agissait d'Ed Gein, un des plus célèbres serial-killers. Si je me suis inspiré de son cas dans **Massacre à la Tronçonneuse**, l'idée ne m'est pas venue spontanément. Au début, j'avais en tête le calvaire de quelques jeunes isolés dans une forêt et décimés par une sorte de croquemitaine ultime. Ce scénario se rapprochait davantage d'une classique histoire de maison hantée que du film qui allait finalement en découler.

Comment avez-vous indroduit la tronçonneuse dans ce schéma ? En remplaçant la hache d'un hypothétique bûcheron fou par un instrument plus moderne ?

Non. Pendant les fêtes de Noël, je me trouvais dans un centre commercial. Je voue une haine tenace au shopping. J'étais au rayon bricolage lorsque la foule s'est fait de plus en plus compacte. Impossible de s'y frayer un chemin sans jouer des coudes. Je me suis retourné et, face à moi, trônait une superbe

rangée de tronçonneuses. Je me suis alors dit que le seul moyen de sortir de ce magasin était d'attraper l'une de ces machines infernales pour me frayer un passage dans la foule ! Rentré chez moi, toutes les pièces du puzzle se sont rapidement mises en place. Les jeunes perdus, la tronçonneuse, le croquemitaine... Et le souvenir d'une histoire racontée par mon médecin de famille au Texas qui, lorsqu'il était étudiant, avait décollé la peau du visage d'un mort pour, après nettoyage, s'en servir comme masque dans une soirée d'Halloween ! Leatherface est né ainsi. L'addition de tous ces éléments s'est faite instantanément, en quelques secondes. L'écriture du scénario de **Massacre à la Tronçonneuse** m'a demandé entre dix et quinze jours. Il m'a ensuite fallu un mois pour réunir l'argent. Tout s'est réellement passé très vite, comme si mon parcours était déjà balisé. Je savais que je tournerai un film différent, particulier, car je désirais remettre le genre fantastique dans le droit chemin. Les films d'horreur ne me soutiraient plus aucun frisson et j'étais bien décidé à inverser le processus. Après le tournage, le rythme ne s'est pas ralenti. Une fois **Massacre à la Tronçonneuse** monté, il a été acheté, distribué dans la foulée, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes, est devenu une des pièces permanentes de collection du musée d'Art Moderne de New York...

La petite histoire dit que l'atmosphère que vous recherchiez pour le film débordait dangereusement sur le plateau. Vrai ?

Tout à fait, principalement à cause des décors. Dans la maison de Leatherface, nous avons accumulé des quantités impressionnantes d'os de vaches et de volailles. Nous nous sommes seulement offerts deux squelettes humains ; ils coûtaient très cher et nous devions les importer d'Inde, le seul pays où l'on peut légalement acheter ce genre de "matériel", pour des écoles de médecine ! Sur le plateau, les projecteurs tapaient dur sur les ossements, accéléraient leur processus de décomposition. Le dernier jour de tournage, pour la séquence du dîner, l'odeur était devenue si forte que nous étions sujets à des malaises ; elle nous rendait malade. Malgré les difficultés, le travail sur **Massacre à la Tronçonneuse** me procura un tel plaisir que je pouvais tourner 48 heures sans m'arrêter. Je ne suis plus capable d'un tel marathon aujourd'hui. J'ai dû m'occuper moi-même des décors car le type qui en avait la charge ne m'obéissait pas. Il a fallu que j'applique en personne le papier au mur, ce papier qui sert à emballer la viande que vous sert le boucher. Le poulet dans la cage, les crochets... J'ai tout installé moi-même ! Comme mon caméraman sortait de l'école, qu'il tâtonnait sans cesse, je l'ai vite remplacé. Depuis le temps que je tournais des spots publicitaires, des documentaires, des courts métrages, je connaissais le métier.

En vérité, *Massacre à la Tronçonneuse* n'atteint pas les cimes du gore. Le gore en est d'ailleurs presque absent !

La suggestion entraîne davantage la peur que l'étalage d'horreurs. L'imaginaire génère toujours des images bien plus terrifiantes que celles que vous pouvez montrer. Je connaissais cette règle du fantastique avant de réaliser **Massacre à la Tronçonneuse** et je l'ai appliquée à la lettre. Lorsque, par exemple, Leatherface pend une victime au crochet, on ne voit pas une seule goutte de sang mais, parce qu'il place une bassine sous elle, vous imaginez que le récipient se remplit tandis que la fille se vide. La majorité des spectateurs de **Massacre à la Tronçonneuse** sont toujours persuadés d'avoir assisté à une boucherie incroyable ; en fait

■■■

*Pam (Teri McMinn) victime d'un étale de bouchers cannibales et fétichistes (**Massacre à la Tronçonneuse**).*



*Sally (Marilyn Burns) : une survivante en piteux état (**Massacre à la Tronçonneuse**).*

■■■

1982 - **POLTERGEIST**

A la fois une bonne et une mauvaise année pour Tobe Hooper. Mauvaise parce qu'il abandonne le tournage de **Venin** (repris par le tâcheron Piers Haggard), où un mamba noir, serpent particulièrement venimeux, perturbe une prise d'otages. Bonne pour **Poltergeist**, ex-**It's Night Time**, produit par Steven Spielberg, retour remarqué et puissant du film de maison hantée. Celle de la famille Freeling, un pavillon "clés en main", s'élève sur un cimetière indien dont les morts se manifestent à travers l'écran de la télévision. Le lotissement résidentiel où se situe l'action et la musique emphatique de John Williams amènent **Poltergeist** à ressembler à du Spielberg, mais il s'agit bien d'un film de Tobe Hooper, certes plus grand public que les précédents, mais néanmoins flippant.
Au début des années 80, Tobe Hooper laisse choir **Le Retour des Morts-Vivants**, qui devait être réalisé en relief. Dan O'Bannon en reprend les rênes en solo, et retrouve ensuite Tobe Hooper sur les scripts de **L'Invasion Vient de Mars** et de **Lifeforce**. A l'époque, Hooper travaille également à "The Lights", un projet très avancé qu'une révolution de palais à la *20th Century Fox* anéantit brutalement. Quelques années avant **Predator**, "The Lights" était une histoire d'alien chasseur prenant pour cadre l'Amérique du Sud !
Juste avant **Lifeforce**, Tobe Hooper réalise "Dancing with Myself" (Billy Idol), le premier clip d'un cinéaste connu à être nominé aux MTV Awards.

1985 - **LIFEFORCE**

Ex-**Space Vampires**, **Lifeforce** marque l'entrée de la firme *Cannon* et de ses pontes mégalomanes Menahem Golan et Yoram Globus, dans la course des grands studios. Pas pour longtemps car le film de Tobe Hooper, comme la quasi-totalité de leurs gros budgets, se ramasse une vilaine gamelle au box-office, en partie consécutive à une critique assassine. Mais, les passions oubliées, les dégâts considérables infligés à Londres par une intelligence extraterrestre avide d'énergie vitale humaine ont belle allure malgré l'accumulation un peu trop systématique de péripéties et d'effets spéciaux.



Massacre à la Tronçonneuse 2

1986 - **INVADERS FROM MARS/ L'INVASION VIENT DE MARS**
THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE II/ MASSACRE A LA TRONCONNEUSE 2

Deuxième étape du mariage *Cannon*/Tobe Hooper. Des moyens conséquents et un nouvel échec commercial. Ce remake démarque fidèlement l'original, **Les Envahisseurs de la Planète Rouge**, des effets spéciaux perfectionnés de Stan Winston en plus. Malgré un budget d'une vingtaine de millions de dollars, **L'Invasion Vient de Mars** demeure une série B, plaisante à la revoyure, dans laquelle des martiens rococo pas vraiment gracieux, contrôlent les esprits humains en vue de la conquête de la Terre. Nostalgique de la SF des années 50, Tobe Hooper se substitue au jeune David Gardner par les yeux duquel se déroule tout le film.
A la demande pressante de Menahem Golan, Tobe Hooper dépoussière l'engin qui a fait sa célébrité dans le parodique et gore **Massacre à la Tronçonneuse 2**. Mille fois remanié, le scénario définitif aboutit à un affrontement entre le fougueux Lieutenant Lefty Enright (Dennis Hopper portant stetson et mini-tronçonneuses en guise de colts) et la famille de Leatherface, unie dans l'adversité et la consommation d'un chili cannibale.

■■■

■■■

ils n'ont rien vu, tout imaginé. D'ailleurs, aux Etats-Unis, le film n'a écopé que d'une interdiction aux moins de 17 ans non accompagnés d'un adulte. Pour y parvenir, j'ai longuement parlé avec le Comité de Censure ; ses membres, convaincus que je ne montrais rien de répréhensible, ont cédé à mes arguments. Je pense sincèrement que **Massacre à la Tronçonneuse** fut plus souvent victime de sa réputation qu'autre chose. J'ai assisté à des projections où des gens tombaient dans les pommes. Dans la salle de l'Université de Toronto, je me souviens qu'une jeune femme a tourné de l'œil en plein milieu du film. Ayant un peu trop tiré sur le joint à mon avis, elle était persuadée que Grand-Père s'était assis auprès d'elle. Elle a hurlé, s'est évanouie, a quitté les lieux en ambulance. Les gens étaient très choqués. Cette réaction extrême prouve au moins une chose : le vrai monstre n'est pas une figure fictive, purement cinématographique. Nous le contenons tous en nous ; c'est Leatherface, assimilé à une Grande Faucheuse moderne. Si **Massacre à la Tronçonneuse** effraie tant, c'est parce que son monstre symbolise la mort, cette mort qui nous secoue tous. Leatherface EST la Mort et la Mort nous concerne tous.

En dépit de cette peur collective qu'il titille, *Massacre à la Tronçonneuse* tempère l'horreur par des touches humoristiques...

Les scènes où Leatherface poursuit Marilyn Burns, je les ai tournées sur le modèle de Tex Avery ! Mais l'humour de **Massacre à la Tronçonneuse** a mis longtemps à être perçu par le public américain. Par contre, les spectateurs européens l'ont immédiatement capté. Pour la plupart d'entre eux, **Massacre à la Tronçonneuse** était autant une comédie très très noire qu'un film d'horreur.

L'humour, dans *Massacre à la Tronçonneuse 2*, saute aux yeux. On peut parler de pastiche du premier...

Massacre à la Tronçonneuse 2 est une réaction envers ceux qui n'ont pas compris l'humour et les clins d'œil du premier. Pour que ça paraisse évident, j'ai mis le paquet dans les gags, l'outrance. Même raisonnement concernant l'horreur. Beaucoup de gens m'ont critiqué, sous prétexte que je ne montrais pas suffisamment de détails abominables, le fait que le gore brillait par son absence. Ils voulaient du gore et je leur en ai donné un maximum dans cette suite, des quintaux d'hémoglobine alors que le premier **Massacre** n'en versait presque pas. J'aurais pu réduire des tas de scènes pour que **Massacre à la Tronçonneuse 2** sorte normalement aux Etats-Unis mais, à part quelques plans trop appuyés tournés par la deuxième équipe, je n'ai pas essayé de limiter les débordements sanglants du film. De toute manière, le producteur, Menahem Golan, s'était résigné à exploiter le film sans l'aval du Comité de Censure, sachant qu'il était inutile de croire que ses membres allaient lui accorder une simple interdiction aux moins de 17 ans. Le fait qu'il y soit question de ragoût mijoté à partir de viande humaine et de chasseurs de peau ne nous donnait guère d'illusions. Donc, **Massacre à la Tronçonneuse 2** fut interdit de promotion, d'extraits télé, de publicité dans les journaux, d'affichage... En fait, c'est un film que je devais simplement produire au départ. Mais, ne trouvant pas de metteur en scène qui me convienne, j'ai accepté la proposition de Menahem Golan et l'ai mis moi-même en images.



***Lifeforce** : le baiser mortel d'une femme vampire et extraterrestre.*





***Poltergeist**. A gauche : Robbie Freeling (Olivers Bobbins) après un bain macabre. A droite : Steve Freeling (Craig T. Nelson), promoteur immobilier victime de l'au-delà.*

Que représente *Le Crocodile de la Mort* pour vous ? Par de nombreux aspects, il se rapproche de *Massacre à la Tronçonneuse*...

Comme **Massacre à la Tronçonneuse, Le Crocodile de la Mort** découle de souvenirs d'enfance. Quand j'étais gosse, mes parents prenaient souvent la route qui menait de Austin à San Angelo où se trouvait leur hôtel. Le trajet représentait environ 200 kilomètres et, chaque fois, nous passions devant une propriété. Là, un type élevait un alligator. Pour 25 cents, il était permis de lui jeter des lapins vivants en visant la gueule ! Je n'ai jamais pu le faire. Je suis incapable de tuer le moindre animal. Quand je coince une araignée chez moi, je la capture pour la relâcher à l'extérieur. Ce que je décris dans mes films, ce n'est ni moi, ni mes pulsions. Il s'agit du fruit de mon imaginaire, produit qui se situe à l'opposé de ce que je suis et de ce que je considère comme essentiel à l'humanité : le respect de toute vie. Pour en revenir au **Crocodile de la Mort**, je suis globalement satisfait du résultat, même si le tournage ne fut pas de tout repos. Mes idées et celles du producteur, Mardi Rustam, n'allaient pas dans la même direction. Il m'inondait de notes sur le plateau, suggestions que je jetais au panier. Je n'avais pas du tout l'intention de réaliser le film d'horreur classique et commercial auquel il tenait tant. Mais je n'en fais pas une affaire personnelle. Nos concepts respectifs divergeaient. Simplement. En fait, le gros problème concernant **Le Crocodile de la Mort** fut, pour les membres de l'équipe et comédiens, d'encaisser les salaires !


Son Altesse l'alien en chef de ***L'Invasion Vient de Mars.***

Si *Le Crocodile de la Mort* exhale un sentiment d'étouffement si fort, c'est parce que vous avez choisi de le tourner entièrement en studio et d'intégrer en fond sonore une musique country décalée.

Au Festival de Cannes, alors que **Massacre à la Tronçonneuse** passait à la Quinzaine des Réalisateurs, j'ai découvert **Alice n'Est plus ici** de Martin Scorsese. Le film intègre des flashes-back surréalistes visuellement incroyables. Sous influence, je tenais à donner au **Crocodile de la Mort** le même aspect esthétique, des éclairages très savants que seul un tournage en studio permet. J'affectionne le surréalisme. Je m'y étais déjà essayé dans **Eggshell**. La bande son très country intervient en réminiscence de mon enfance au Texas. Pour moi, la country reste une musique triste, mélancolique, qui m'évoque les souffrances, la solitude de mes jeunes années. Pas facile d'être un enfant, un adolescent différent des autres au pays des cow-boys, des joueurs de football américain et des machos de tout poil.

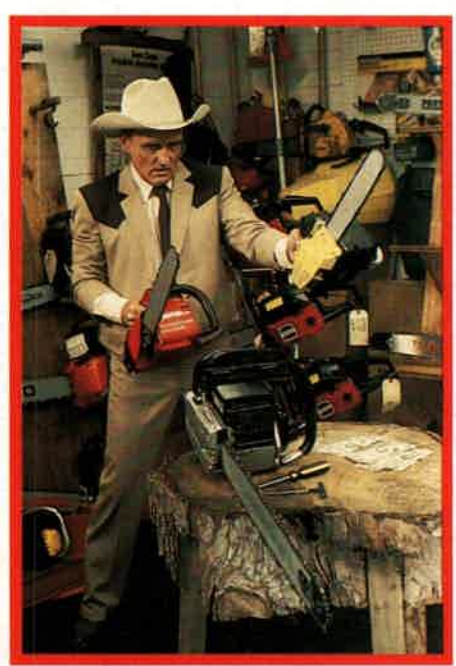
Nosferatu & Frankenstein

Avec *Les Vampires de Salem*, vous adaptez un classique de la littérature fantastique moderne sous forme de long téléfilm. N'est-ce pas un peu contraignant pour qui a réalisé *Massacre à la Tronçonneuse* ?

Les Vampires de Salem devait être un film au départ. William Friedkin en était le producteur et moi le metteur en scène. Mais les choses ne se sont pas exactement passées comme prévu. Du jour où j'ai ouvert le roman de Stephen King au premier tour de manivelle, il s'est écoulé quatre ans. Pourquoi tout ce temps ? D'abord parce que, sous contrat chez *Universal*, William Friedkin a dû s'expatrier chez *Warner* qui possédait les droits du livre. Celui-ci étant particulièrement volumineux, impossible à concentrer en un métrage traditionnel, le studio s'est décidé à le porter à l'écran sous forme d'une mini-série de deux heures trente. Du coup, William Friedkin s'est retiré du projet ; travailler pour la télévision et se résigner aux compromis qui en découlent ne le motivaient absolument pas. Si la pré-production des **Vampires de Salem**, le recrutement des comédiens, la construction de la maison de Kurt Balow, ce frère jumeau de Nosferatu, exigèrent un temps considérable, le tournage s'est déroulé à une vitesse fulgurante. Trente-sept jours de tournage pour un résultat qui dépasse allègrement les deux heures. J'ai accepté ce calendrier comme un défi, d'autant que je tenais à ce qu'un maximum d'effets spéciaux soient effectués directement face à la caméra, comme le gamin-vampire flottant devant la fenêtre. Des trucs difficiles et inédits. L'autocensure fut l'une des grandes frustrations de cette expérience. Il y avait des détails à priori anodins qu'on ne pouvait montrer : comme les enfants vampires avec les yeux ouverts par exemple ! Pas question non plus d'introduire un canon de fusil dans la bouche de l'un des protagonistes. Sauf pour la version européenne destinée au cinéma.

■ ■ ■




Massacre à la Tronçonneuse 2. *A gauche : la vétérante momifiée d'une famille très unie. Au centre : Leatherface (Bill Johnson), un peu simplet mais féroce. A droite : Lefty Enright (Dennis Hopper), un texan aussi atteint que ses proies !*

■■■



Les Cauchemars de Freddy

1988 - ***FREDDY'S NIGHTMARES***, épisode **NO MORE MISTER NICE GUY/** ***LES CAUCHEMARS DE FREDDY***, épisode **C'ETAIT UN TENDRE**

AMAZING STORIES, épisode **MISS STARDUST/*****HISTOIRES FANTASTIQUES***

Ami intime de Robert Englund, Tobe Hooper se retrouve naturellement sur le plateau du pilote de la série dérivée des déboires sanglants du croque-mitaine d'Elm Street. Sans panache particulier et pressé par un calendrier plus que serré, le cinéaste narre la genèse de Freddy Krueger, sa libération pour cause d'erreur dans la procédure d'arrestation, la vendetta des habitants du quartier où il supprima quelques gosses innocents... Un épisode comme les autres dans une série indigne de son funeste choeur antique.
Tobe Hooper fait mieux dans **Miss Stardust**, segment d'***Histoires Fantastiques***. Il raconte le chantage loufoque qu'un alien exerce sur la Terre. S'il n'obtient pas le Premier Prix d'un Concours de beauté, il fera sauter la planète. N'étant pas un Apollon et encore moins une femme, cela ne s'effectue pas sans difficultés. Un Tobe Hooper sarcastique et mordant. Celui qu'on aime.



Red Evil Terror

1990 - **SPONTANEOUS COMBUSTION/ LE FEU DE L'AU-DELA**

I'M DANGEROUS TONIGHT/ RED EVIL TERROR

Deux séries B pour Tobe Hooper pour ouvrir cette décennie. Discrets, ce film et ce téléfilm montrent, sur un mode mineur, que le réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** ne perd pas tout à fait la main. La torche humaine Sam Kramer (Brad Dourif), contaminé par le vaccin anti-radiation testé sur ses parents dans le désert du Nevada (**Le Feu de l'Au-Delà**) et Amy O'Neill (Madchen Amick), jeune femme timide et brimée métamorphosée en salope homicide par une robe taillée dans de l'habit d'un adepte du sacrifice humain (**Red Evil Terror**), sont au centre de deux productions certes modestes, mais adroites. Là, Tobe Hooper démontre qu'il possède toujours la faculté rare de générer des ambiances vénéneuses, putrides, d'engloutir l'immaculé dans un bain d'amides et de bacilles dont ses protagonistes ressortent salis, poisseux. Physiquement et mentalement.

1991 - ***TALES FROM THE CRYPT***, épisode **DEAD WAIT/*****LES CONTES DE LA CRYPTE***

HAUNTED LIVES

Une année très télé encore pour Tobe Hooper. Dans l'épisode **Dead Wait** des ***Contes de la Crypte***, avec la complicité de Whoopi Goldberg, il s'attaque à une histoire de vaudou basée sur la recherche par un ex-tôlard d'une pierre précieuse et magique. A part une séquence où des vers grouillent sous la peau d'un homme, rien de bien stimulant ici.
Laissons le bénéfice du doute à **Haunted Lives**, téléfilm au menu plus savoureux. Divisé en trois sketches, il traite d'autant de cas de maison hantée. L'un dans un hôtel illustre où se tourna jadis **Certains l'Aiment Chaud**, l'autre dans un supermarché du jouet perturbé par un esprit frappeur, et le dernier dans une école abandonnée de tous, sauf des mauvais esprits !

■■■

*Stretch (Caroline Williams), une animatrice de radio liftée par les manucures de l'atroce (**Massacre à la Tronçonneuse 2**).*

■■■

A la télévision américaine, l'arme se situe à vingt centimètres du visage du comédien. Il a fallu que nous mesurions précisément cette distance ! Même si j'ai bénéficié d'un petit extra pour tourner quelques scènes nécessaires à la véracité de la légende de Marsten House, des séquences que j'ai rajoutées par la suite à la mini-série déjà montée, **Les Vampires de Salem** demeure une expérience frustrante. Mais le fait de toucher un public aussi important demandait quelques sacrifices. Et puis, il s'agissait alors d'une première car, jusque là, la télévision n'avait rien produit qui touche directement à la terreur pure, au fantastique adulte.

Dans l'immense majorité de vos films, de *Massacre à la Tronçonneuse* à *Lifeforce* en passant par *Red Evil Terror*, le monstre revêt quasi-systématiquement un visage humain...

Regardez le journal télévisé et vous verrez que le monstre est là, bien là. Dans les années 50, le public avait besoin d'une explication rationnelle pour comprendre le fantastique. William Castle connaissait bien ce truc ; **La Nuit de tous les Mystères** en fait une jolie démonstration. Le film raconte une histoire de maison hantée proprement effrayante, mais finit par se saborder en expliquant que tous les phénomènes surnaturels découlent d'une escroquerie à l'assurance. Il existe beaucoup de films qui rationalisent ainsi le fantastique, qui expliquent le comportement des personnages. Lorsque **Massacre à la Tronçonneuse** est arrivé, il a modifié cette donne. J'explique par la logique l'horreur, mais cette explication n'a rien de rationnel car les employés de l'abattoir au chômage tuent sans aucune raison valable. Le film ouvre les portes de la folie sanguinaire.

On a le sentiment, à la vision de *Massacres dans le Train Fantôme*, que vous avez pris votre pied à tirer la révérence à tous les classiques du fantastique qui ont bercé votre enfance...

Inconsciemment, c'était probablement mon intention. Je ne peux contester que **Massacre dans le Train Fantôme** constitue un hommage à tout ce que avec quoi j'ai grandi. Si le film se situe à la frontière de l'humour et de l'horreur, c'est parce j'ambitionnais de créer un juste équilibre entre rires et frissons. J'ai même conçu les décors dans cette optique, bâtir des attractions de fête foraine

qui inquiètent et poussent au sourire par leur côté kitsch. Tous les enfants, et beaucoup d'adultes, ressentent un certain malaise au spectacle d'une fête foraine ; **Massacres dans le Train Fantôme** est l'expression de ce trouble. En compagnie du responsable des décors des **Vampires de Salem**, Jerry Adams, j'ai passé près de deux longues semaines à concevoir une fête foraine qui me satisfasse complètement, qui aille dans le sens commun de l'horreur et de l'humour. Le plus complexe sur le tournage fut les séquences de foire : synchroniser les déplacement des centaines de figurants avec le démarrage des attractions, faire en sorte que tout s'enchaîne naturellement d'un plan à l'autre. Quoiqu'il en soit, j'aime bien **Massacres dans le Train Fantôme** et ses ambiguïtés. Les origines du monstre par exemple - sa mère pourrait être tout à fait humaine ou carrément abominable, ou le fait qu'il porte le masque de la créature de Frankenstein. Dans une situation monstrueuse, il ne peut que se cacher un monstre derrière un autre monstre !


*John Landis, guest-star du **Feu de l'Au-delà**, dans une chaude imitation de Godzilla !*

Steven and me

Lorsque *Poltergeist* est sorti sur les écrans, la presse américaine a prétendu que vous étiez en fait le prête-nom de Steven Spielberg, qu'il était le seul et véritable réalisateur du film...

Steven Spielberg est un grand cinéaste, un type très bien aussi. Cette histoire, cette rumeur, est née de la plume d'un journaliste qui travaillait pour un grand quotidien américain. Il nous a interviewés Steven et moi. En une phrase ou deux, il a sous-entendu que Steven était en fait le vrai réalisateur de **Poltergeist**. Ce type faisait l'impasse sur la véritable genèse du film, sur une collaboration très saine. L'idée de **Poltergeist**, je l'ai apportée à Steven qui m'avait contacté auparavant pour tourner une sorte de remake de **Rencontres du Troisième Type** fréquenté par des extraterrestres peu amicaux. L'idée était sympa, mais j'avais en tête une histoire de maison hantée. A part **La Falaise Mystérieuse** et **La Maison du Diable**, peu de films ont traité avec succès de ce genre. Steven Spielberg a répondu positivement à ma suggestion. Il a travaillé avec moi comme David O'Zelznick travaillait avec ses réalisateurs. En d'autres termes, il a rédigé la version finale du scénario en regroupant nos idées communes. C'était au moment où il préparait le tournage d'E.T. et il passait souvent sur le plateau de **Poltergeist**. Tous les soirs, nous visionnions les rushes ensemble. De mon point de vue, **Poltergeist** est le fruit d'une relation professionnelle très positive entre un metteur en scène et son producteur. Et cet article est venu y jeter le discrédit. J'ai écrit une lettre d'explication à son auteur. J'aurais dû m'abstenir car mes quelques mots déclenchèrent une réaction en chaîne que ni Steven Spielberg ni moi ne pouvions stopper. On voulait vraiment faire croire au public que ma position au générique n'était qu'honorifique, que Steven abattait tout le boulot. Ces bruits malveillants ont probablement nui à ma carrière, à ma réputation. Il m'a fallu du temps pour m'évader de cette affaire. Heureusement, Steven Spielberg m'a aidé, en me proposant la réalisation d'un épisode de la série ***Histoires Fantastiques***. Il m'a poussé à me reprendre dans une période particulièrement pénible. D'ailleurs, nous allons peut être nous associer de nouveau, pour un thriller qui me permettra de respirer un autre oxygène que celui du fantastique. Cependant, je suis satisfait d'avoir tourné **Poltergeist** et encore plus heureux qu'il soit devenu un classique. Le reste m'importe peu aujourd'hui, même si on me connaît tout autant pour l'affaire **Poltergeist** que pour **Massacre à la Tronçonneuse**.


Amy O'Neill (Madchen Amick), victime d'une robe hantée (Red Evil Terror).

Pour la première fois, avec *Poltergeist*, vous connaissiez les fastes d'un film hollywoodien ne criant pas misère. Comment avez-vous composé avec des moyens importants sur le plateau ?

L'argent n'a pas facilité le tournage, surtout celui des effets spéciaux. Bien qu'ils aient été longuement préparés, ils ne fonctionnaient pas systématiquement sur le plateau. Il fallait donc improviser. Les vrais extérieurs de **Poltergeist** décrivent un vrai pavillon. Nous l'avons entièrement dupliqué, extérieurement et intérieurement, en studio. Idem pour l'arbre, bien réel dans les extérieurs et entièrement reconstitué en fibres de verre, afin qu'il prenne mieux la lumière et que l'on puisse le manipuler lorsqu'il attrape Robby. Cette séquence, nous avons dû la tourner une seconde fois car, la première, les branches bougeaient si vite que l'on devinait immédiatement la nature de l'effet spécial. Nous avons surélevé le plancher de plusieurs mètres pour que l'on puisse filmer des plans en contre-plongée. Ce bricolage permit notamment d'installer une corde qui tirait le fauteuil de Carol Ann censée être aspirée par l'au-delà. Lorsque Steve Freeling tombe dans la piscine, les cadavres au centre desquels il se débat sont, de même, manipulés du dessous, par des hommes-grenouilles ! Pour la séquence où Diane Freeling se retrouve la tête en bas, je me suis inspiré de la comédie musicale **Mariage Royal** où Fred Astaire danse au plafond. D'ailleurs, nous avons tourné dans le même studio, le "Reservoir Esther Williams" de la *Metro Goldwyn Mayer*. Les charpentiers et techniciens ont dû construire le plus grand décor pivotant jamais bâti jusqu'alors. Au milieu de toute cette logistique, il fallait néanmoins raconter une histoire !

Des journalistes de la presse à scandale ont longtemps nourri des cancans concernant une prétendue "malédiction" liée à *Poltergeist*. Avez-vous réellement souffert des foudres de l'au-delà ?!

Une pure invention ! Tout a commencé avec l'assassinat de Dominique Dunne, l'adolescente du film, par son petit ami. C'était au moment de la sortie du film sur les écrans. Rien à voir avec le tournage à proprement parler. Ensuite, après **Poltergeist 3**, la petite Heather O'Rourke est morte des suites de problèmes cardiaques. Ces événements tragiques n'ont rien de surnaturel. Cette prétendue "malédiction" est une sottise morbide. Heather O'Rourke, j'aurais pu la retrouver sur le **Poltergeist 2** que Steven Spielberg et moi aurions aimé tourner, mais qui a fini par nous échapper. Nous avions d'ailleurs une histoire. Elle débute exactement là où se termine **Poltergeist**. La Garde Nationale place le quartier sous quarantaine tandis que la sphère lumineuse flotte sur la maison des Freeling. Pour qu'un groupe de scienfitiques puisse y pénétrer, le camion des pompiers déploie sa grande échelle. Dans cette autre dimension, les savants mettent à jour la captivité de toute la négativité de l'univers. Le jeu consiste pour eux à en sortir... Je pense sincèrement que ce **Poltergeist 2** aurait donné quelque chose de plus gratifiant que les deux séquelles produites par la *MGM* !

Grandeur et décadence

Après le triomphe international de *Poltergeist*, vous êtes devenu un réalisateur très demandé. Plus que

■■■

■ ■ ■



Nightmare

1993 - BODY BAGS

NIGHT TERRORS/NIGHTMARE

Après, en 1992, une apparition complice dans **La Nuit Déchirée** de Mick Garris, Tobe Hooper se remet sérieusement au travail à la demande de son ami John Carpenter. Fruit de leur association : le téléfilm à sketches **Body Bags** dont Tobe Hooper réalise le segment **Eye**. Brent (Mark Hamill), joueur de baseball, perd un œil dans un accident automobile. Qu'importe, un chirurgien audacieux lui en greffe un autre, prélevé sur un serial-killer. Selon la logique de "La Main Enchantée" de Gérard de Nerval, l'esprit du criminel pénètre le convalescent par l'intermédiaire du greffon. Et Brent perd progressivement les pédales, ce qui permet au cinéaste de s'adonner à quelques séquences très très malsaines pour un téléfilm.
Au pied levé et recommandé par son pote Robert Englund, Tobe Hooper remplace Gerry O'Hara sur le plateau de **Nightmare**. Il fait ce qu'il peut pour sauver cette production d'une *Cannon* à la dérive et plusieurs fois reprise en main depuis le coup de bluff de la fin des années 80. En guise d'intrigue, nous avons Eugenie, une oie blanche que tente de pervertir, dans les bas-fonds d'Alexandrie, Paul Chevalier (Robert Englund), ultime descendant du Marquis de Sade (Englund encore) dont la présence dans des flashes-back carcéraux sont pour le moins énigmatiques. Un nanar seulement agrémenté du physique avantageux de Zoe Trilling.



The Mangler

1994 - THE MANGLER

Dans l'écriture des **Vampires de Salem**, Tobe Hooper rencontre des problèmes à concentrer le roman-fleuve de Stephen King. Sur **The Mangler**, il se heurtre au problème inverse : la nouvelle de Stephen King, "The Living Machine", ne dépasse pas les six pages. Le cinéaste parvient néanmoins à étendre le récit autour de cette gigantesque presse à linge industrielle, monstre mécanique qui broie ses ouvrières dans un faubourg blafard de Johannesburg (le film est une coproduction sud-africaine). Avec Robert Englund dans le rôle du tyrannique patron de la blanchisserie Blue Ribbon, et Ted Levine dans celui du flic Hunton, c'est un film qui vaut principalement par l'ambiance moite, oppressante des environs immédiats du Mangler, mécanique hantée, sensible à l'eau bénite et au sang d'une vierge. Tobe Hooper et son complice Stephen Brooks portent la responsabilité du scénario en dépit de la persistance de l'un des producteurs, Harry Alan Towers, à s'en attribuer la paternité sous le pseudonyme de Peter Welbeck.
Cette année-là, Tobe Hooper abandonne à son destin **House of 1000 Horrors**, mini-production de ce qu'il reste de la *Cannon*.

1995 - HELL'S GATE

SEVEN DEADLY SINS OF HORROR

Produit par la télévision, **Hell's Gate** envisage d'enfermer un type dans un night-club hanté où s'ouvre l'une des portes de l'enfer.
Quand à **Seven Deadly Sins of Horror**, il s'intègre à une anthologie bâtie autour des Sept Péchés Capitaux. Tobe Hooper choisit le chapitre **La Luxure**, laissant à Stuart Gordon, Richard Stanley, Brian Yuzna, George Romero et compagnie le soin d'illustrer les autres fautes passibles des flammes de l'enfer !

■ ■ ■

tous les autres studios, *Cannon* vous a déroulé le tapis rouge et proposé un pont d'or...

Mes sentiments demeurent encore très mitigés concernant cette époque. C'était dans les années 80, l'argent coulait à flot et je m'étais persuadé qu'il en serait toujours ainsi. Après le succès de **Poltergeist**, je me suis attaché aux valeurs matérielles. Du coup, lorsque cette période d'incroyable prospérité prit fin, j'en fus pour mes frais et ma santé. Je n'étais pas alors aussi sérieux que je le suis actuellement. Je grillais la chandelle par les deux bouts, je gaspillais mon énergie... J'ai également traversé un processus de divorce extrêmement houleux qui donna un sérieux coup de frein à ma carrière. J'ai subi de grands bouleversements d'ordre personnel. Professionnellement, ma collaboration avec *Cannon* fut plutôt bonne, bien que dans les trois films que j'ai tourné pour cette compagnie j'ai rangé dans un tiroir mes obsessions, les thèmes que je développais dans **Massacre à la Tronçonneuse** et les suivants. Vraiment, travailler avec Menahem Golan et Yoram Globus fut constructif. Seul le choix du matériel laissait quelque peu à désirer !

Votre nom fut un temps mentionné au sujet d'un *Spiderman* qui n'a en fait jamais tissé sa toile...

Je me suis longtemps consacré à ce **Spiderman**, à l'écriture d'un scénario qui dort encore dans un tiroir. Mon **Spiderman** aurait collé de très près à la bande dessinée originale, l'histoire du laborantin piqué par une araignée... Juste avant que la production ne débute vraiment, *Cannon* stoppa brusquement le projet. Les problèmes insurmontables liés aux effets spéciaux y étaient pour quelque chose.

Malgré des moyens dignes d'une super-production, *Lifeforce* et *L'Invasion Vient de Mars* traitent d'un sujet de série B, les menaces de conquête de la planète bleue pour une intelligence extraterrestre belliqueuse. Est-ce un thème que vous affectionnez tout particulièrement ?

J'adore la science-fiction de la vieille école, **Planète Interdite** dont j'aurais tant aimé réaliser le remake, **Invaders from Mars** dont j'aime tant l'original, un petit budget alors que celui de ma version est carrément énorme. Les décors de **L'Invasion Vient de Mars** sont à ce point gigantesques qu'aucun studio ne pouvait nous accueillir. Nous nous sommes donc installés dans l'entrepôt où Howard Hughes avait construit son avion géant, ce monstre mythologique si gros qu'il ne pouvait s'arracher du sol. Le film atteint des dimensions épiques, surtout en ce qui concerne l'intérieur du vaisseau spatial et les extraterrestres imaginés par Stan Winston. Il s'agissait de créatures très complexes dans la combinaison desquelles tenait un



*Tobe Hooper, le barbu, assistant John Carpenter dans une autopsie (**Body Bags**).*



*Paul Chevalier (Robert Englund), descendant du Marquis de Sade dans **Nightmare**.*

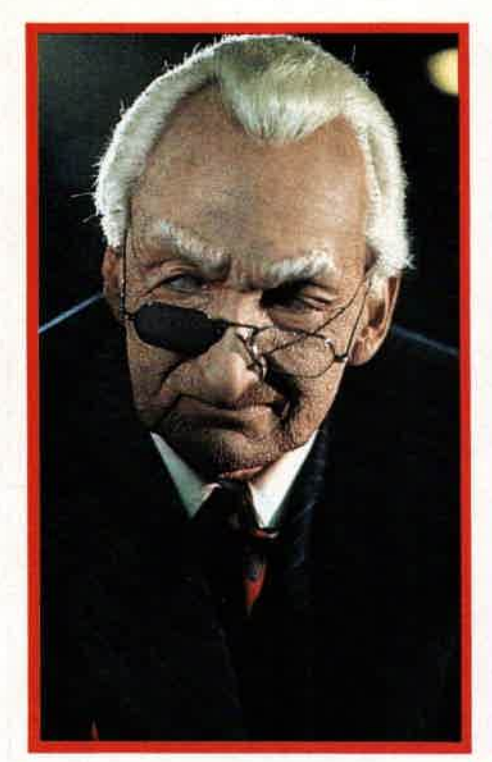
opérateur très costaud portant sur ses épaules un nain. Le costaud, aveugle dans cette carcasse de latex, se dirigeait grâce à un moniteur vidéo. Glisser ces deux personnes dans le "costume" tenait déjà de la mission délicate, longue et complexe. Lorsqu'ils y étaient, pas question qu'ils y restent une journée entière. La température montait si haut ! J'ai rencontré des soucis identiques sur **Lifeforce**, lors de la séquence d'ouverture avec les astronautes en apesanteur. Cinq types se tenaient immobiles dans le vide. Dès qu'ils commençaient à balancer comme un pendule dans leur costume lourd, ils tombaient malades ! Ils supportaient des poussées de chaleur si fortes qu'ils éprouvaient de réelles difficultés à respirer. Ils suffocaient ! **Lifeforce** fut une vraie épopée. Six mois de tournage, une production démente logistiquement parlant ! Les largesses d'un budget énorme règlaient tous les problèmes, donnaient corps à toutes les folies. L'argent nous a permis de construire plusieurs blocs d'immeubles londoniens et de les brûler ensuite, au milieu de centaines de figurants. Faramineux ! D'ailleurs, dès le recrutement des comédiens, **Lifeforce** s'annonçait démesuré. Pour tenir le rôle de la Fille de l'Espace, nous avons élargi notre casting à toute l'Europe car les comédiennes anglaises refusaient de se déshabiller devant la caméra. Cela n'a posé aucun problème à Mathilda May, une actrice adorable au corps parfait ! Si les trois films réalisés pour *Cannon*, **Massacre à la Tronçonneuse 2**, **L'Invasion Vient de Mars** et **Lifeforce** connurent des fiascos en salles, ils se rattrapèrent par la suite en vente vidéo. Ce n'est déjà pas si mal !

Après des productions aussi monstrueuses, aussi onéreuses, vous tombez brutalement dans la série B avec *Spontaneous Combustion*...

Spontaneous Combustion est un petit film que je ne suis pas sûr d'avoir eu raison de mettre en scène. Il raisonnait comme un constat d'échec, après les bides commerciaux et critiques de ma période *Cannon*. En entamant **Spontaneous Combustion**, j'étais en plein bilan de ma carrière, de ma vie personnelle. J'ai alors pris la décision consciente de tout changer. Mais je suis resté si longtemps dans l'œil du cyclone que j'ai perdu tous mes repères. Il fallait que je prenne du recul, que je redevienne specta-



*Brent (Mark Hamill) : une greffe lourde de conséquences (**Body Bags**).*





The Mangler. A gauche : William Gartley (Robert Englund), un industriel spécialisé dans la blanchisserie glauque. A droite : une atmosphère pesante, des personnages ambigus.

teur de mes propres films. On rate souvent des films importants parce qu'on ne sait plus les appréhender avec les yeux du public. Je voulais renaître, arrêter de perdre du temps. **Spontaneous Combustion** a mis la touche finale à cette prise de conscience. Avec ce film, je brûlais toute une partie de ma vie et recommençais autre chose. Le feu qu'il met en scène intervenait malgré moi comme une métaphore.

Retour à la case départ

Vous avez considérablement travaillé pour la télévision au début des années 90. Il s'agit de la portion la plus opaque, la plus méconnue de votre filmographie...

La télévision m'a permis de continuer à travailler à une époque où les producteurs de cinéma ne pensaient pas beaucoup à moi. Dans les séries, j'ai réalisé un épisode d'***Histoires Fantastiques*** que m'a offert Steven Spielberg, une comédie relatant le piratage d'un concours de Miss Univers par un clochard de l'espace, un épisode des ***Contes de la Crypte*** autour du vaudou, le pilote de la série ***Les Cauchemars de Freddy***. Il dévoile en fait les origines précises de Freddy Krueger dont on devait adapter un film au départ. Il ne m'a pas fallu plus de cinq jours pour tourner les cinquante minutes nécessaires à cette entrée en matière. J'ai revu ce ***Cauchemar de Freddy*** durant les prises de vues de **The Mangler** en Afrique du Sud. Je me suis demandé comment il m'avait été possible de travailler à une vitesse pareille. Et cet épisode fut diffusé à la télévision avant même que je ne m'en aperçoive ! Ma contribution à la série policière ***The Equalizer*** compte considérablement à mes yeux. Cette épisode traite du cas d'un SDF, d'un homme qui perd tout et qu'un propriétaire malhonnête jette à la rue. J'ai été à New York me rendre compte de l'ampleur de la dégradation sociale pour ***The Equalizer***, voir ces êtres humains à la dérive pour lesquels quelques morceaux de carton font office de toit. ***The Equalizer*** est la première fiction à avoir évoqué ce drame. Je suis également heureux du téléfilm **Red Evil Terror**, tourné dans l'interdiction de l'emploi de la couleur rouge à l'exception de la robe ensorcelée de l'héroïne. Si j'ai accepté la réalisation de **Red Evil Terror** c'est parce que son scénario, un récit intéressant, me permettait d'insérer mon propre imaginaire.

Dans votre filmographie télé, un titre se distingue tout particulièrement, le sketch *Eye* de *Body Bags*...

L'idée de **Body Bags** était dans l'air depuis des années, depuis ce dîner des Rock n' Roll Horror Fame Awards. Autour de la table, il y avait notamment Stephen King, John Carpenter et sa femme, la productrice Sandy Howard, et moi. **Body Bags** est né quand John et Sandy m'ont tout naturellement demandé de participer à l'entreprise. Le sketch **Eye** m'a offert de revenir à mes premières amours, à une description de la folie que j'ai trop longtemps mise de côté. Il marque en quelque sorte mes retrouvailles avec moi-même. De plus, produit par le câble et non par une network, **Eye** m'a permis de mettre le paquet dans l'horreur, de montrer ce que mes précédents films et séries pour la télévision m'avaient formellement interdit. J'ai vraiment pris mon pied sur le plateau de **Body Bags** ! Contrairement aux méthodes de travail en vigueur à la télévision, j'ai pu m'exprimer à ma guise, contrôler du début à la fin sans interférence de la chaîne.

Etes-vous satisfait de *Nightmare* ? On ne peut pas soutenir qu'il s'agit là de l'un de vos meilleurs films !

Nightmare est seulement destiné au marché vidéo. Un dimanche matin, je reçois un coup de fil de Yoram Globus qui me lance : "Prends l'avion, ramène toi à Tel Aviv. J'ai un film qui démarre dans deux semaines. Nous n'avons pas de scénario, le réalisateur m'a planté et les comédiens arrivent demain". J'ai répondu OK et me suis envolé aussitôt pour Israël. Le producteur ne m'imposait qu'un seul impératif dans la rédaction du script : que le Marquis de Sade y soit. Sur cette figure obligée, j'ai transformé le film d'horreur envisagé au départ en une espèce de délire peu narratif à la Ken Russell. Même pendant le tournage, nous en étions à écrire et réécrire le scénario sans pour autant parvenir à raconter une histoire cohérente, sans pouvoir réellement relier la détention du Marquis de Sade à l'époque de la Révolution et les forfaits commis par son descendant à Alexandrie. **Nightmare** est un film très abstrait, fragmenté sous forme de petites scènes qui ne fonctionnent pas de façon linéaire. C'est une suite de tableaux érotiques, violents, à suspense. Je me suis amusé comme un fou pendant le tournage, qui compte parmi les meilleurs moments de ma vie. Je faisais ce qui me passait par la tête du moment que je respectais le calendrier et le budget. Regrettable que **Nightmare** ne soit pas prêt de sortir en vidéo aux Etats-Unis, malgré l'achat des droits par *Warner Home*. L'affaire est liée au contentieux que *Cannon* traîne comme des casseroles.

Lorsque vous parlez de *The Mangler*, vous semblez nettement plus enthousiaste qu'à l'évocation de certains de vos précédents films...

The Mangler m'a remis sur le droit chemin. J'ai vraiment apprécié le travail d'adaptation de cette nouvelle de Stephen King écrite voici 10 ans, le fait qu'elle se déroule sur 24 heures, qu'elle me permette de toucher au buddy-movie. Bien que Stephen King n'ait pas directement participé à la rédaction du scénario, il a apporté son approbation à chaque étape de sa rédaction. Tout s'est parfaitement déroulé même si les prises de vues furent difficiles, du fait de l'atmosphère humide dans laquelle nous travaillions. **The Mangler** m'a réappris des choses que j'avais oubliées. Il m'a également remis le pied à l'étrier, redonné confiance en moi-même et une nouvelle crédibilité sur les marchés internationaux. Dans le personnage du flic tenu par Ted Levine, il y a un peu de moi, quelqu'un qui s'est perdu, qui a perdu ses valeurs, et qui refait surface, meilleur que jadis. **The Mangler** s'impose désormais à moi comme le coup de sifflet d'un deuxième départ. Je suis désormais de retour, décidé à ne pas commettre les mêmes erreurs que par le passé. Il est temps de bouleverser les canons du fantastique ; je vais m'y employer. Je reste dans le genre, même si je rêve de polar, du poste de metteur en scène sur un film comme **Les Evadés**. Mais, dans ce business, lorsque vous êtes dans un domaine défini, on ne vous demande pas de montrer ce que vous valez ailleurs !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

"Ils vivent, nous dormons" : Carpenter tente de réveiller le monde avec ***Invasion Los Angeles****, une incroyable parabole de "gauche".*





Assaut*, un hommage au* ***Rio Bravo*** *d'Howard Hawks qui deviendra un film visionnaire sur les ravages des bandes et de la violence urbaine.*



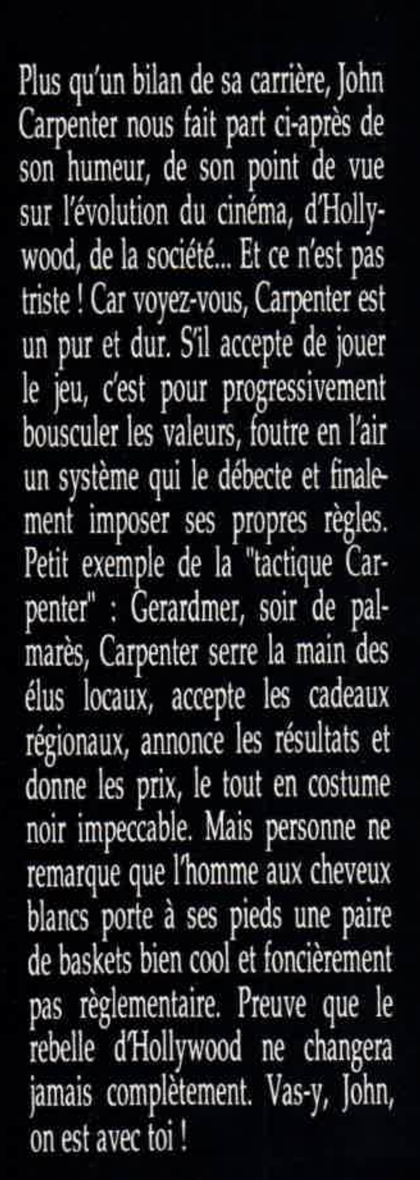
Halloween *fait toujours référence dans le psycho-killer, genre dont il est le précurseur.*



Dark Star*, une comédie de l'espace qui inspirera nettement Dan O'Bannon pour son scénario d'****Alien****.*

John Carpenter

JOHN CARPENTER
le militant du fantastique



Plus qu'un bilan de sa carrière, John Carpenter nous fait part ci-après de son humeur, de son point de vue sur l'évolution du cinéma, d'Hollywood, de la société... Et ce n'est pas triste ! Car voyez-vous, Carpenter est un pur et dur. S'il accepte de jouer le jeu, c'est pour progressivement bousculer les valeurs, foutre en l'air un système qui le débecte et finalement imposer ses propres règles. Petit exemple de la "tactique Carpenter" : Gerardmer, soir de palmarès, Carpenter serre la main des élus locaux, accepte les cadeaux régionaux, annonce les résultats et donne les prix, le tout en costume noir impeccable. Mais personne ne remarque que l'homme aux cheveux blancs porte à ses pieds une paire de baskets bien cool et foncièrement pas règlementaire. Preuve que le rebelle d'Hollywood ne changera jamais complètement. Vas-y, John, on est avec toi !

Où en êtes-vous de vos relations conflictuelles avec les producteurs ?

Ce ne sont pas les producteurs qui posent des problèmes, ce sont surtout les cadres des studios, ceux qui ont en main les commandes de l'industrie cinématographique. Ils sont persuadés que chaque film doit obéir à une formule. Robert Altman montrait parfaitement bien cela dans **The Player**. Ces gens-là assimilent la notion de cinéma à la fabrication d'un produit. Ils font des films comme d'autres fabriquent des mouchoirs en papier. Pour eux, ils n'y a aucune différence, et ils nous traitent comme de la merde. Ma personnalité n'aide pas les choses. Je suis du genre à toujours chercher la bagarre avec plus fort que moi. Certaines personnes, quand elles sont en colère à cause d'une histoire de boulot, rentrent à la maison et se mettent à taper sur leur chien. Moi, je n'ai pas de chien et, de toute façon, j'ai tendance à taper sur les "grands". Cela explique quelque peu mes problèmes avec les cadres des studios. Tous mes films ont connu des problèmes avec les studios, mais j'ai appris à faire certains compromis. Pourtant, Dieu sait que je n'aime pas ça ! Mais bon, la maturité a fait son œuvre. Je suis moins impétueux et je sais comment m'y prendre avec ces gens-là. Sachant à l'avance comment ils vont réagir, il m'est beaucoup plus facile de les manipuler. Plus besoin de combattre, il suffit juste d'être plus malin qu'eux. Par exemple, j'essaie de tourner les films de façon à ce qu'ils ne puissent pas les remonter à mon insu. Parfois, je ne fais qu'une seule prise. Comme ça, impossible de monter la scène différemment. Elle sera ainsi et pas autrement. Il faut être astucieux aujourd'hui !

Ces combats répétés contre le système vous ont-ils rendu aussi cynique que le personnage de Trent dans *L'Antre de la Folie* ?

La raison pour laquelle Trent est si cynique est que les spectateurs les plus incrédules pourront s'identifier à lui et accepter la situation incroyable qu'il traverse. Mon cynisme est différent. Il n'est pas dirigé vers le milieu du cinéma en particulier. Hollywood m'a surtout rendu cynique par rapport au capitalisme. J'ai vu comment l'homme est traité par la grande machine capitaliste et comment ceux qui la contrôlent n'ont absolument rien à faire des autres. J'ai eu du mal à comprendre cela. Je suis né en 1948 et j'ai grandi en des temps de grande espérance. A cette époque, on croyait que le système était amical et qu'il tenait compte de chacun. En devenant adulte, je me suis vite rendu compte que ce n'était pas vrai. Et cela m'a plongé dans une terrible colère. Ce n'est que récemment que j'ai compris qu'on ne pouvait rien y faire. C'est comme ça. Un peu comme dans l'histoire du scorpion et de la tortue. Le scorpion promet à la tortue de ne pas la piquer si celle-ci accepte de le faire traverser une rivière. Pensant que le scorpion ne serait pas assez bête pour la piquer en pleine traversée et ainsi mourir avec elle, la tortue le laisse monter sur son dos. Et, au milieu des eaux, le scorpion la pique. Avant d'expirer, la tortue lui demande pourquoi. Le scorpion répond : "Je ne peux pas m'en empêcher. C'est ma nature".

Vous semblez aussi remonté qu'au temps d'*Invasion Los Angeles*...

A l'époque d'**Invasion Los Angeles**, je ne supportais plus ce qui était en train d'arriver à mon pays. Et c'est encore pire maintenant. La droite républicaine, plus radicale qu'au temps de Reagan, a repris la majorité au Congrès. Alors, attention, les fascistes reviennent !

Ces changements politiques risquent de vous poser des problèmes en tant que cinéaste ?

Bien au contraire, ça me révolte et ça me donne la pêche ! J'ai envie de bosser plus dur pour leur envoyer ce que je pense dans la gueule. Je ne suis pas un politicien. Pour moi, la seule façon de changer les choses,

■■■

■ ■ ■

c'est au travers de mon art. Je reste persuadé que chaque artiste crée à la fois pour faire ressortir l'ordre du chaos et exprimer ce qu'il a au fond du cœur. Or, le chaos est aujourd'hui politique et je peux vous dire que j'en ai gros sur la patate. Ce n'est malheureusement pas facile d'exprimer cela en ce moment. Surtout à Hollywood où on ne veut rien de personnel. Les films doivent être lisses et se finir dans la joie pour vous laisser une impression de bonne humeur. Là, ils aiment. Moi, ça me rend fou. Le milieu a tellement changé, le monde a tellement changé. Plus personne ne prend de risques aujourd'hui. Et c'est pareil partout. Même en France, n'est-ce pas ? Je suis bien incapable de savoir pourquoi. Vous avez des réponses, chez vous ?

Des petites réponses mais rien de global... Peut-être est-ce dû à la peur du changement que connaît inévitablement toute société ?

Oui sans doute. Et cela expliquerait le système de flux et de reflux que connaît l'Amérique. Notre société s'étend et se contracte. Parfois notre système permet une grande liberté, parfois il presse au contraire ce sentiment de liberté comme un citron. D'un autre côté, c'est aussi le charme de l'Amérique, la liberté, ou plutôt le désir de liberté, ne meurt jamais. Plus on le réduit, plus il grandit dans le cœur des citoyens. Donc, à long terme, je suis optimiste sur l'évolution de notre société. Mais à court terme, je reste très pessimiste.

Vos films reflètent votre pessimisme. Sans parler de la fin apocalyptique de *L'Antre de la Folie*, *Les Aventures d'un Homme Invisible*, censé être une comédie, raconte en fait une tragédie, le destin malheureux d'un type victime du progrès. Cela explique sans doute l'échec du film...

Je suis d'accord avec vous, c'est un film très noir, tragique parfois. Mais l'échec du film est surtout dû à la baisse de popularité de Chevy Chase. Plus personne ne l'aime aujourd'hui. Et personne ne l'a jamais aimé en Europe. Il a sans doute fait trop de mauvais films. Il n'y a qu'en France que **Les Aventures d'un Homme Invisible** a obtenu des chiffres satisfaisants. Mais ici, vous ne regardez pas les films comme chez nous. En Amérique, la star est devenue l'élément déterminant de la carrière d'un film. C'est malheureusement en train de devenir le cas dans le monde entier. Partout dans le monde, on va voir les gros succès américains. Cela ne vous embête pas qu'un film comme **Les Flintstones** connaisse un succès mondial ? Bon sang, **Les Flintstones** !!!

Ce doit être sacrément frustrant pour vous d'évoluer dans un tel univers ?

Oh oui ! Et vous ne pouvez pas savoir à quel point. Le cinéma est une forme d'art en même temps qu'une industrie. Deux aspects toujours en conflit. Parfois, le conflit profite au film. La bagarre peut apporter un supplément de créativité et d'imagination. Mais le plus souvent, le conflit est destructeur et gâche la carrière d'un film. D'ailleurs, l'histoire retient surtout des films qui se sont plantés au box-office. Des exemples ? **Citizen Kane, La vie est Belle, Vertigo, La Prisonnière du Désert**... Et moi, ça m'emmerdera toujours que les gens n'aillent pas voir les meilleurs films et qu'ils fassent un triomphe à des gros machins stupides et boursouflés. Les spectateurs se sont rués en masse pour voir **Forrest Gump**. Vous vous rendez compte ? Je ne sais plus ce qui nous arrive. Nous courons à notre perte à toute vitesse. Nous n'aimons plus les femmes, nous avons peur du sexe, nos propres rues nous terrifient, nous cherchons tous à penser la même chose. Je ne comprends pas ce qui nous arrive. C'est très étrange. A Hollywood, ils font un long métrage avec Casper, le gentil fantôme ! Des fois, je me demande s'ils sont vraiment sérieux. Le pire, c'est que le monde entier ira voir ce film, de Los Angeles à Pékin. C'est comme *McDonald*. Le cinéma est en train de devenir une sorte de multinationale de la stupidité.

Pensez-vous avoir un jour la liberté de faire ce que voulez ?

J'aimerais tellement... Mais il ne faut pas rêver. La totale liberté n'existe pas. Déjà parce qu'il y a des dates limites à ne pas dépasser. Aujourd'hui, faire du cinéma revient à une histoire de dates. Il faut respecter l'emploi du temps, ou alors apprendre à négocier âprement pour gagner quelques jours de tournage supplémentaires. Le metteur en scène est embauché pour respecter l'emploi du temps et le plan de tournage. Pour les studios, il n'y a que ça qui compte. Le metteur en scène doit également tenir en laisse les acteurs, car peu d'entre eux sont vraiment professionnels. Ils ont une carrière à mener. Du coup, sur le plateau, ils pensent à leur dernier ou prochain film, à leur look ou à la fille qu'ils vont se taper le soir. Mais jamais à leur personnage. Ils pensent à tout ce que vous voulez mais rarement au film qu'ils tournent. En fait, sur un film, tout est réuni pour déchirer le processus créatif. Mon boulot est de me battre comme un fou pour que cela n'arrive pas. Il faut être très fort pour consolider l'ensemble et ne pas se laisser entraîner dans la spirale de l'échec.



Les Aventures d'un Homme Invisible : un échec en partie dû à la baisse de popularité de Chevy Chase.



Les Aventures de Jack Burton et son mandarin millénaire détenteur de pouvoirs sacrés.

C'est pour être tranquille que vous faites parfois des films au budget moyen, pour ne pas dire minuscule ?

Attention, je n'ai pas abandonné le combat. Et je ne ferai jamais du cinéma "pour être tranquille". Moi, je vais où sont les bonnes histoires. A partir de là, je peux faire un film avec 1000 dollars ou avec 100 millions de dollars. Cela n'a pas la moindre importance. Je peux faire un gros budget, enchaîner avec un petit film "subversif" et continuer avec une super-production. Je vais là où je sens le bon truc, la bonne histoire.

Et quelle est donc votre définition d'une bonne histoire ?

C'est une donnée très subjective. Il n'existe pas de définition universelle. En même temps, il y a des bonnes histoires objectivement incontestables. Je pense à **Rio Bravo, Seuls les Anges ont des Ailes, Vertigo** pour ne citer que quelques exemples. La particularité d'une bonne histoire est d'être immédiatement reconnaissable. Malheureusement, on ne peut pas écrire une bonne histoire sur commande. Parfois, j'écris des douzaines de synopsis avant de tomber sur le bon truc, sur l'idée qui me fait immédiatement flasher. De plus, mes goûts évoluent. Le changement est un élément primordial de mon évolution personnelle. Mais, comme on dit : "Plus on change, plus on reste le même".

Vous semble-t-il impossible de faire des films ailleurs qu'à Hollywood ?

Non, pas du tout, j'aime bien faire des films ailleurs. Mais c'est incontestablement plus confortable à Hollywood. D'autant plus que j'adore le basket-ball, surtout les équipes des Phœnix Suns et des Houston Rockets. Les Rockets ont un peu de mal en ce moment et j'aimerais bien savoir s'ils sont arrivés à remonter la pente. Dès que je rentrerai chez moi, je me jetterai sur les journaux pour voir ce qu'ils ont fait. Voyez, dès que je suis à l'étranger, impossible de suivre le championnat ! Non, plus sérieusement, j'ai une famille et un garçon de dix ans. Quand je pars, il reste à la maison pour aller à l'école et je ne le vois pas. Ce n'est pas facile. Donc, j'ai tourné le remake du **Village des Damnés** à Marine County. Comme ça, le soir, je rentrais chez moi.

Au générique de vos films, vous utilisez souvent des noms d'emprunt à connotation hautement cinéphilique pour signer scénario et montage. Des noms comme John T. Chance ou Martin Quatermass. C'est juste pour la blague ?

Pas vraiment. A une époque, à cause de nombreuses obligations légales, des syndicats des scénaristes, des réalisateurs, des techniciens, etc, j'avais mon nom partout au générique. J'ai eu le déclic en voyant pour la première fois l'affiche de **Christine**, où mon nom était répété quatre ou cinq fois ! Je me suis senti comme la personne la plus arrogante du monde. C'était très embarrassant. Donc, j'ai décidé de signer scénario et montage avec des pseudonymes.

■ ■ ■



Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin *: ou quand John Carpenter déclare, avec des moyens hollywoodiens, son amour inconditionnel du cinéma hong kongais.*

1
2
3
4
5
6

1 - The Thing

2 & 3 - Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin

4 - Starman

5 - Prince des Ténèbres

6 - Invasion Los Angeles

Une constante dans l'œuvre de John Carpenter : l'emploi, même dans ses films les plus minimalistes, de maquillages et d'effets spéciaux propres à satisfaire les fans les plus exigeants.

...

Pourtant, bien avant *Christine*, sur *Assaut*, vous avez signé le montage John T. Chance, le nom de John Wayne dans *Rio Bravo*...

Certes, mais là c'était un peu spécial. C'était une façon d'affirmer à tous les cinéphiles qu'**Assaut** n'était pas un honteux pompage de **Rio Bravo**, mais bel et bien un vibrant hommage. Les cinéphiles l'ont, je crois, bien compris. Les autres, de toute façon, ne savent même pas qui est John T. Chance.

Puisque l'on parle du début de votre carrière, qu'avez-vous ressenti en voyant pour la première fois *Alien* ? On se souvient que Dan O'Bannon avait pas mal pioché dans le scénario de *Dark Star* pour écrire ce film...

Alien est un film de vengeance. Dan O'Bannon et moi étions très potes à l'époque de **Dark Star**. Il a participé à l'écriture du film, il a construit les décors, il joue même dedans. Il est très doué, mais possède un ego surdimensionné. Il était tellement énervé de ne pas être le réalisateur que ça a failli tourner à la bagarre. **Alien** était sa revanche. Il l'a écrit pour montrer de quoi il était capable. C'est sa vengeance à lui. Bonne vengeance puisque le film est excellent !

Qu'est-il arrivé à *Blood River*, le western que vous aviez écrit pour John Wayne et Elvis Presley ?

C'est devenu un téléfilm. Une network américaine m'a offert un gros paquet de fric pour que le projet puisse se concrétiser. C'est Kris Kristofferson qui hérite du rôle prévu à l'origine pour Wayne. Le résultat n'est pas fameux, mais il faut bien payer les factures.

Vous dites partout que vous adorez les westerns. Qu'attendez-vous pour en tourner un ?

Vous êtes fou ? Personne ne m'embauchera jamais pour faire un western. De ma vie, je n'ai jamais reçu un scénario de western. Mais j'ai résolu ce problème : tous mes films sont des westerns déguisés. Pourquoi faire un vrai western quand je peux en faire plein en secret !

***Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin* montrait votre attachement au cinéma de Hong Kong. Etes-vous toujours fasciné par ce cinéma ?**

Comment pourrait-il en être autrement ? Vous avez vu **A toute Epreuve**. Wouaa, quel film ! J'adore John Woo. La première fois que j'ai vu **A toute Epreuve**, c'était sur une vidéo pirate en chinois sous-titrée japonais. Autrement dit, je n'avais aucune idée du scénario. Et je m'en foutais. John Woo communique visuellement. Son film est un opéra de violence et d'action. Quel réalisateur génial ! J'aime donc toujours le cinéma chinois, surtout les films qui introduisent un univers mystique. J'aime leur naïveté et leur innocence alliées à une mise en scène et à une ambiance incomparables. Parfois ce sont de bien meilleurs films que ce que l'on pond régulièrement dans les studios d'Hollywood. Cela dit, mon réalisateur préféré reste Howard Hawks et **Seuls les Anges ont des Ailes** mon film fétiche. C'est le meilleur film jamais fait.

Comment s'est passée la sortie de *L'Antre de la Folie* aux Etats-Unis ?

C'est un peu tôt pour avoir les chiffres mais les critiques sont bonnes. Même si elles ne ressemblent pas à ce que j'espérais. Les critiques américains parlent du film comme s'il s'agissait de **Halloween**. Je n'ai pas d'idées quand aux possibilités commerciales de **L'Antre de la Folie** mais je ne suis pas sûr qu'il attirera le public en masse. (*Cette interview a eu lieu le samedi 4 février 95, soit le lendemain de la sortie du film aux USA. Le 20 février,* ***L'Antre de la Folie*** *en était à 8 millions de dollars. Il finira sans doute sa carrière entre 12 et 15 millions. Score honorable, sans plus. NDT*) Ce n'est pas un film évident. Il n'est pas seulement fantastique et ne s'adresse pas vraiment aux adolescents. Il n'a finalement pas grand chose à voir avec ce qu'on trouve d'habitude sur ce marché.

C'est vrai que peu de films fantastiques actuels font autant de références directes à l'œuvre de Luis Bunuel...

Bunuel est le réalisateur le plus drôle que je connaisse. Ses films me font mourir de rire. J'ai revu récemment **L'Ange Exterminateur** et j'étais plié en deux. C'est un des films les plus drôles que j'ai jamais vus. **Le Charme Discret de la Bourgeoisie** est une comédie incroyable. Quand à **Belle de Jour**, c'est carrément hystérique. Bunuel était le maître de l'humour absurde. J'adore ça. Peu de gens le citent aujourd'hui, et c'est évidemment bien dommage.



L'Antre de la Folie : un acte de démence caractérisé parmi tant d'autres...



L'Antre de la Folie : une étreinte aussi monstrueuse que troublante...

Chacun de vos films fonctionne à plusieurs niveaux de lecture. Quels seront ceux de votre remake du *Village des Damnés* ?

L'histoire du **Village des Damnés** est en fait assez simple : des aliens descendent sur Terre et forniquent avec des terriennes qui donneront naissance à des hybrides extra-terrestres meurtriers. La métaphore est plus complexe et touche un des points les plus sensibles des sociétés urbaines actuelles : qu'arrive-t-il quand les enfants deviennent des tueurs froids et sans remords ? Dans un contexte de science-fiction, on peut aborder ce sujet en allant plus loin que si on racontait froidement, ou même en l'enjolivant, un fait divers. Mais, attention, je tiens à rassurer les amateurs du film original de Wolf Rilla : le mur de briques sera toujours là !

Dans *Body Bags*, il y a un petit événement : pour la première fois, on vous voit à l'écran...

J'espère que vous en avez bien profité parce que cela ne se reproduira pas de sitôt ! C'était un vrai cauchemar. Je joue une sorte de "gardien de la crypte" et je suis affublé d'un maquillage cadavérique confectionné par Rick Baker. Rick m'a carrément torturé. La journée commençait à trois heures du matin. Je prenais la voiture à moitié endormi pour me rendre sur le plateau et m'asseoir pendant quatre heures sur la chaise des supplices. Quatre interminables heures pendant lesquelles Rick me faisait subir les pires outrages : plâtrage, moulage, collage, maquillage... Et, en plus, il se moquait de moi. Pour avoir des rides, je devais me pincer le visage très fort pendant qu'il dessinait les traits. Ensuite, avec toute cette merde sur le visage, j'allais travailler. Rick n'arrêtait pas de se foutre de ma gueule. Et j'avais du texte à réciter. Je n'avais qu'une envie : me barrer de là très vite. Mais il fallait que je sorte mon monologue. C'était l'horreur. Je ne suis pas narcissique, je suis un voyeur. Je ne veux pas être devant la caméra. Je veux être derrière. Je veux regarder !

Croyez-vous que le futur de la série B réside dans ces films produits pour le câble ou directement pour la vidéo ?

Il faut bien s'entendre sur le terme série B. Si par là vous entendez film à petit budget, alors dans ce cas non : **Heavenly Creatures** est un film fait avec peu de moyens, mais son style le propulse vers la série A et il sortira donc en salle. Par contre, si vous parlez de films de genre, alors là je ne peux qu'être d'accord. En salle, on ne voit plus que les films de genre au budget gigantesque. C'est dommage... En tout cas, la télé, en ce qui me concerne, c'est fini pour un bon moment. Cela représente beaucoup trop de travail. Il faut faire 30 minutes de film en cinq jours. Le sketch sur les problèmes capillaires de Stacy Keach dans **Body Bags** a été tourné en cinq jours. Pareil pour la station d'essence. Pas envie de me tuer au travail ; c'est trop dur. Je préfère faire des films. La vie est trop courte, je suis trop vieux. J'ai eu des cheveux aussi bruns que les vôtres dans le temps. Il y a trop de stress dans ce job. Quand on se retrouve avec d'autres réalisateurs de films fantastiques, on parle tous de ça. Chaque réalisateur est un soldat, et je n'ai pas envie de crever au champ d'honneur. Un jour, je sais que je ne serai plus physiquement capable de faire ce métier. Je n'arriverai plus à me lever le matin pour aller bosser. Je le saurai quand ça arrivera, et je m'arrêterai. Je me mettrai à écrire ou je ferai autre chose. Je n'ai pas envie de mourir avant l'heure.

Propos recueillis à Gerardmer
par **Didier ALLOUCH, Elisa D'ESTEE & Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Le Village des Damnés version Carpenter : ou quand des petites têtes blondes d'origine extraterrestre veulent dominer le monde !

Le Village des Damnés

John Carpenter s'attaque au remake d'un classique absolu de la science-fiction. L'amateur en bave déjà d'impatience !

L'annonce de la mise en chantier d'un remake du **Village des Damnés** par John Carpenter a laissé le fan de fantastique partagé entre l'exaltation et la méfiance. Exaltation parce que voir le maître incontesté du cinéma fantastique actuel s'attaquer à l'un des films de science-fiction les plus paranos et les plus méchants des années 60 ne peut que faire bouillir d'impatience le cinéphile averti. Méfiance parce que jusque-là, les remakes des films de science-fiction des années 60 oscillent entre le très bon (les **Body Snatchers** de Philip Kaufman et Abel Ferrara) et l'indigeste (**L'Invasion Vient de Mars** de Tobe Hooper d'après le film très flippant de William Cameron Menzies). Bref, **Le Village des Damnés** version 95 ressemble à une sorte de quitte ou double. Et vu le large sourire de Carpenter quand il parlait de son nouveau film à Gerardmer, on a carrément envie de tout miser sur le double !

En 1960, Wolf Rilla, réalisateur d'origine allemande de série B sans grand intérêt, révolutionne la science-fiction anglaise avec son **Village des Damnés**. Adapté d'un effrayant roman de John Wyndham, "The Midwich Cuckoos", **Le Village des Damnés** se situe dans une petite communauté anglaise, un bourg sans histoire qui se retrouve isolé et coupé du monde sans raison apparente pendant une soirée. Le lendemain matin, toutes les femmes de la cité se retrouvent enceintes, et donneront naissance à des enfants blonds, aux regards inquiétants, aux pouvoirs étranges et au QI surdimensionné. L'instituteur du village (George Sanders) découvrira que ces bambins sont en fait des rejetons extraterrestres jetés sur Terre pour dominer notre monde. Il devra trouver un stratagème pour mettre fin au danger.

On voit bien ce qui a pu fasciner Carpenter dans cette histoire. Les monstres sont parmi nous, ils prennent possession de notre univers le plus personnel et le plus secret : la cellule familiale. Ils sont la conséquence de nos faiblesses, ils pensent uniquement à nous dominer, et un homme, seul contre tous, va devoir les affronter. Bref, que des thèmes déjà vus dans l'œuvre de Carpenter. Sans oublier, bien sûr, la paranoïa. D'ailleurs les gamins possédés de **L'Antre de la Folie** ressemblent comme deux gouttes d'eau aux hybrides du film de Rilla. Le gore en plus.

Parmi les différences déjà perceptibles à la lecture des premières informations, on constate que les effets spéciaux, quasiment absents du film d'origine, auront ici une part importante. *KNB* s'est occupé de la partie maquillage et *ILM* aurait conçu un truc encore plus impressionnant que l'homme-livre de **L'Antre de la Folie**. Carpenter déclare également s'être davantage inspiré du livre de Wyndham que Wolf Rilla. Le film britannique étant déjà très fidèle au roman, il faudra attendre pour savoir ce que Carpenter a voulu dire par là. En tout cas, il a co-signé le scénario, et s'est assuré les services de son équipe technique habituelle, avec notamment le génial Gary Kibbe à la photo. Sûr que Kibbe saura parfaitement faire ressortir la couleur très spéciale des cheveux des enfants maudits. Le casting ressemble à une longue liste de has-been magnifiques : Christopher Reeves, Kirstie Alley, Linda Koslowski (madame **Crocodile Dundee**) et Mark Hamill. Pour tous ceux-là, **Le Village des Damnés** a tout de la dernière chance. Gageons qu'ils se sont donnés à fond pour s'attirer les faveurs d'un public qu'ils rêvent de retrouver. On souhaite surtout beaucoup de courage à Christopher Reeves qui a la lourde tâche de succéder à l'immense Georges Sanders.

Le tournage du film s'est terminé le 11 novembre dernier après 8 semaines de travail. Le film aura coûté à peine 12 millions de dollars, budget très moyen à l'heure actuelle. La première photo du film attise grandement notre curiosité. Ces bambins aux cheveux platinés alignés de façon très militaire ont vraiment de quoi rejoindre leurs glorieux aînés dans les cœurs des fantasticophiles.

Didier ALLOUCH

Et pour quelques MANGAS de plus...

Dans notre numéro 91, nous vous annoncions une déferlante prochaine du dessin animé nippon sur tous les écrans français. La nouvelle n'émut évidemment pas les fanatiques du genre, qui ne nous ont pas attendus pour être au fait de ce qui se trame en ce moment du côté du Soleil Levant. Mais pour le grand public, force est de constater que 1995 se présente indéniablement de plus en plus comme l'Année Manga : boutiques spécialisées ouvrant un peu partout, revues entièrement dédiées à l'animation dans les kiosques, voire même l'ouverture imminente d'un bar dédié à la "Manga Wave". Dans les mois qui viennent, les distributeurs vidéo devraient continuer à nous abreuver en petits mickey nippons. Pour cette nouvelle moisson "manga", plongez avec nous au milieu des chasseusses de démons sexy, des astronautes psychédéliques, des ghoules vendues aux enfants et des artistes martiaux au sexe soluble dans l'eau !

par **Julien CARBON**

RANMA 1/2

marivaudage kung-fu !

Imaginez un expert en art martial androgyne, des péripéties amoureuses inextricables, et un univers tendre et coquin teinté de tradition nippone. Loin des démons ultra-violents d'un **Urotsukidoji** ou des joutes brutales des **Chevaliers du Zodiaque**, voici le monde de madame Takahashi, créatrice de "Ranma 1/2", et reine incontestée du Shojo Manga...

Vous l'aurez sans doute remarqué. Depuis quelques mois, la presse comme les talk-shows télévisés les plus prestigieux ont à un moment ou un autre abordé le sujet porteur qu'est la vague "manga". Pour en arriver invariablement à la même conclusion : si toute une jeunesse se précipite sur ces étranges BD et cartoons, c'est sans doute parce que nos ados trouvent dans cette "sous-culture" de quoi exorciser à peu de frais leurs fantasmes de violence gratuite et de sexe déviant. Sans entrer dans le détail, il y aurait beaucoup à dire sur cette vision pour le moins réductrice, qui fait l'impasse sur toute une frange extrêmement importante de la production nippone, axée autour du merveilleux et d'une poésie certaine, dont le Shojo Manga (ou manga féminin) a été de tout temps l'un des initiateurs...
Jusqu'à la fin des années 60, on notera que les bandes dessinées japonaises destinées au public féminin était créées majoritairement par des hommes (dont entres autres Shotaro Ishinomori ou le génial Osamu Tezuka avec "Prince Saphir"). La tendance s'inverse au début des années 70 et le Shojo Manga sera dès lors un domaine dominé par les femmes, qui construisent à l'intention des fillettes comme des "office ladies" un courant artistique majeur, très éloigné des mangas "pour garçons", passant avec la même facilité de bluettes sirupeuses à un fantastique délicat et souvent magistralement écrit. Cette petite introduction nous amène à l'œuvre de Rumiko Takahashi, créatrice de "Ranma 1/2", qui est à l'heure actuelle LA grande dame du manga. Explications.



Ranma 1/ 2 : la version féminine du héros. On ne perd pas au change !

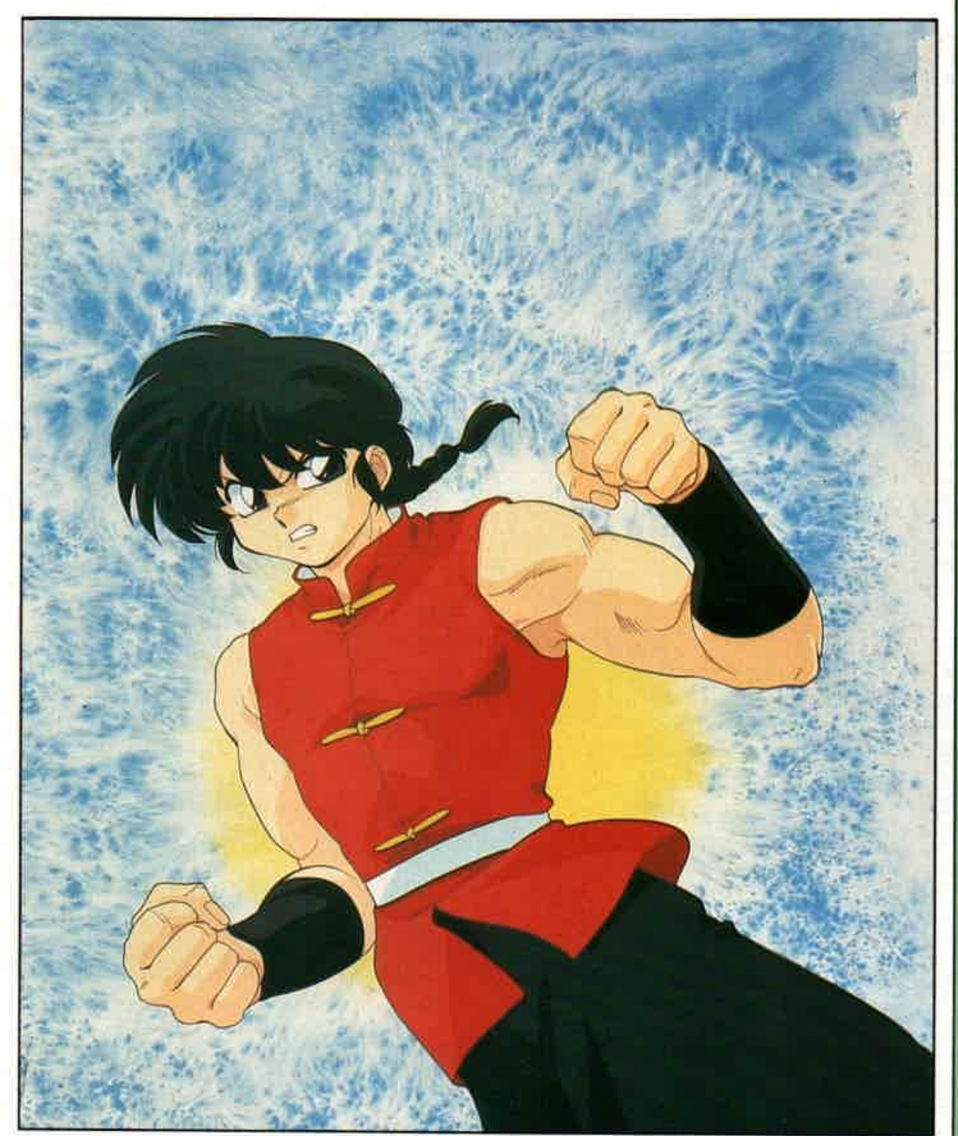
L'œuvre de cette demoiselle charmante et distinguée qui est également l'un des plus incroyables bourreaux de travail de l'industrie japonaise (épaulée par ses assistants, il lui arrive de livrer jusqu'à 100 pages par mois !), est loin d'être inconnue du public français. Les séries inspirées de ses œuvres les plus populaires ont en effet été régulièrement diffusées sur les chaînes hexagonales, de ***Lamu*** à ***Ranma 1/ 2*** en passant par l'émouvant ***Juliette je t'Aime***. Passionnée dès sa plus tendre enfance par la bande dessinée, Takahashi étudie la technique du manga auprès du grand Kazuo Koike (le créateur de "Lone Wolf" et "Crying Freeman"), et s'impose rapidement comme une artiste de poids, remportant dès 1977 à tout juste vingt ans une nomination pour le prix de la Meilleure artiste de l'année avec "Katte Na Yatsura".
Dès lors le succès ne se démentira plus. Posant les bases d'une œuvre qui revisite les fondements de la mentalité japonaise en utilisant régulièrement le folklore comme la tradition, elle crée successivement "Rumic World" en 78, une hallucinante série fantastique, "Lum Urusei Yatsura" (***Lamu***) l'année suivante dans les pages de *Shonen Sunday*, feuilleton hilarant contant les amours d'un collégien et d'une belle E.T. cornue (22 millions d'exem-



Ranma 1/ 2 : une série à l'action vaudevillesque et polymorphe.



Ranma 1/ 2 : un panda également adepte de la métamorphose...



***Ranma 1/ 2** : un ado androgyne qui se transforme en jeune fille quand il est plongé dans l'eau.*

plaires vendus au Japon !). Viendront ensuite (pour ne citer que les plus célèbres) "Maison Ikkoku" en 81 (***Juliette je t'Aime***), une romance faussement naturaliste que l'on pourrait définir comme un croisement étrange entre le soap opera classique et la sensibilité d'un Naruse, et enfin la série qui nous intéresse aujourd'hui plus particulièrement, "Ranma 1/2" en 1987.

Née dans les pages de *Shonen Sunday*, cette histoire singulièrement démente d'un très séduisant adepte des arts martiaux se transformant en jeune fille dès qu'il est plongé dans l'eau, s'étendra sur plus d'une vingtaine de volumes, entraînant la réalisation de séries TV, trois longs métrages pour le cinéma, et une série d'épisodes inédits, destinés exclusivement au marché de la vidéo, des OAV qui sortent donc aujourd'hui chez nous à raison de deux chapitres par cassette. Proprement enthousiasmant, "Ranma 1/2" marque l'apogée de la thématique développée au fil des ans par Takahashi. Marivaudage délicieux, comédie slapstick et action proprement délirante s'entremêlent ici avec bonheur, le tout pimenté de sous-entendus sexuels assez audacieux autour de l'androgynie du personnage principal. La cassette éditée par *Kaze Animation* donne donc l'occasion d'appréhender une facette moins directement évidente de l'univers "manga", dont on espère qu'elle pourra séduire définitivement le grand public comme c'est déjà le cas avec les fans de base du genre, qui ont fait de Takahashi l'une de leurs idoles.

On ne pourra cependant s'empêcher d'émettre un avertissement. L'univers de "Ranma 1/2" étant extrêmement touffu, et en perpétuelle expansion, il a beaucoup évolué depuis ses premières années, et il est probable que le profane manquera quelques-unes des très nombreuses subtilités. Il sera bon avant de visionner ces cassettes de se plonger dans la traduction française aux *Editions Glénat* de la BD originelle afin de s'immerger (!) totalement dans cet univers joliment disjoncté, et de se familiariser avec une ribambelle de personnages ciselés à l'extrême. Ne ratez donc pas les deux petits joyaux de fantastique romantique de ce premier volume animé, avec pour le premier chapitre l'histoire d'un étrange bijou possédant le pouvoir de changer les sentiments, ou un très vaudevillesque conte de noël réellement hilarant. On regrettera tout de même que la réalisation du très médiocre Junji Nishimura (qui avait déjà oeuvré sur la seconde série télévisée) ne soit pas réellement à la hauteur (le talent de cinéaste du monsieur est en effet plus que limité). Quant au design des personnages, il est dû à Atsuko Nakajima, qui assure le service minimum. Gageons que le trait pur et délicat de la grande Rumiko Takahashi aurait mérité un peu plus de respect...

Japon. 1993. Réal.: Junji Nishimura. Animation : Studio Deen, Kitty Animation. Design des personnages : Atsuko Nakajima. Mus.: Akihisa Matsumura. D'après l'oeuvre de Rumiko Takahashi. Dur.: 1 h. Dist.: Kaze Animation.

IRIA

acide sci-fi...

Space opera singulièrement barré, Iria devrait réjouir les amateurs de "bis" survolté, les concepteurs de cet objet étrange ayant visiblement décidé de faire feu de tout bois, mélangeant allègrement l'esthétique futuriste à celle des films classiques de samouraïs. Aciiiide !!!

Flash-back. En 1993, au marché du film de Cannes, notre nouveau co-rédacteur en chef Toullec et votre serviteur ne se tenaient plus de joie à l'idée de découvrir un film de SF nippon produit par la *Toho* : **Zeiram**. Sur l'affiche, la silhouette d'une belle nippone en tenue d'astronaute d'opérette était dominée par une imposante créature au design magistral, une sorte de géant Touareg de l'espace. Quelques heures plus tard, nous quittions la projection au bord de l'effondrement. Réalisé par un Max Pécas tokyoïte, **Zeiram** s'avérait être une série Z particulièrement gratinée où, à l'exception d'un prégénérique plutôt excitant, l'indigence des effets spéciaux n'avait d'égal que la pauvreté d'un script navigant péniblement entre incohérence et crétinerie. Curieusement, le film connut un certain succès au Japon, au point d'entraîner une suite, ainsi qu'une série de dessin animés destinés à la vidéo, dont ce **Iria** chroniqué maintenant. Nettement plus ambitieux que son homologue cinématographique, ce cartoon épatant décrit les aventures d'une jeune punkette de l'espace, la jolie Iria, assistant son frère chasseur de primes. Recevant un message de détresse d'un vaisseau spatial en difficulté, Glen et son ami Bob débarquent sur le Carma, affrontant une créature étrange, le Zeiram...



Iria, la jolie punkette de l'espace.

Très honnêtement réalisé par Tetsurou Amino, **Iria** ne serait qu'une très conventionnelle aventure de SF, si le designer de l'objet, Keita Amemiya, également responsable de la création de l'histoire originelle n'était un fou total, marquant cette œuvre d'une patte esthétique tout simplement hallucinante. Installant des éléments visuels issus pour les costumes d'une inspiration "saharienne", et du Japon traditionnel pour l'architecture (dans les coursives d'un vaisseau spatial immaculé, un toit de tuiles apparaît brutalement d'on ne sait où), il crée un monde d'une beauté étrange ou d'une laideur repoussante, suivant l'état dans lequel on l'appréhende. Les guerriers de l'espace deviennent dès lors de véritables samouraïs, jetés dans un monde improbable, pour une aventure trépidante aux limites de la logique. Ne serait-ce que pour ces partis pris visuels disjonctés, **Iria** vaut donc largement plus qu'un simple coup d'œil. Enjoy !

Japon. 1994. Réal.: Tetsurou Amino. Scén.: Naruhisa Arakawa. Design des personnages : Ryonosuke Otonashi. Visuels et sujet original : Keita Amemiya. Dur.: 1 h 10. Dist.: Kaze Animation.

Ushio et Tora : une créature fantômatique particulièrement vindicative que devront combattre Ushio et son tigre.

USHIO ET TORA

le démon et l'enfant

Un kid insolent s'associe à un tigre démoniaque ! Encore une vidéo pour les gens normaux, me direz-vous ! Parfaitement. Entre comique acide et gore rigolo, *Ushio et Tora* trouve un équilibre précaire, et s'avère une pièce de choix, à savourer sans modération...



Le jeune Ushio (à gauche) et le tigre démoniaque Tora (à droite) : un team comique improbable qui ne dédaigne pas passer à l'action !

Apparue pour la première fois au Japon en 1991 dans les pages de l'hebdomadaire *Sunday*, "Ushio et Tora" est l'œuvre de Kazuhiro Fujita, graphiste talentueux doué d'un scénariste astucieux, qui sans être révolutionnaire, a su parfaitement lier quelques éléments hautement excitants de la mythologie japonaise, à des situations classiques de la BD locale...
Le jeune Ushio Aotsuki est le fils unique du gardien d'un temple réputé. Responsable de quelques tâches de nettoyage, il libère malencontreusement une étrange créature, le démon Tora, une sorte de sasquatch griffu, découvert prisonnier d'une cave située sous une aile désaffectée du temple. Dès lors, les destins du gamin gouailleur et de la créature infernale sont liés, le duo devant faire fi de leurs incessantes disputes pour s'allier face aux très répugnantes créatures qui menacent notre univers...

Comme on le voit, le postulat, basique, n'apporte pas grand chose à la "manga-culture" contemporaine. On y retrouve quelques-uns des thèmes classiques du genre (notamment celui du teenager associé à une créature démoniaque, ce qui est à peu de choses près le sujet d'œuvres classiques comme le "Devil Man" de Go Nagaï, ou l'excellent "Babel II" de Yokoyama). Malgré cette trame conventionnelle, ***Ushio et Tora*** s'avère attachante, ne serait-ce que pour son absence totale de prétention, la série reposant surtout sur un humour particulièrement cynique qui, il convient de le noter, est pour une fois totalement accessible au public occidental. Les joutes orales entre le démon temporairement soumis et le gamin insolent dépassent donc largement en intérêt les affrontements sanglants du duo, lesquels s'avèrent d'un intérêt nettement plus limité.
Se déclinant en dix épisodes, à raison de deux chapitres par cassette, ***Ushio et Tora*** se positionne donc comme une saga tout à fait réjouissante, dont on notera par ailleurs qu'elle utilise avec un brio inédit quelques éléments de la démonologie japonaise, afin de présenter un bestiaire monstrueux tout à fait réussi, le tout porté par une animation qui, sans être exceptionnelle, reste d'un niveau tout à fait honorable. Des créatures fantômatiques issues des abysses de l'au-delà et rappelées sur Terre par erreur, et un samouraï de pierre terrorisant de charmantes lycéennes seront renvoyés assez violemment dans les limbes par notre duo de choc, lequel devrait connaître logiquement dans nos contrées le succès que le public nippon lui refusa étrangement...

Japon. 1993. Réal.: Kunihiko Yuyama. Scén.: Kenji Terada. Design des personnages : Norihiro Matsubara. D'après l'oeuvre de Kazuhiro Fujita. Dur.: 50 min. Dist. Editions Tonkam.



Yohko, une chasseuse de démons issue d'une lignée de combattantes occultes.

YOHKO, CHASSEUSE DE DEMONS

sexorciste !

Une jolie poupée nettoie la surface de l'archipel nippon de quelques créatures échappées des enfers. Erotisme discret et action très conventionnelle sont au programme du divertissant Yohko, Chasseuse de Démons, que l'on ne pensait franchement pas voir un jour atterrir dans nos contrées...

Joliment carrossée et sanglée dans une robe chinoise écarlate, la très craquante Yohko fut conçue par le graphiste Gaku Miyao, qui cherchait là à créer une alternative sexy au personnage somme toute classique du pourfendeur de démons. Une série d'OAV très populaire au Japon depuis sa sortie en décembre 1990, et qui vaut surtout pour cette charmante créature, affrontant selon le schéma classique de ce genre de production quelques échappés des enfers protéïformes et évidemment très agressifs, qui se feront un malin plaisir (particulièrement dans le premier épisode) de déchirer aux endroits stratégiques les atours de la jeune femme, afin de dévoiler au spectateur une anatomie généreuse. Pour le reste, il s'agit ici d'une très classique saga fantastique telle que les mangas en montrent par milliers, la belle chasseuse de démons étant issue d'une lignée de combattantes occultes, poussée par le destin à reprendre le flambeau familial. Sans grande originalité, mais réalisée avec professionnalisme sinon avec inspiration, la série réjouira les fanatiques du fantastique animé nippon, qui trouveront là largement de quoi se sustenter. Pour les autres...

Japon. 1990. Réal.: Katsuhisa Yamada. Scén.: Sukehiro Tomita. Directeur de l'animation: Tetsuro Aoki. Dur.: 45 min. Dist: Editions Tonkam.



Yohko, déshabillée par quelques monstres vicieux...



Le collégien Gen Tokishima découvre l'aventure galactique grâce à une créature androïde moulée dans un bikini sexy !

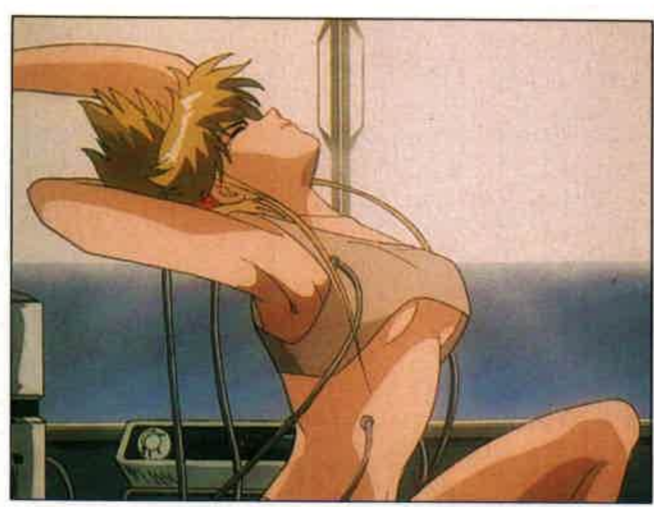
MAPS

star freaks...

Nouvelle aventure science-fictionnelle pour l'amusant Maps, qui s'appuie comme Iria sur une esthétique que l'on ne pensait plus revoir de sitôt. Amoureux de l'anticipation "seventies", celui-là est pour vous...

Inspiré d'une œuvre épatante de Yuichi Hasegawa, **Maps** ne devrait pourtant pas rester dans les annales du cartoon nippon, mais réjouira tous les amateurs du genre, qui trouveront là une série B bougrement sympathique. Assez passablement animée, malgré la participation du studio *TMS*, une très prestigieuse compagnie, cette saga spatiale conte l'aventure d'un collégien, Gen Tokishima, contacté par un mystérieux androïde (une très charmante créature en bikini pourpre), qui l'entraîne dans une aventure mirifique, véritable chasse au trésor galactique. Alors que l'on imagine souvent l'animation nippone comme un univers foisonnant d'idées révolutionnaires, **Maps**, loin de tracer de nouveaux chemins pour le cinéma de SF, s'apparente en fait totalement aux bons vieux romans de la collection "Anticipation" du *Fleuve Noir* apparue dans les années 50, ces sérials futuristes écrits par des artisans géniaux comme Dan Dastier ou Jimmy Guieu. Une filiation qui semble évidente jusque dans le design du film, avec ses engins spatiaux semblables à de titanesques caryatides de métal, sillonnant l'infini. Si même les nippons font du "pulp", alors...

Japon. 1993. Réal.: Susumu Nishizawa. Réal. animation : Hideyuki Motohashi. Scén.: Masaki Tsuji. Dur.: 1 h 05. Dist. Kaze Video.



L'androïde mystérieux prend un bain de soleil : chaud !









MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINEMA

49, rue de La Rochefoucauld 75009 Paris
ouvert du mardi au samedi, de 14h30 à 19h
(Métro Pigalle) Tél.: (16-1) 42 81 02 65





Photos de films, portraits d'acteurs en noir et blanc et en couleurs, affiches de cinéma, jeux photos, revues et fanzines sur le cinéma fantastique, cassettes vidéo à la vente : plus de 2000 titres en stock, et les anciens numéros de *Mad Movies* et *Impact*, introuvables ailleurs.



~~*NOUVEAU !*~~

K7 VIDEO PAR CORRESPONDANCE

Catalogue à demander, contre 3 timbres à 2,80 F, à notre adresse : Movies 2000, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris. Plus de 1200 K7 fantastique, action, gore, science-fiction, à des prix "Mad"...

~~*VIDEO*~~









VIDEO & DEBATS

VIDEO & DEBATS

par Marc TOULLEC

Actualité vidéo normalement chargée ce bimestre, assez routinière dans les genres aussi. Il y a l'inévitable film de cyborg sans thune mais speed (**Cyber Tracker**), la dévampirisation difficile d'une femme-flic (**Rencontre avec un Vampire**), des flics doués de pouvoirs extraordinaires mais prisonniers d'intrigues bien ordinaires (**The Force, Scanner Cop 2, Soleil Rouge**), des super-héros d'origine niponne, karatékas et sauveurs de l'humanité (**Guyver, Power Rangers**), un Prince des Ténèbres pas aussi libidineux que promis (**Dracula**, version X)... Les mômes peuvent, prudemment tout de même, se rabattre sur quatre titres *Moonbeam* qui n'ont pas les épaules d'un Walt Disney. Heureusement, les loups-garous vigilantes de **Full Eclipse**, les chasseurs d'immortalité de **Red Alien** ainsi que **L'Homme qui Refusait de Mourir** méritent qu'on leur accorde quelque faveur le temps d'une soirée vidéo.



Le Guyver, défenseur intrépide et violent de l'espèce humaine contre les Zanoïds !



Un méchant sosie de la Créature du Lagon Noir, adversaire coriace du Guyver.

GUYVER, LA SENTINELLE DE L'OMBRE

La suite de **Mutronics**, candidat malheureux (en salles du moins) au succès des super-héros de bande dessinée au cinéma. Changement notable au générique : le maquilleur néo-punk Screaming Mad George abandonne la mise en scène au seul Steve Wang. Chargé de quelques effets spéciaux sur **Predator**, **Evil Dead 2** et **Gremlins 2**, Steve Wang opte pour un traitement sérieux du cas de Sean Barker, cet étudiant détenteur d'une armure extraterrestre millénaire qui le transforme, à la demande, en fantassin de la justice. Justice plutôt musclée car le Guyver, au contraire des raclées soft infligées par la majorité de ses collèges, tranche les têtes, crève les yeux, taille allègrement dans le gras du bide de ses adversaires... Un méchant. Depuis **Mutronics** ses ennemis n'ont pas changé. Ce sont toujours les sbires de l'Empire Kronos, des aliens visant la reconquête de la Terre, le fief dont ils ont été chassés il y a bien longtemps. La découverte dans une grotte d'un vaisseau spatial Zanoïd pourrait bien leur offrir cette opportunité. Sean Barker, l'agent du FBI Atkins et Cori, fille d'un archéologue, se mettent au travers de la route des Zanoïds...
Si l'on excepte de laides images, une narration chaotique et des dialogues ineptes ("Il est traumatisé... Apportez lui des couvertures !"), **Guyver** se laisse gentiment voir, surtout par ceux qui se délectent des combats titanesques d'inspiration manga, mélange d'arts martiaux fantaisistes et d'empoignades aussi monstrueuses que caoutchouteuses. Mais les combinaisons des extraterrestres bénéficient d'un soin extrême (y compris une réplique exacte du poisson humanoïde du **Lagon Noir**), la chorégraphie des combats provient directement d'un Jackie Chan... Un divertissement kitsch et fauché, jouissif pour qui joue à 100 % le jeu de la savate à pattes griffues.

***Guyver, Dark Hero**. USA/Japon. 1993. Réal.: Steve Wang. Int.: David Hayter, Kathy Christopherson, Christopher Michael... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 17 mars.*

RENCONTRE AVEC UN VAMPIRE

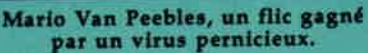
Tourné avant que le **Dracula** de Francis Coppola n'arrive sur le marché, **Rencontre avec un Vampire** mange au râtelier de **Central Park Driver** et autre **Embrasse Moi Vampire**. Des cas de vampires urbains. Celui de Joel Bender (**The Immortalizer**) ressemble à un hard rocker doué pour le déguisement. Tantôt prêtre, tantôt gardien de parking, tantôt yuppie, il écume New York, violant et tuant une vingtaine de femmes. Détective, la jolie Carrie Blass décide de mettre fin à ses agissements. Elle réussit si bien son coup que, vampirisée, elle voit ses forces et son agressivité décupler. Transformée en Charles Bronson en jupons, elle doit éliminer le vampire pour retrouver la liberté...
De manière assez réaliste, **Rencontre avec un Vampire** est un tout petit film qui participe à la modernisation d'un mythe tout en respectant son imagerie classique. Faute de cercueil, le vampire dort dans un sac servant à emballer les cadavres. Il entrepose ses bouteilles de sang dans un réfrigérateur. Comme il se doit, la lumière du jour et un pieu dans le cœur éliminent une bonne fois pour toutes celui qui ricane à la réception de balles en plein buffet. Malheureusement, le résultat ne parvient pas à la hauteur des intentions, et des effets spéciaux assez crades ne rehaussent pas la piètre performance du méchant vampire, une sorte de Patrick Swayze racorni. Surnage une séquence efficace durant laquelle Carrie Blass, affamée, traque son dîner, un gros matou apeuré.



Première victime d'un vampire rock n' roll.

***Midnight Kiss**. USA. 1992. Réal.: Joel Bender. Int.: Michelle Owens, Gregory A. Greer, Michael McMillen, Robert Miano, B.J. Gates... Dist.: TF1 Vidéo.*





Mario Van Peebles, un flic gagné par un virus pernicieux.



Patsy Kensit, une lycanthrope on ne peut plus sexy !

FULL ECLIPSE

Si besoin en était, Anthony Hickox prouve une bonne fois pour toutes qu'il est le digne fils de son père, Douglas Hickox, réalisateur du lyrique et cruel **Théâtre de Sang**. Après **Waxwork, Hellraiser III** et **Warlock II**, le jeune cinéaste donne au film de loup-garou l'un de ses plus récents fleurons, une modernisation du mythe qui n'a pas à rougir de la comparaison avec **Hurlements**. Un téléfilm pour le câble en fait, bien que rien ne trahisse ses origines.
Sur un scénario de Richard Christian Matheson, fils du grand romancier fantastique, Anthony Hickox s'installe à Los Angeles, cité du crime et de la violence. Français de souche, le capitaine Adam Garou (!) recrute les éléments nécessaires à une brigade très particulière. Ses membres, triés sur le volet, bénéficient immédiatement de l'injection d'un sérum miraculeux. Sous sa dépendance, ils possèdent la puissance d'un super-héros de bande dessinée, la capacité de narguer la mort. Sauf, bien entendu, si une balle d'argent vient à leur perforer l'épiderme. A la tête de cette escouade de super-flics sans pitié, organisant l'élimination systématique des malfrats, Adam Garou piège Max Dire dont le coéquipier, sous l'influence de la drogue, vient de se faire sauter le caisson, désespéré de sa condition de loup-garou vigilante. Il na résiste pas longtemps à son désir de voir la ville vidée de toute sa racaille, mais le sentiment d'intégrer un groupuscule néo-nazi le démange sérieusement...

Moins ambitieux qu'un **Wolf**, **Full Eclipse** réussit d'autant mieux à atteindre son objectif qu'Anthony Hickox se la joue le plus sérieusement du monde, brassant le fantastique pur et tout son attirail de superstitions, le polar dur marqué par des gunfights homériques à la John Woo et la description d'une invulnérabilité que ne désavouerait pas un Terminator. Une très jolie photographie nocturne, une musique lancinante de Gary Chang, le décor high-tech des appartements d'Adam Garou, les évolutions savamment chorégraphiées de l'escouade des lycanthropes modernes... Tout, dans **Full Eclipse**, va dans le sens d'un fantastique classieux, élégant, pas assez snob cependant pour oublier les métamorphoses de rigueur, le conflit interne qui déchire tout loup-garou qui se respecte et la chaude description de la bestialité prête à exploser la carapace de la civilisation. Bref, Anthony Hickox adapte merveilleusement les traditions gothiques aux contingences et peurs de cette fin de siècle.

USA. 1993. Réal.: Anthony Hickox. Int.: Mario Van Peeples, Bruce Payne, Patsy Kensit, Anthony John Denison, Jason Beche, Paula Marshall... Dist.: TF1 Vidéo. Sortie location le 25 avril. (Lire également article in *M.M.* 88).



Bruce Payne, un loup-garou plusieurs fois centenaire et leader d'une brigade musclée.



Un jingle très *Gremlins* pour *Sci-fi Channel* !

"IMAGINA 94-95"

La cuvée de l'année du festival des nouvelles images organisé par l'Institut National de l'Audiovisuel et le le Festival de Télévision de Monte Carlo. Constitué de 29 fragments, extraits de films, clips, génériques, spots publicitaires et courts métrages, "Imagina 94-95" décrit des progrès techniques dont, au cinéma, **Jurassic Park** et **The Mask** se sont faits les ambassadeurs les plus performants. Des innovations qui n'excluent pas, n'en déplaise à certains, de grands moments de poésie. **Sirena**, par exemple, dans un contexte de space opera, montre une sirène extraterrestre attirant, par ses chants, des chasseurs supersoniques qui s'écrasent au sol. Une magnifique modernisation d'une légende maritime remontant à Ulysse. Le japonais **Cambrian World** de Tsukusa Fujisawa également, avec sa lyrique description d'un univers aquatique inventé de toutes pièces, et peuplé de créatures merveilleuses. Et le champêtre, élégiaque **Celtis Australis** de Sylvain Chetaille/Alexandre Polo, exploration rapide d'une portion d'automne aux irradiantes couleurs. Sommet culminant de cette ode informatique au lyrisme : le court métrage français **Hombre** de Laurence Fort où trois robes de segnorita sans corps à l'intérieur tirent de son immobilité un personnage de bande dessinée.
Le fantastique pur s'introduit également dans ce panorama avec la lutte d'un cow-boy de bois contre un bras mécanique monstrueux (**Clint in the Box** de Jérémie Degruson & Jean-François d'Izarni), les génériques délirants et cauchemardesques pour la chaîne câblée américaine (**Clock & Crytal Ball** d'Edward Bakst), l'anéantissement d'un moustique à visage humain par un insecticide (la pub argentine **Rehem** de José Luis Diaz), une cruelle love-story cyber-punk et chromée (le colombien **Histeria de Amor** de Miguel Urrita)...
Le morphing en boucle joliment nuancé d'Alain Chamfort en femme (le clip **L'Ennemi dans la Glace** de Jean-Baptiste Mondino), un parcours hallucinant et infini sur des montagnes russes titanesques à rendre cardiaque le plus solide de tous (**Astro Canyon Coaster** d'Anthony Huerta), un très brazilien cartoon sur l'aliénation générée par une société industrielle (**Shadow Puppets** de Chuck Gamble), le tango endiablé d'automobiles et de pompes à essence (**Shell Oil Campaign** de David Lane)... Encore des courts qui contribuent à la valeur de cette anthologie, étape dans l'évolution d'images qui n'en sont pourtant qu'à l'aube de leur genèse.

France. 1994. Conc., réal. et mont. : Helène Pasquet. Dist.: Polygram Vidéo.



Sirena : des instants magiques.

A propos de CYBER TRACKER et SOLEIL ROUGE : la fureur du dragon

Don "The Dragon" Wilson s'est fait un petit nom dans le kickboxing pour avoir dérouillé un maximum de combattants dans les séries **Bloodfist** et **Le Cercle de Feu**. Alors que le genre popularisé par Van Damme semble désormais exsangue, le comédien-cogneur doit se reconvertir, mettre à profit ses capacités physiques dans un autre domaine. Décocher des coups de tatane, oui, mais dans des contextes qui ne se limitent pas aux combats sur le ring ou dans les recoins des rues les plus insalubres de Los Angeles. Rentable sur les tatamis, Don "The Dragon" Wilson entend bien le devenir dans des domaines autrement plus exigeants et sophistiqués.
Déjà cyborg-frappeur dans **Futurekick**, une production Roger Corman, Don "The Dragon" Wilson affronte cette fois des androïdes-policiers dans **Cyber Tracker**, une série B sans le sou. En cette année 2014, le karatéka incarne Phillips, agent du FBI chargé de la sécurité du sénateur Robert Dilly, partisan d'une justice informatisée dont les robots constituent le bras armé. Ceux-ci exécutent sur place la sentence, liquidant sans sourciller le truand... Après avoir sauvé la vie du policitien, Eric Phillips ouvre les yeux : Dilly est une fripouille criminelle manipulée par un industriel taré rêvant de robotiser l'humanité. Il refuse une proposition de travail et rejoint la clandestinité d'un groupe de terroristes mené par une journaliste connue, hostile





Soleil Rouge & Cyber Tracker :
Don "The Dragon" Wilson, entre surnaturel et bionique...

au pouvoir des machines. A leurs trousses : quelques cyber-trackers indestructibles. Disons plutôt quelques exemplaires du même androïde, une combine économique qui permet d'utiliser le même balèze chauve et patibulaire. Les effets spéciaux ne sont donc pas le fort de cette production *PM Entertainment* (**T-Force** dans le genre), aussi pingre en trucages (excepté un morphing vaseux, quelques circuits intégrés et une carcasse robotique en morceaux) que généreuse en cascades, explosions, impacts de balles... Heureusement, **Cyber Tracker** se déroule sur un tempo allègre, étudié pour faire oublier la modicité des moyens investis.

Dans **Soleil Rouge**, Don "The Dragon" Wilson déplace de l'air dans un registre voisin, affrontant un ennemi d'essence surnaturelle, un yakuza invincible, Jaho, homme de main du gangster Yamata, capable d'anéantir un ennemi sans le toucher, par le seul pouvoir de la pensée. Après le meurtre de son partenaire (refrain connu), le flic Thomas Hoshino, moitié japonais, moitié américain, s'envole de Kyoto pour Los Angeles où se sont réfugiés les malfrats. Il devra suivre l'enseignement martial et mystique de Buntoro pour être en mesure d'éradiquer Jaho, détenteur d'une force surhumaine, hypnotiseur à ses heures. En compagnie de la femme-flic Karen Ryder, Hoshino découvre que ses proies attisent la guerre entre gangs latinos et blacks pour écouler des armes d'origine militaire. Avec le concours de ripoux...
Black Rain à l'envers, mâtiné d'un zeste de **Hellbound/Face à l'Enfer** avec Chuck Norris, **Soleil Rouge** s'élève nettement au-dessus de la moyenne, basse il est vrai, des films tournés par Don "The Dragon" Wilson. Non pas que **Soleil Rouge** soit un chef-d'œuvre, mais il assure le minimum que l'on peut espérer d'une production de ce gabarit. Un minimum qui n'évite pas un rébarbatif perfectionnement en arts martiaux digne d'un **Karaté Kid**, la complicité très buddy-movie entre le héros et une femme-flic plutôt réticente au départ de faire équipe avec un Japonais... Malgré ces sempiternels clichés à usage de scénaristes en mal d'inspiration mais assez professionnels pour savoir comment boucler efficacement une intrigue balisée, **Soleil Rouge** surclasse aisément tous les **Bloodfist**, les **Cercle de Feu** qui ont fait la gloire de Don "The Dragon" Wilson. La description, façon Shaolin, de l'essence surnaturelle des arts martiaux, la présence d'un méchant redoutable à l'impassible cruauté, une action allègrement menée sans précipitation aucune, une technique éprouvée dans la chorégraphie de violents combats à mains nues... Tout cela contribue à la réussite de ce petit polar fantastique. Petit mais robuste.

***Cyber Tracker**. USA. 1994. Réal.: Richard Pepin. Int.: Don "The Dragon" Wilson, Richard Norton, Stacie Foster, Abby Dalton, Joseph Ruskin, John Aprea... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 6 avril.*

***Red Sun Rising**. USA. 1993. Réal.: Francis Megahy. Int.: Don "The Dragon" Wilson, Terry Farrell, James Lew, Mako, Michael Ironside, Soon-Teck Oh, Edward Albert... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location le 20 mars.*



Cal Warner (Jason Gredrick), le flic miraculé de *The Force*.

THE FORCE

Ayant épuisé pratiquement toutes les ressources du polar d'arts martiaux et du thriller passionnel, le producteur Pierre David s'oriente de plus en plus vers l'action couplée au fantastique. **The Force** en est l'exemple le plus probant. Cette série B débute comme le plus conventionnel des polars. Desmond Flynn, un flic fonceur, incorruptible et féru de philosophie chinoise, tombe dans le piège de supérieurs ripoux, impliqués dans le meurtre d'une prostituée consécutif au détournement d'une saisie de drogue. Mais ce ne sont là que des apparences, la clef de l'énigme tenant aux relations que la péripatéticienne entretenait avec Maddox, le chef de la police... Officiellement tué dans un accident de moto, Flynn résiste à la mort, son esprit du moins, tellement désireux de justice et de vérité qu'il prend possession d'une jeune recrue inexpérimentée, Cal Warner, pour poursuivre l'enquête. Du coup, il injecte toute sa pugnacité et la puissance de ses manchettes à ce débutant. En compagnie de la veuve du "défunt", Warner met en péril sa carrière pour élucider l'affaire...
De confection standard, destiné visiblement à une soirée télé genre *M6* ou *Hollywood Night* sur *TF1*, **The Force** part d'une idée intéressante, mais le traitement infligé ne lui rend absolument pas justice. Les clichés les plus rébarbatifs et un suspense fonctionnel parasitent l'intrigue. Comment, dans ce cas, ne pas prendre en permanence trois longueurs d'avance sur le déroulement du scénario et les épreuves qui attendent ses protagonistes ?

USA. 1993. Réal.: Mark Rosman. Int.: Jason Gredrick, Kim Delaney, Gary Hudson, Cyndi Pass, Aki Aleong, Gerald Anthony... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 16 février.

Joe Keyes (Michael Biehn), un privé qui se fait beaucoup de mauvais sang...



RED ALIEN

Ce téléfilm commence comme un space opera, semble brutalement s'orienter vers **L'Aventure Intérieure**, puis vers le film noir avec détective désabusé, commentant en voix off une intrigue aussi touffue que celle du **Faucon Maltais**. Progressivement, le réalisateur Craig Baxley (**Action Jackson**) découvre son jeu : nous sommes en présence d'une course-poursuite dont l'enjeu n'est autre qu'une fillette. Son sang, investi par une forme de vie extraterrestre microscopique, stoppe la dégénérescence des cellules humaines. Bref, en la kidnappant, Thomas Newmeyer, un Prix Nobel avide de pouvoir, s'octroierait une quasi-immortalité. Reste que la petite Gracie Rickman se trouve sous la protection de Joe Keyes, un détective anéanti par une récente tragédie...
Tout téléfilm qu'il est, **Red Alien** possède un look très cinéma. La mise en scène n'est pas sans classe, un peu précieuse et maniérée certes, mais adaptée au sujet, mélange de science-fiction cyber-punk et de clichés inhérents au genre. Habilement construit, et ingénieusement écrit par un scénariste qui aurait trop lu "Le Sabbat dans Central Park" (le roman à l'origine d'**Angel Heart**), **Red Alien** use avec une certaine intelligence du morphing, cette technique d'effets spéciaux tellement galvaudée depuis **Terminator 2**. Michael Biehn se montre parfaitement crédible dans le rôle du privé loser, qui tombe dans tous les pièges que lui tend un méchant polymorphe.

***Deep Red**. USA. 1994. Réal.: Craig Baxley. Int.: Michael Biehn, Joanna Pacula, Lisa Collins, John De Lancie, Jesse Vint, Tobin Bell... Dist.: Universal Vidéo.*

LE RETOUR DES DINOSAURES ENCHANTES - LA TELECOMMANDE MAGIQUE - LE CHATEAU DU PETIT DRAGON - LA BOUTIQUE FANTASTIQUE

Les belles histoires de l'oncle Charles

Dans le cœur des amateurs de fantastique pour avoir produit **Re-Animator, Dolls, From Beyond** et une kyrielle de séries B variablement intéressantes sous la bannière de la société *Empire Entertainment*, Charles Band n'omet aucun créneau porteur. Aussi roublard et doué pour les affaires que Roger Corman, ce pourvoyeur avisé des vidéoclubs lance, sous le label *Fullmoon*, des films fantastiques classiques, généralement inspirés des grands succès du moment. Ce sont notamment **Robot Wars, Mandroïd, Le Puits et le Pendule** de Stuart Gordon, la trilogie vampirique **Subspecies**, les **Puppet Masters**, les **Trancers**... Mais Charles Band, qui cumule volontiers les fonctions de producteur/réalisateur/scénariste, ne saurait se satisfaire de ce seul marché. Pour élargir son champ d'action et émoustiller un public avide d'érotisme californien, il crée le label *TorchLight*, antenne adulte de *FullMoon*, dont les rejetons louchent vers le déshabillage systématique de leurs protagonistes. Exemple : les extraterrestres en chaleur des **Créatures de l'Au-Delà** ! Puis, de concert, viennent **Action Network** (spécialisé dans la baston et le polar), **Pulse Pounders** (dévoué à l'horreur saignante), **Teen-Scifi Line** (créneau de la science-fiction pour ados), **Cyber Label** (refuge des super-héros sombres à la **The Crow**). Pour quadriller le terrain dans ses moindres recoins, Charles Band marche aujourd'hui sur les plates-bandes de Walt Disney, à savoir le gentil divertissement familial. Sans les moyens de la Petite Souris évidemment, *Moonbeam*, la branche Bibliothèque Rose de *FullMoon*, tente la conquête de ce marché très lucratif avec quatre titres.

Le Retour des Dinosaures Enchantés fait suite à **Dinosaures Story**, ersatz junior de **Jurassic Park**. Gros succès de la vente vidéo aux States, **Dinosaures Story** recèle de ces effets spéciaux d'animation image par image qui font cruellement défaut ici. Exit les poupées magiques de David Allen, élève doué de Ray Harryhausen ! Au lieu de ça, nous avons cinq marionnettes très rigides, cinq poupées de dinosaures bonzaï dont les mouvements ne s'effectuent que péniblement face à la caméra. Paula le Brachiosaure, Elvis le Tyrannosaure, Jagger le Stégosaure, Hammer le Chasmosaure et Madonna le Ptérodactyle bougent ainsi sans le moindre naturel. Evadés de la serre où ils batifolaient, ils séjournent chez Brendan Wellington, un gamin riche et malicieux délaissé par son père et mené à la baguette par une gouvernante chauve portant perruque. Un jardinier russe amoureux de ses fleurs, un cuisinier japonais chantant et un duo de chasseurs de fantômes totalement débiles complètent la galerie de ce spectacle poussif, à destination des moins de dix ans. Il ne faut en effet pas dépasser cet âge pour apprécier les facéties des dinosaures farceurs. Les adultes égarés apprécieront néanmoins leurs débordements dans des maquettes, à commencer par celle d'un train électrique où le tyrannosaure cligne rapidement de l'œil à Godzilla en prenant la pose de circonstance.

D'une débilité à toute épreuve, **La Télécommande Magique** prend vraiment les enfants à qui il s'adresse pour des attardés mentaux. Cette copie de **Maman, j'ai Raté l'Avion** ne plafonne pas à des hauteurs stratosphériques mais stagne au ras du gazon ! Crétines sont les aventures de Randy, petit génie de l'électronique inventeur d'un système de télécommande très perfectionné. Réfugié sous la toiture d'une maison-témoin, il fausse compagnie à trois truands en fuite, plus cons que les Dalton encore. Il leur pique un steak, glisse un clou dans une chaussure, sème la zizanie entre eux. C'est pesant, indigeste comme une platée de fayots réchauffés, ça manque de rythme et ça verse dans les gags les plus éculés qui soient. Seuls les amateurs de modélisme trouveront leur compte à ce spectacle affligeant.



Les aliens très *Muppet Show* d'une boutique animalière surprenante (*La Boutique Fantastique*).



Mme Zimm, cow-boy d'opérette et alien (*La Boutique Fantastique*).

Heureusement pour *Moonbeam*, **Le Château du Petit Dragon** rehausse le niveau. Dépourvu de l'infantilisme sénile qui anéantit **La Télécommande Magique** et **Le Retour des Dinosaures Enchantés**, ce joli conte présente Johnny MacGowan, un gamin condamné à vivre auprès de son grand-père en Ecosse, après la mort accidentelle de ses parents. Héritier de toute une tradition, il doit, sous les coups de boutoir du fisc, se séparer du dragon dont il est l'ami depuis l'enfance. Contre une somme rondelette, Johnny MacGowan accepte de présenter le monstre débonnaire au public. Mais l'homme d'affaire propriétaire du parc d'attraction est une fripouille de la pire espèce, falsificateur du contrat qui lui "loue" la bête pour un mois. Avec la complicité d'un journaliste américain et de sa fille Beth, il délivre le dragon captif des fortifications d'un Disneyland du pauvre...

Un film correct dont le réalisateur (le même que **Les Dinosaures**



Un dragon débonnaire, victime d'un cupide capitaliste (*Le Château du Petit Dragon*).



Le dragon encore bébé : sa croissance sera rapide (*Le Château du Petit Dragon*)

Enchantés pourtant) affiche un grand respect pour les mœurs et légendes du folklore écossais. Bien que les effets spéciaux ne soient jamais à la pointe des dernières innovations, le dragon conçu par Mark Rappaport (la tête grandeur nature) et David Allen (pour l'animation à la Harryhausen) génère un fort pourcentage de sympathie. Son envol, Johnny et Beth à califourchon sur son dos, réserve même de jolis instants de poésie. Mais **Le Château du Petit Dragon** a surtout le mérite de révéler deux comédiens dont on reparlera probablement, Sam MacKenzie (un physique à la Sean Connery jeune) et Brittney Powell (une blondeur et un magnétisme rares).

Mis en images par Hope Perello (réalisatrice talentueuse de **The Freaked**, avant-dernier **Hurlements** en date), **La Boutique Fantastique** s'articule autour d'un couple d'extraterrestres aussi ringards que les Coneheads, Mr. et Mme Zimm, acheteurs d'un magasin d'animaux domestiques dans un bled paumé de l'Arizona. Tous les gamins du coin, y compris Dena Yeagher, fille d'un couple placé sous protection du FBI, s'y précipitent. Les aliens offrent aux gamins des animaux, lesquels se métamorphosent bientôt en pittoresques peluches d'un autre monde. Tandis que deux malfrats font route vers Cactus Flats pour liquider la famille Yeagher, les boutiquiers mettent leur plan à exécution : transformer les quatre gamins en animaux...
Quelques sous-entendus graveleux, un goût du pastiche kitsch, un petit côté *Muppet Show* et **Gremlins**... Hope Perello s'efforce de tirer sa **Boutique Fantastique** de l'ornière du film pour gosses. Parfois, ça marche. Parfois, elle cède aux gags lourdingues, à la caricature pesante, avec adolescente potelée et déjà nymphomane. Bref, Hope Perello souhaite visiblement aller plus loin dans le mauvais goût, mais le public visé le lui interdit formellement.

Le Retour des Dinosaures Enchantés/ Prehysteria II. *USA. 1993. Réal.: Albert Band. Int.: Kevin R. Connors, Jennifer Harte, Dean Scofield, Bettye Ackerman, Larry Hankin...*

La Télécommande Magique/ Remote. *USA. 1993. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: Chris Carrara, Jessica Bowman, John Diehl, Derya Ruggles...*

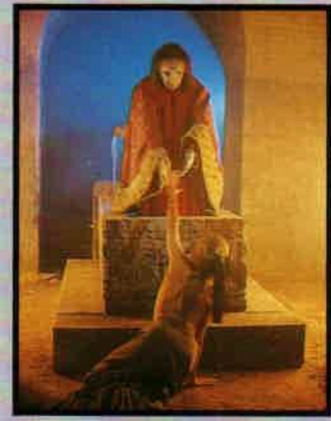
Le Château du Petit Dragon/ DragonWorld. *USA. 1993. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: Sam Mac Kenzie, Brittney Powell, Courtland Mead, Lila Raye, Andrew Keir...*

La Boutique Fantastique/ Pet Shop. *USA. 1993. Réal.: Hope Perello. Int.: Leigh Ann Orsi, Spencer Vrooman, Joanne Baron, David Wagner, Terry Kiser... Dist.: Paramount Vidéo.*

Sortie vente le 9 février.

DRACULA

Le pornocrate italien Mario Salieri détourne à son profit le "Dracula" de Bram Stoker, histoire de tirer quelque bénéfice de l'engouement pour l'adaptation de Francis Coppola. Roublard, Salieri demande d'abord à ses comédiens de copuler dans la Roumanie de 1450 dont le chef militaire, Vlad Drakul, bataille dur contre l'envahisseur turc otoman. Sommet de cette lutte épique : dix figurants croisent maladroitement le fer dans une cave ! Drakul vient à mourir en défiant Dieu. Après quoi, sa veuve subit les derniers outrages du très libidineux Prince Zoltan. Le perfide successeur pousse le bouchon jusqu'à violer la belle sur le tombeau de son bien-aimé. Quatre siècles après cette "tragédie", les héritiers de tout ce beau monde, des Anglais, font route vers le château de Dracula pour prendre possession des lieux. Appâtés par le gain, le cousin et son cocher abusent des peu farouches cousines avant de les tuer, histoire de faire main basse sur le magot de son ancêtre. Mais les mortes ne sont pas aussi froides que les tueurs cupides le souhaiteraient...
Donc, pour se démarquer des pornos bâclés en deux temps trois mesures, Mario Salieri situe les traditionnelles galipettes dans des décors gothiques, écrasés d'éclairages bleus. Porno oblige, les vampires et femmes vampires forniquent allègrement et ne découvrent que rarement leurs canines qui seraient plutôt un obstacle lors des interminables turlutes. Si ce **Dracula** classé X ne se hisse pas un seul instant au niveau des fleurons du porno fantastique (**Derrière la Porte Verte**, **L'Enfer pour Miss Jones**), son instigateur fait des efforts. Quelques effets gore (un bourreau fouillant dans les entrailles d'un supplicié, une vampire crachant une bave verte en hommage à **L'Exorciste**), des travellings prudents mais bien orchestrés, des séquences hard composées avec un certain sens du cadre... L'homme a le mérite de soigner le boulot. Mais pourquoi, à l'instar de ses coreligionnaires, recourt-il à des étalons aussi sévèrement burnés que laids ? Et pourquoi ce film tout de même titré **Dracula** ne met-il que très brièvement en scène le rôle-titre ? Déception donc pour ceux qui attendaient une résurrection du vampire dans un état de conservation tel que son membre viril aurait épuisé la plus gloutonne des soubrettes...



Un *Dracula* hard, coloré et romantique !

Italie. 1994. Réal.: Mario Salieri. Int.: Selen, Joy Karin's, Simona Valli, Deborah Wells, Maeva, Draghixa... Dist.: Colmax. Sortie location le 25 janvier.

LE SYNDROME FRANKENSTEIN

Programmé dans une totale indifférence au Festival d'Avoriaz 1992, **Le Syndrome Frankenstein** ne tire que très mollement sur la corde du fantastique. Le Frankenstein est en fait un scientifique très ordinaire, Geoffrey Gaines, installé dans un coin reculé des Etats-Unis pour poursuivre des recherches sur la greffe de peau. Tandis que Lilian, sa femme, commence à tromper son ennui en compagnie d'un écologiste enquêtant sur les engrais utilisés par un fermier du coin, l'apprenti-sorcier, faute de livraisons de cobayes, capture les animaux nécessaires à ses expériences...
D'emblée, **Le Syndrome Frankenstein** se refuse au spectaculaire, aux effets spéciaux. Ceux-ci, discrets, décrivent principalement des vivisections montrées sans complaisance. Mais l'horreur du film réside dans le comportement de son "héros", raisonnable au début, puis pris dans l'engrenage de sa passion, prêt à tous les excès pour voir ses recherches aboutir. Le kidnapping d'un chien et l'achat d'un veau peu coopératif constituent donc le sommet de l'atroce de ce film modeste. La neutralité de sa mise en scène finit tout de même par installer un malaise diffus, impalpable.



Un savant oridnaire capable du pire...

The Frankenstein Complex. *USA. 1991. Réal.: Larry Fessenden. Int.: Miriam Healy-Louie, Stephen Ramsey, David Van Tiechem, Richard Topol... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 17 mars.* (Lire également article in M.M. 75).

L'HOMME QUI REFUSAIT DE MOURIR

Entre divertissement policier façon **Le Limier**, et **Lectures Diaboliques**, **L'Homme qui Refusait de Mourir** mêle adroitement réalité et fiction. La réalité, c'est l'écrivain anglais Thomas Grace, romancier en manque d'inspiration, désormais chroniqueur dans une gazette, qui s'inspire du criminel Bernard Drake pour créer le personnage de Morrisey. La fiction, c'est ce Morrisey qui est à l'inspecteur Fullbright ce que Moriarty est à Sherlock Holmes : un génie du crime. Déclaré mort dans l'incendie de sa prison, Drake refait surface, collant au plus près dans ses méfaits au dernier livre de Grace. Avec la complicité de Jesse Gallardo, une serveuse extralucide, le romancier déjoue les pièges de son volatile et fantômatique adversaire, lequel envisage de plonger une partie de la ville dans la pénombre pour voler, dans un musée, l'épée du roi Edward III...
Téléaste chevronné passé au cinéma avec **CandyMan 2**, Bill Condon fait preuve des qualités visuelles et narratives nécessaires à la réussite de ce téléfilm dont Roger Moore, vieilli mais vaillant, assure la production. Sur un canevas feuilletonnesque, fait d'énigmes à la Conan Doyle et de rebondissements incongrus, Bill Condon s'offre même des séquences noir & blanc d'un joli expressionnisme, des tableaux gothiques modernes... Mené sur un ton badin, **L'Homme qui Refusait de Mourir** fonctionne plutôt rondement, ménageant ce qu'il faut de doutes sur l'identité réelle de Bernard Drake, ce Mandrake maléfique qui finit par s'identifier intimement à un personnage de fiction lui-même imaginé d'après sa propre personnalité... Un bon téléfilm interprété avec un évident plaisir par Roger Moore et Malcolm McDowell.



Bernard Drake (Malcolm McDowell), un bandit doué d'une imagination fertile.

The Man who Wouldn't Die. *USA. 1993. Réal.: Bill Condon. Int.: Roger Moore, Malcolm McDowell, Nancy Allen... Dist.: Universal Vidéo. Sortie location le 4 avril.*







En trois temps, une démonstration des pouvoirs destructeurs effectuée par un scanner rebelle.

SCANNER COP 2

Les mutants psychiques de David Cronenberg continuent de faire des émules. Après deux séquelles et un ersatz, voici la séquelle de l'ersatz, produite comme les précédents films par Pierre David sous la bannière de sa société, *Image Organization*.
Rien de neuf sous le soleil des scanners pour cet énième avatar, sinon un principe de base qui colle aux **Highlander**. Ainsi, pour acquérir plus de puissance, le vilain Karl Volkin vampirise l'énergie d'autres scanners, réduits en loques pantelantes après son intervention. Malgré cette gentille innovation, **Scanner Cop** emprunte les sentiers battus d'usage, à savoir la soif de vengeance de Karl Volkin, scanner fou évadé de l'asile, sur le flic Samuel Staziak, scanner lui aussi. Volkin emmagasine un maximum de force vitale pour affronter, dans les dernières minutes, celui qui l'a coffré quelques années plus tôt...
Si le film s'améliore dans sa deuxième moitié, cette séquelle n'égale pas son modèle qui n'était déjà pas une merveille. Des convulsions faciales, des saignements de nez et une bande sonore chargée tiennent lieu d'effets spéciaux. Lorsque les "vrais" effets spéciaux interviennent, c'est pour se complaire dans les gonflements de crâne et les épidermes éclatés qui pouvaient encore faire illusion il y a dix ans. Mais aujourd'hui, ils frappent par leur anachronisme. Il s'agit néanmoins du seul intérêt spectaculaire de ce film. Un film qui tire de plus tellement sur la corde que le réalisateur, un spécialiste du film d'action de série B, attend les derniers instants pour se permettre la seule et unique explosion de tête. Le budget, riquiqui, interdisait la moindre récidive en la matière !

Scanner Cop 2 : Volkin's Revenge*. USA/ Canada. 1994. Réal.: Steve Barnett. Int.: Daniel Quinn, Patrick Kilpatrick, Khrystyne Haje... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 17 mars.*

POWER RANGERS

Deux épisodes de la série-coqueluche des kids, entre **Les Tortues Ninja** et le manga dans sa conception la plus débilitante.
Dans leur centre de loisir préféré, Billy, Jason, Trini, Zack et Kimberly sont aspirés par une force inconnue, contrôlée par le sage Zordon réduit à l'état d'un hologramme. Véritables gardiens de la paix dans la galaxie, Zordon et son robot Alpha 5 (une jolie tête en forme de soupière !) initient à une vitesse supersonique le quintet à leurs nouveaux pouvoirs. Pouvoir de se transformer en Power Rangers, d'appeler à la rescousse la version robotique d'animaux préhistoriques. Le mammouth pour l'un, le tyrannosaure pour l'autre, le tricératops, le tigre à dents de sabre... Assemblés, ils donnent un robot géant et catcheur digne de Goldorak. Dans **La Libération de Rita**, les Power Rangers font connaissance avec Rita Repulsa, sorcière intergalactive ne rêvant que de conquérir la Terre et tout juste évadée de sa prison après 10.000 ans de captivité. Les super-héros dérouillent copieusement le colosse qu'elle leur envoie et regagnent leur centre de loisir.



Billy, Jason, Trini, Zack & Kimberly, investis des pouvoirs du sage Zordon, se muent en Power Rangers et défendent la planète bleue contre de dangereux figurants enfilant des costumes de monstres en caoutchouc !

Dans **Menace sur le Parc d'Attraction**, Rita Repulsa, toujours aussi véhémente, redouble de fourberie. Aux suppôts de Zordon, elle oppose un titan casqué (Ulysse) et une réplique caoutchouteuse de la Grande Faucheuse. Un monstre dont la tête vole indépendamment d'un corps qui se reconstitue tout seul ! Dans une version très music-hall enfantin de l'Enfer, les Power Rangers mettent en morceaux leur nouvel adversaire, en attendant les prochains que Rita Repulsa et ses sbires hideux ne sauraient tarder à leur expédier : des Patrouilleurs moulés et cuits comme de la pâte à pain !
A une cadence infernale, ces deux épisodes d'une vingtaine de minutes chacun présentent le menu régulier de la série, à savoir une réalisation à la ***Bioman*** (en un petit peu mieux tout de même), des combattants gigantesques, des arts martiaux sans douleur, de la science-fiction kitsch à la limite extrême du pastiche, des comédiens qui surjouent, des costumes fluorescents, des intermèdes comiques particulièrements grossiers (ah, le duo Bulk et Skull), des effets spéciaux souvent ringards... Tout pour justifier le succès fracassant de cette "occidentalisation" d'un genre typiquement nippon.

USA. 1993. Réal.: Adrian Carr. Int.: Austin St John, Thuy Trang, Walter Jones, Amy Jo Johnson, David Yost, Paul Schrier, Jason Narvy... Dist.: Polygram/ Saban.



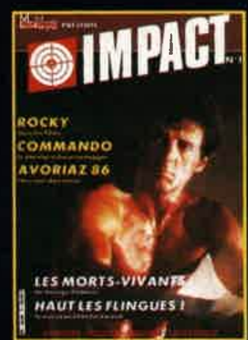
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES IMPACT

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead..
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

ILE DE CAUCHEMAR

L'Ile de la Terreur. G.B. 1965. De Terence Fisher. Avec Peter Cushing, Edward Judd, Carole Gray, Eddie Byrne, Sam Kydd. Dist.: Fil à Film.



Cette **Ile de Cauchemar** atteint des records de déphasage entre le visuel proposé par la jaquette et la réalité de son synopsis, car il faut reconnaître ici **L'Ile de la Terreur**, signé par le talentueux Terence Fisher et sorti chez nous en 1972.
Spécialiste de l'horreur traditionnelle "à la gothique", Terence Fisher s'en écarta par trois fois pour aborder des thèmes science-fictionnels volontiers inspirés par les standards américains de la décennie précédente. Ce furent dans l'ordre **The Earth Dies Screaming** (1964), décrivant l'attaque de robots extraterrestres, cette **Ile de la Terreur** (1965) et **Night of the Big Heat** (1967) traitant d'une invasion terrienne par une colonie de très moches tortues d'outre-galaxie, et sorti en France sous le titre de **La Nuit de la Grande Chaleur** dans une version odieusement caviardée par des séquences hard.
Ces trois films se ressemblent par leur structure, leur faible budget et le thème abordé : l'invasion de créatures répugnantes et les efforts d'un petit groupe à tenter de les détruire.
La découverte d'une victime littéralement privée d'os, réduite à l'état d'enveloppe spongieuse, motive l'arrivée sur une petite île irlandaise de deux scientifiques (Peter Cushing et Edward Judd). Ils découvrent rapidement les coupables : des créatures issues des éprouvettes d'un chercheur isolé travaillant sur les cellules cancéreuses. Synthétisées à partir de l'atome de silicium, et non de carbone, comme pour toute vie terrestre, les bestioles grandissent, se multiplient rapidement par scissiparité et se révèlent indestructibles. Leur aspect ressemble à de gigantesques limaces, surmontées d'un long tentacule, qui se déplacent lentement à la recherche de nourriture, menaçant très vite de dévorer les os de toute l'espèce humaine.
Petits moyens, petits effets, ce qui n'empêche pas la manipulation d'un humour noir imperturbable dont l'apogée intervient lors du final facétieux : tandis que le groupe vient difficilement de repousser l'invasion, une séquence nous apprend que des chercheurs japonais poursuivent les mêmes expériences et vont parvenir aux mêmes effets.
Manifestement, il s'agit d'un film de série et les scénaristes n'ont pas cherché la difficulté, pas plus que le dialoguiste s'en tenant au strict minimum et au banal convenu du genre. Il n'empêche, par son eastmancolor passé, ses créatures folkloriques, et aussi la présence de l'attachant Peter Cushing, l'émotion gagne (à être connue...).


Peter Cushing aux prises avec un "silicate"...

LE ZOO MEURTRIER

Les Fauves Meurtriers. U.S.A. 1962. De Robert Gordon. Avec Michael Gough, Jeanne Cooper, Virginia Grey, Elisha Cook. Dist.: Performance Vidéo, Columbus.



En fait de **Zoo Meurtrier** ou, plus curieusement, d'**Armée Sauvage** (chez *Columbus*, dont le slogan donne le ton : *"Ils ont une armée de fauves enragés dressés pour tuer au service de la folie meurtrière de leur maître"* !), nous découvrons derrière ces appellations vidéomaniaques le **Black Zoo** de Robert Gordon, sorti il y une bonne trentaine d'années sous le titre (sauvage...) **Les Fauves Meurtriers**.
Par delà l'inertie de Gordon et la transparence de sa mise en scène, il faut identifier la signature du véritable responsable de l'œuvre, le producteur Herman J. Cohen. Passionné de cinéma, de trame simpliste, de coups publicitaires et, curieusement, de figurants en costume de singe (**Bride of the Gorilla, Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla, Konga, Trog** et, bien sûr, **Les Fauves Meurtriers**), il sut prendre le premier conscience de l'intérêt des jeunes pour le cinéma fantastique. Parallèlement aux premiers films de Presley, aux comédies sur fond de plage californienne, il lance la série des "**I Was a Teenage...**" dans laquelle il bascule les castings, renverse les valeurs esthétiques, musicales, et déplace les récits, du traditionnel château au campus universitaire. Sa thématique immuable vise à placer un ou plusieurs teenagers sous l'influence d'un adulte cherchant à le pervertir ou à l'enrôler. Influence dont l'adolescent se débarrasse au terme d'une trame illustrant de façon allégorique le réel conflit des générations en cette période charnière que fut aux U.S.A. la fin des années cinquante.
De son passage au département publicité de la *Columbia*, il garde un sens de la provocation et du scoop, n'hésitant pas à exploiter la fugue d'un de ses fauves sur le tournage de ce **Black Zoo**. L'animal retrouvé, dit-on fort apeuré, tel un chien abandonné à la veille des vacances, fit cependant la une des journaux et l'économie d'une campagne publicitaire à son filou de producteur.
Le récit retrace une fumeuse affaire de transfert d'âme des animaux mourants aux humains qu'ils côtoient, et décrit les efforts d'un directeur prêt à tout pour conserver son zoo, quitte à éliminer les gêneurs à l'aide de ses fauves.
Michael Gough, acteur fétiche de Cohen (**Crimes au Musée des Horreurs, Konga, Trog, Le Cercle de Sang**) balade son flegme aristocratique dans ce rôle d'esthète illuminé traitant son propre fils tel un animal et ses fauves en invités de marque pour qui il se met volontiers à l'orgue et conduit de savoureux briefing sur le devenir de leur zoo menacé. Un film en décalage où le pire (la minceur du scénario) côtoie le meilleur (la magnifique séquence nocturne de l'inhumation d'un fauve en présence des autres animaux), ainsi qu'une bonne approche du cinéma d'un auteur encore une fois capable du pire (**Konga**) ou du meilleur (**Crimes au Musée des Horreurs**).

LES FAUVES MEURTRIERS, ou le gorille vous salue bien...

ZOMBI HORROR

Zombie Island Massacre. U.S.A. 1983. De John N. Carter. Avec Rita Jeanrette, David Broadnax, Umberto DiLeo. Dist.: Casa, Mediacom.



Le titre **Zombi Horror** pose problème aux vidéophiles, car suivant le cas, ils tomberont sur un remake inavoué de **La Nuit des Morts-Vivants**, signé Andrea Bianchi, ou sur le **Zombie Island Massacre** (chez *Mediacom*, il s'appelle justement **Massacre Island**) de la *Troma*, dont nous allons débattre ici. Ouvrez vos cahiers, merci.
Dès l'ouverture, la caméra s'approche d'une demoiselle sous la douche assez roploplote (la demoiselle, oui...), pour un le culte vaudou. Car, le vaudou est toujours debout, comme le prétendait si bien Méphisto (ça, celui qu'a pas lu Goethe, il reste en rade...).
Le petit groupe assiste justement à une cérémonie macabre où l'on réveille un zombie dans une reconstitution participant davantage du Club Med que de la véritable magie noire. Il n'empêche qu'à partir de cet instant le petit groupe va connaître les plus vifs désagréments et se trouver décimé au fur et à mesure de sa progression. Une progression laborieuse quand, apercevant une maisonnette de leur car immobilisé, ils décident de la rejoindre. Mais l'un d'eux trépasse. Affliction générale, puis remise en route. Autre meurtre, et l'on marche encore pendant des lustres, comme si la maisonnette reculait à mesure. "Et le désir s'accroît quand l'effet se recule" aurait dit Corneille s'il ne l'avait déjà effectivement déclaré au vif plaisir de plusieurs générations de tragédiens en herbe.
Fort de cette expérience, le petit groupe - en marchant toujours - dégage les conclusions qui s'imposent : *"Cela veut dire que quelque chose nous menace tous"* ! Quelle lucidité dans cette épreuve... Un des derniers à succomber se



Zombie, île et massacre : ZOMBIE ISLAND MASSACRE !

de ces gags à la **Psychose** dont le cinéma d'épouvante à petit budget fait toujours une utilisation déraisonnable. Une scène annonciatrice d'une histoire simple, mais cultivant le faux semblant pour mieux dérouter le spectateur à la séquence finale. A la manière des films catastrophe, nous faisons connaisance avec les divers protagonistes, embarqués pour une excursion sur une petite île des Caraïbes où l'on pratique encore rappelle avoir lu l'énigme des *Dix Petits Nègres* dans sa jeunesse et comprend ainsi que le coupable est, non pas un Noir comme la référence pouvait le laisser croire, mais bien le scénariste qui nous balade depuis le début de l'histoire.
Le petit retournement de situation final boucle l'énigme de façon logique et permet de relativiser les dégâts d'une mini-production représentative de l'esprit *Troma* et finalement assez divertissante.

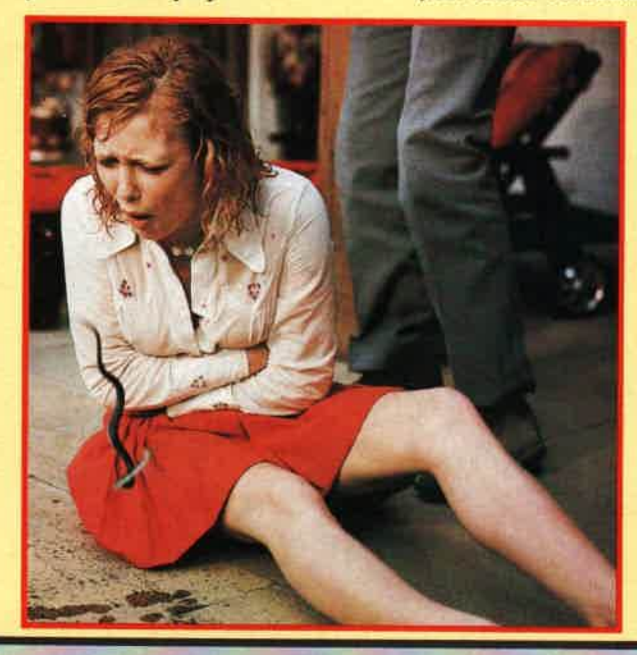
LE CADEAU DU DIABLE

Magdalena la Sexorcisée. Allemagne. 1974. De Michael Walter. Avec Dagmar Hedrich, Warber Bruhns, Michael Hinz, Rudolph Schundler, Eva Kinsky. Dist.: Columbus, plus : anonyme (!).



Ce **Cadeau du Diable** nous parvint franco de port suite au succès, à l'époque, d'un certain **L'Exorciste**. Beaucoup de créateurs se montrèrent alors à la hauteur. Rebaptisant leur œuvre juste avant la sortie du film de Friedkin, tournant à la hâte quelques séquences de possession pour mieux coller au sujet, ou mettant en chantier des imitations plus ou moins appliquées. Tout cela nous valut en 74 une singulière vague d'exorcismes divers aux appellations forcément démoniaques : **Exorcisme Tragique**, **Bacchanales Infernales**, **Le Démon aux Tripes**, **L'Antechrist**, **La Maison de l'Exorcisme**, etc. Quant à notre cadeau du jour, il cache, vingt ans après, le curieux **Magdalena la Sexorcisée**. Textuel ! C'est à prendre ou à laisser. Dans un premier temps, ce fut simplement "l'Exorcisée", puis le distributeur imprima des stickers "Sexorcisée" à coller sur l'ancien matériel d'exploitation. Très fort !
L'action démarre à la "**Jack l'Eventreur**" pour se poursuivre façon **Silence des Agneaux** avec la crucifixion mystérieuse d'un brave homme en plein mercredi des cendres (la poubelle en repartant... Non, c'est rien, juste un procédé mémotechnique bien utile parfois). L'inspecteur chargé de l'affaire prend aussitôt les choses en main et dévoile son angle d'attaque devant le corps étendu du supplicié : *"Bon, nous avons là tous les éléments, ce qui nous manque à présent, c'est le meurtrier"* ! Un authentique professionnel, quoi !
Son enquête le conduit auprès de la petite fille du défunt, Magdalena, demeurant dans un pensionnat pour demoiselles. Et au bout de quelques séquences, l'évidence saute aux yeux : violence soudaine, lévitation d'objets divers, bave abondante, profération d'obscénités, sans compter une nette propension à se déshabiller tout le temps, c'est bien sûr : la malheureuse est possédée du démon. Médecins, institutrices, policiers et témoins vont en douter pourtant jusqu'au final où un prêtre pratique un farouche exorcisme consistant à lui faire réciter le Notre-Père. Dès le premier mot, le démon n'en peut plus - et comme on le comprend ! -, il préfère s'échapper par la bouche même de la jeune fille, sous la forme d'un serpent prestement écrasé par l'assistance. *"Seule la Foi peut guérir les possédés"* conclut alors le Saint homme dans une indifférence quasi-générale.
Bien sûr, cela ne renouvelle pas les fondements essentiels de l'histoire du cinéma, mais on passe tout de même un bon moment, l'héroïne est super-jolie et adore se dénuder à la vive indignation des autorités religieuses et du corps enseignant parfaitement désorientés.
Michael Walter n'a jamais vraiment su se déterminer entre film d'horreur et polissonnerie teutonne et, dans le doute, compose de fort belles images qu'il éclaire en des tons surchargés manière de bien fixer l'ambiance. Pas trop fierots quand même, les éditeurs de la ressortie actuelle ont préféré ne pas laisser d'adresse.

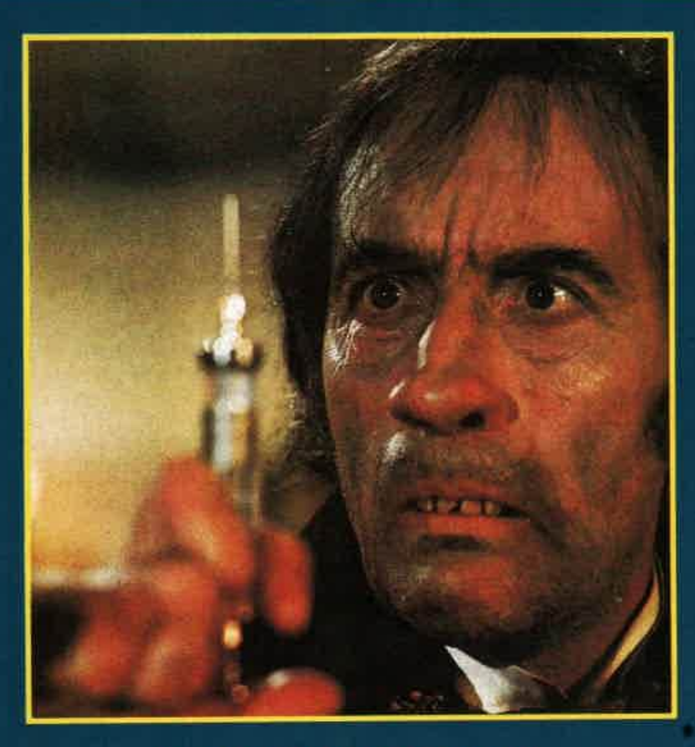
Jean-Pierre PUTTERS



ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS



← JE SUIS UN MONSTRE

I Monster. 1971. G.B. De Stephen Weeks. Avec Christopher Lee, Peter Cushing, George Merritt, Kenneth J. Warren, Mike Raven.

Premier film de Stephen Weeks (**Ghost Story**, **Sword of the Valiant**... comme ils font dans les notules), ce **Je Suis un Monstre** emprunte le thème célèbre du Dr. Jekyll tout en débaptisant prudemment les personnages. C'est donc un certain Dr. Marlowe (Christopher Lee) qui, se basant sur les brillantes théories du Dr. Freud pour soigner ses patients, remarque qu'à l'aide d'un certain sérum il parvient à provoquer une curieuse évolution de leur comportement. Avec un bon Vat 69, notez bien, il parvenait au même résultat avec des effets secondaires quasiment négligeables, mais bon...
Il décide alors de l'expérimenter sur lui-même et devient ainsi le redoutable Mr Blake (toujours Christopher Lee) après lequel court comme à l'habitude le regretté Peter Cushing : *"Allez hop, maintenant, un bon thé au lait et je cours au Lee..."*
La dégradation du personnage s'affirme à chaque nouvelle prise de drogue et Blake hante désormais Soho tous les soirs afin d'assouvir ses bas instincts. Dans le rôle, Christopher Lee cabotine comme un fou et nous rappelle même par instants la gestuelle bouffonne d'un Jean-Louis Barrault jouant Opale dans cette autre adaptation détournée de l'œuvre de R.L. Stevenson, **Le Testament du Docteur Cordelier**. Un film français, n'empêche...

LE VAMPIRE EROTIQUE →

House on Bare Mountain. 1962. U.S.A.De R.L. Frost. Avec Bob Cresse, Hugh Cannon, Laura Eden, Warren Ames, Jeffrey Smiters.

On ne chantera jamais assez le mal que peut faire la prise d'héroïne dans les milieux artistiques. Il suffit de considérer les ravages sur la tête de notre personnage, on dirait carrément Frankenstein !
Filmé en "Nuderama", disait la pub, ce **Vampire Erotique** ne raconte nullement une affaire de vampirisme, mais un trafic d'alcool frelaté dont les distilleries clandestines se situent dans les souterrains d'une institution pour jeunes filles. La directrice, la bonne Granny Good (jouée par le producteur du film, Bob Cresse, grand amateur de sado-maso, par ailleurs), se fait aider dans ses œuvres d'un gigantesque loup-garou et couvre les bruits de bouteilles en organisant en surface des soirées costumées qui finissent le plus souvent en strip-tease généralisé. Comme disait le monstre de Frankenstein, présent à ces frasques en compagnie de son copain Dracula : attendez, demain j'enlève le foie. Mais le dernier qui s'en va referme l'aorte en sortant.





← SPACE RAIDERS

1983. U.S.A. De Howard R. Cohen. Avec Vince Edwards, David Menderhall, Thom Christopher, Dick Miller, Luca Bercovici.

- Oui, je sais, j'ai l'air un peu con, comme ça, mais j'ai une excuse, je joue dans un Corman, les mecs.
- Ah bon, désolé, on pouvait pas savoir, vieux...
Des aventuriers de l'espace se mesurent à une force intergalactique rêvant d'étendre son empire à tout l'univers. Leur vaisseau amiral est commandé par un robot qui défend l'Etoile Noire et alors donc... Ho, Roger, c'est pas vrai, c'est quoi ce scénario ?
Comble de l'art, les effets spéciaux, et notamment les batailles dans l'espace, proviennent directement des **Mercenaires de l'Espace**, une production Corman antérieure. C'est assez dire que l'intrigue en prend un sacré coup dans l'aile à tenter d'intégrer ainsi les deux matériels.
Quant à notre schtroumpf bleu, dans sa beauté farouche il n'a pas obtenu non plus les faveurs du jury. *"Jamais acteur sous un masque de latex n'a autant ressemblé à un acteur sous un masque de latex"* tranchait alors la critique. (Ils sont méchants... C'était pas un film étranger, pourtant !).
Côté personnalités, les connaisseurs repéreront l'acteur fétiche de Roger Corman, Dick Miller, ainsi que le futur réalisateur d'un **Ghoulies** ravageur, Luca Bercovici.





LA REVANCHE DES MORTES-VIVANTES

1986. France. De Peter B. Harsone. Avec Kathryn Charly, Sylvie Novak, Gabor Rassov.

Quelle différence y-a-t-il entre les **Momies de Guanajuato** et la **Revanche des Mortes-Vivantes** ? entendé-je récemment demander dans une émission de Pascal Grisoli. Ou c'était dans les toilettes du *Brady*, je sais plus (oui, bon, ça va, c'est presque pareil, hein...). Très facile : dans les deux cas le maquillage s'arrête au cou des personnages. Distraction, économie ? Allez savoir. Toujours est-il qu'en matière d'érotisme, si les auteurs ont pu éviter le X, ils n'ont pas raté le Z.
Le scénario, surtout, d'une simplicité rare, est d'un tel niveau d'illogisme qu'ils ont dû en changer en cours de route. Cela n'empêche pas un carton final de recommander aux spectateurs : "*Ne détruisez pas l'intérêt que pourraient prendre vos amis à ce film. Ne leur racontez pas ce que vous avez vu*". Et c'est très vrai : soit vous n'aurez plus d'amis (s'ils vont voir le film), soit ils ne vous croiront jamais.

THE FROZEN DEAD

1966. G.B. De Herbert J. Leder. Avec Dana Andrews, Anna Palk, Philip Gilbert, Karel Stepanek, Kathleen Breck.

- Vous voyez, l'opération a parfaitement réussi. Je lui retire les fils, je la colle au congé et voilà votre Frozen Head.
- Mais Professeur, on avait dit Frozen Dead, pas Frozen Head !
Eh oui, c'est une histoire assez invraisemblable où, dans un laboratoire secret, un savant bien allumé tente de faire revivre des sujets congelés. Et justement, à propos de cons gelés, un ancien général nazi lui confie la lourde tâche de ressusciter un bataillon entier de ses soldats entassés depuis la Seconde Guerre Mondiale dans un entrepôt frigorifique (et toujours en uniforme !), ceci bien sûr afin de repartir à la conquête du Monde. En fait, ça ne marche pas comme prévu. "*Les corps reviennent bien à la vie, mais le cerveau ne fonctionne pas bien*", explique le savant au Général, sans se douter que de leur vivant leur cerveau marchait encore plus mal... Et pourquoi dégeler des Nazis, d'abord, nous avons nos Lepénistes, déjà bien givrés, eux aussi.
Ici la victime de cette sinistre expérience a perdu son corps (j'avais pourtant mon corps aux pieds, flûte alors !), mais développe en compensation des pouvoirs télépathiques qui lui permettent de commander une rangée de bras suspendus (voyez **La Belle et la Bête** !) et d'étrangler au passage le méchant de l'histoire.
Malgré tous les efforts de Leder, les critiques jugèrent son travail trop "pedestrian", comme disent les Américains quand ils veulent sans doute qualifier un film réalisé avec les pieds.



CREATURE

1985. U.S.A. De William Malone. Avec Stan Iwar, Wendy Schaal, Marie Laudin, Klaus Kinski, Robert Jaffe.

En recopiant **Alien**, notre réalisateur s'est involontairement trompé plusieurs fois. Saurez-vous reconnaître les autres films ici repompés ?
Quant à ce blessé vraiment grave, il survit grâce à l'influence d'un petit embryon de la créature vissé sur sa nuque. Le monstre lui-même, pattes de Godzilla et tête d'Alien, séjourne sur un satellite de Saturne où aborde un équipage américain sommairement dirigé. "*Ah, suis-je con !*" reconnaît en effet le commandant avant de bien poser le problème quelques séquences plus tard : "*il faut agir avec intelligence*" préconise-t-il, pendant que la bestiole lui bouffe progressivement ses hommes. Finalement, on l'électrocute, un des gars l'ayant vu faire dans un vieux film de SF (**La Chose d'un Autre Monde** vraisemblablement), puis on l'éjecte dans l'espace (là, personne n'ose citer **Alien**, y'a quand même des limites...) et, comme vraiment elle résiste encore, les survivants se résolvent à la finir à la dynamite.
Manifestement, le réalisateur a trop vu **Planet of the Vampires** et trimbale son équipage d'un vaisseau à l'autre. Avec cette scène étonnante où, à la première visite, un gars passe la tête par l'ouverture du bâtiment adverse et demande ingénuement "*y'a quelqu'un ?*" (chute immédiate du suspense !).







SCALPS

1983. U.S.A. De Fred Olen Ray. Avec Kirk Alyn, Carol Borland, Roger Maycock, Barbara Magnusson.

Malgré les avertissements d'usage, une bande d'étudiants en archéologie décide de rechercher sur le territoire indien des vestiges de leur civilisation disparue. Totem, tomahawk, tippi, poulet Tandori (ben si, pourquoi ?), véritable tapis de selle du Général Custer et trucs du genre. Mais l'esprit d'un méchant sorcier indien va hélas venir les posséder, vu que dans leur cerveau il y a largement la place.
Pour son troisième film, l'ami Ray se la jouait volontiers **Evil Dead**, partagé qu'il était entre ses réalisations à la limite de l'amateurisme (**Brain Leeches, Alien Dead**) et ses travaux de maquillages somme toute assez folkloriques. N'oublions pas que Fred Olen Ray fut quand même l'auteur des mémorables masques de Frankenberry et du Count Chokula un soir d'Halloween à la TV américaine. C'est pas Pradel qui nous passerait ça dans ses émissions. Evidemment, ça casserait l'ambiance !

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● Adrien Goutheyron, sénateur RPR, livre actuellement au Sénat un rapport d'information sur la distribution de la presse. Lequel met en cause la situation de monopole des N.M.P.P. et reproche à l'Etat de mal répartir les avantages postaux et fiscaux aux publications. "*L'Etat doit encourager la diffusion de la pensée utile à la démocratie et s'abstenir de soutenir des publication récréatives*" souligne le (vilain...) rapporteur dans son texte, qui fustige au passage la délivrance trop systématique de la Commission Paritaire de Presse, laquelle, on le rappelle permet de bénéficier d'un taux de TVA à 5,5 % au lieu des 18,60 ordinaires, ainsi que de tarifs postaux réduits.
La position du RPR se veut claire : la démocratie doit se mesurer au billet de 500 et les publications récréatives seront pénalisées au profit des torchons prétentieux (bénéfice assez mince puisque le second cas de figure couvre facile 90% du secteur presse). Du coup, vous ne trouverez aucune trace d'humour dans ce numéro 94, désolé (ou alors, ça nous aura échappé...).
Le troisième millénaire sera glauque ou ne sera pas, faut si faire. Sauf bien sûr, si vous ne votez pas RPR entretemps. CQFD...

● Dans sa vaste tentative de décervelage national *TF1* s'en prend désormais à l'orthographe. On se rappelle son fameux panneau **Laurence d'Arabie** il y a peu. Eh bien, à propos des dernières crues dans les campagnes, nous pouvions admirer au J.T. cette incrustation annonçant à droite du présentateur : "Innondations". Décidément, que d'eau, que d'eau ! Mais pourquoi tant de N ?

● Ca y est, Luc Besson vient de péter les plombs. Au *Figaroscope* (déjà, on aurait dû se méfier !) l'artiste confie son sentiment sur l'expression cinématographique : "*il y a eu moins de films cette année et c'est bien, parce qu'on a évité aux Français quarante navets !*" Dur, depuis qu'il signe des chefs-d'œuvre américains, Lucky n'a plus guère de considérations pour les copains. C'est beau la réussite !

● Nous connaissons finalement le coût global du fameux Questionnaire Ballamou qui, comme chacun le sait maintenant, a débouché sur d'importantes réformes telles que, euh... ou encore, eh bien, euh... sans parler de toutes les autres, dont nous ne parlerons donc pas. La facture s'élève en fait à 47 millions de francs, soit près de cinq petits milliards de centimes. Ah oui, quand même ! Perte sèche, à votre avis ? Pas sûr. Ayant publié, avec l'accord des signataires, une centaine de ces lettres de jeunes, le mensuel *Dix sur Dix* s'est vu réclamer par les services du Gouvernement pas moins de 8% sur les ventes de ce numéro spécial. Fort, non ? Au nom du pèze, du fric et du saint-prix, amène...

● Grosse indignation après la remise des 7 *d'Or*. Les arguments diffèrent pour exprimer les déceptions, sauf celui-ci : assez de ce pitoyable spectacle d'auto-congratulation devant un parterre de légumes plus excités par leur assiette que par la mascarade exécutée sur scène. Grosse déception aussi chez *TF1*, qui recomptait fiévreusement tous ses trophées pour n'en trouver toujours aucun.
Mais le scandale, si scandale il y a, ne peut s'analyser qu'à la faveur de deux éclaicissements préalables qui, pour l'instant, nous manquent. Quels sont réellement ces 5000 électeurs anonymes (dont 3000 abtentionnistes, cette année !), comment sont-ils choisis ? Et surtout, que veut-on couronner vraiment à travers cette manifestation à paillettes ? La qualité d'une émission de TV ou bien son succès populaire ?
En attendant, Paul Giannoli, directeur de *Télé-7-Jours* et organisateur de la cérémonie, annonce timidement les 11ème *7 d'Or* avec de nouveaux électeurs. Des noms, des noms !

● Les sondages vont bientôt remplacer la pub dans la propagation de la pensée commune (aux deux sens du terme). L'*Ifop* demandait notamment à quelques volontaires les valeurs les plus importantes aux yeux des Français. D'abord pour les autres, avec ce résultat. Argent : 71 %, Travail : 17%, Valeurs Humaines : 3%, Intelligence : 2% (c'est vache, ou alors chez *TF1*, et encore...). Ensuite, pour vous-même, et cette fois, les taux basculent. Valeurs Humaines 59 %. Travail : 21%, Intelligence, 7 %, Argent : 6 % seulement. Résultat, beaucoup de misanthropes ou pas mal d'hypocrites.
Avec, dans les deux cas, une quantité non négligeable de sans opinion. C'est terrible, ça, face à n'importe quelle sollicitation, fut-ce-t-elle évidente, vous trouvez toujours des indécis :
- Alors cher Monsieur, vous rangeriez-vous dans le camp des sinistres cons, des pauvres peine à jouir ou bien des sombres enculés ?
- Euh, mettez plutôt que je suis sans opinion.

COURTES (mais bonnes...)

C'est décidé, *La Cinquième* ne communiquera plus ses taux d'audience aux média. Pourquoi ? Ben, certaines émissions rampent à 0,1 %, et les "top" plafonnent à 1%. Evidemment, face à *Premiers Baisers*, qu'est-ce que tu veux faire...

Evénement : Le pape en CD (double, en plus). Commentaire du père Di Falco : "*j'ai beaucoup apprécié la richesse de ce disque*". Pauvre gars ! (Remarquez, il est obligé...). Moi, j'achète pas, j'attends de voir le concert.

Stéphan Eicher ? (l'achetez pas non plus !).

Incroyable ! La K7 *This is Horror* (à laquelle *Mad* a collaboré) est chroniquée dans *France-Dimanche* : "*allons, ensemble, nous faire peur avec Stephen King. Edité par* Alpha International (*Alpa*, bande d'ignares...)". Orthographe = 3. Syntaxe = 2. Et c'est bien payé !

Télé-7-Jours, toujours : Bruce Campbell a joué dans **L'Armée des Ténèbres I, II, III**. Qui dit ça ? Eh oui, la petite Caron. C'était facile.

Bruce Campbell (encore !) : "*le cœur brisé*" d'après *France-Dimanche*. C'est beau, le succès. Hé, Bruce, on t'adore, mais si tu nous les brises avec ton cœur on n'ira pas voir **L'Armée des Ténèbres IV**.

Christine Bravo (toujours dans *France-Dimanche*) : "*elle vient de se mette à la pipe*". Bravo, Christine !

Jusqu'ici occupée à recompter ses sous, la Suisse vient de demander au Conseil de l'Europe de limiter la violence et la pornographie à la télévision. Pas à la télévision suisse, quand même ?

Retrouvée dans un vieux *Télé-7-Jours* (oui, quand on a rien à foutre, on fouille dans les poubelles...), cette photo parue à la sortie de **Willow**. Tout dans le bon goût !



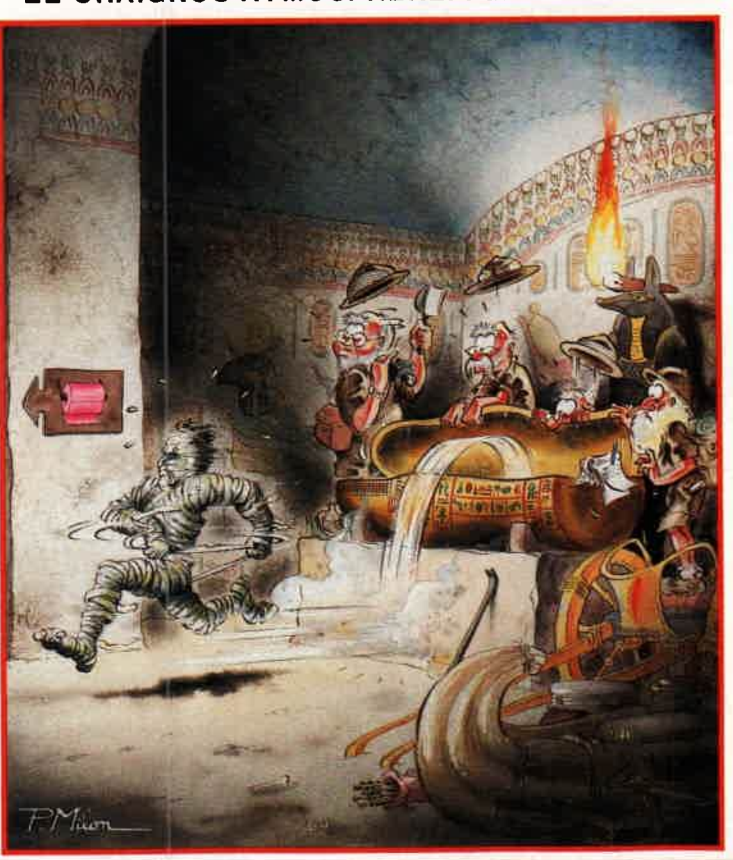
Affiche de **Harcèlement** : scandale (bon film par ailleurs, pas du tout sur le harcèlement, mais plutôt sur les nouveaux codes des multinationales), affiche de **Prêt à Porter** : idem. Par contre, celle de Le Pen ne choque personne. Y'a plus d'moralité.

Musique : Après *Les Patates*, il existe un groupe appelé *Les Prouts* ! Hum... Salut les gars, quel bon vent vous amène ?

Hé, un autre (destroy, sûrement) s'intitule *Ze Craignos Monsters* (véridique !). S'ils nous lisent, faut absolument qu'ils se manifestent.

Mauvaise nouvelle pour finir : un projet de loi vise à sanctionner le dépôt des prospectus à domicile. Avec quoi on va allumer le feu, alors ?

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE. Par Pierre Milon



STAR WARS 1. NON, STAR WARS 4. SI, SI, C'EST BIEN LE 1.

Grand Ecran, le gratuit de chez *Gaumont* (Gaumont allez-vous au fait ?) (*) revient sur **La Guerre des Etoiles** pour nous annoncer une nouvelle version du film à sortir courant 1997. Avec des séquences inédites, de nouveaux effets spéciaux, ainsi qu'une séquence coupée au montage montrant Han Solo affronter Jabba the Hutt. La production vient de démarrer, paraît-il, au ranch Skywalker, siège des bureaux de Georges (ils l'écrivent comme ça, oui) Lucas. Et après nous avoir retranscrit ses propos, *Grand Ecran* nous publie sa photo, que nous vous repassons à notre tour. Faites passer, s'il vous plaît, merci. Ben si, c'est George, quoi, on le reconnaît bien à sa barbe.

* *Qu'est-ce qu'on est récréatif, alors !*



Le Docu qui tue : George Lucas au travail !

● Entendue aux *Grosses Têtes*, cette question éminemment cinéphilique *"Dans quel film trouve-t-on 116 nains ?"* C'est vrai qu'elle est pas facile, et à part **Blanche Neige et les Sept Nains** après une compression de personnel, il faut y réfléchir une minute. Et les invités de chercher comme des bêtes :
- *La nationalité du film ?*
- *Probablement allemand*, se risque M.C. Bouvard (M.C., en langage jeune, c'est le maître de cérémonie, hein !).
- *En noir et blanc ?*
- *Très certainement*, affirme le petit bouffon bouffi.
- *Un film muet ?*
- *Sans doute, mais je ne suis pas très cinéphile*, reconnaît l'animateur dans un de ses rares moments de lucidité.

Après cela, les invités eurent un mal fou à identifier en tant que film muet allemand et en noir et blanc la classique comédie musicale **Le Magicien d'Oz**, de Victor Fleming avec la chanteuse (muette, donc !) Judy Garland. Hé mine de rien, si Maître de Cérémonie Solaar chantait en version muette, je m'initierais peut-être plus vite au rap.

● Après le concours de Pétanque de l'année dernière, réservé aux journalistes, où nous participions, rappelez-vous, avec l'ami Toullec (si, si, même qu'il avait les boules !), le 10ème Prix Georges de Beauregard consacre cette année les meilleurs "producteurs français, européen, jeune producteur, et producteur de court métrage". Mais comme cela menaçait de virer classique, il est prévu d'élire aussi une "Miss Beauregard", afin de couronner une jeune comédienne ayant également de beaux yeux. Si en plus elle savait jouer à la pétanque, ça serait vraiment dans la fouille. A quoi ça tient, le talent !

● Le gag du mois : Algood vit sans doute ses derniers jours à la Culture, alors il se livre au lancer de médailles tous azimuts. Dernière victime : Johnny Halliday, intronisé Chevalier des Arts et Lettres, juste au moment où Jojo nous sort son album tout en anglais, ça tombe bien. *"Ah que je remercie tout le monde, and now everybody sing with me : to dead of love enchaineeeeedeuh !"*

LA VIDEO EN FOLIE

MISSION INVASION TERRE

Phoenix

PHOENIX DOMINATOR

Nous faisions il y a peu la chronique de la K7 **Gameka et les trois Super Women**, véritable digest de trois films du monstre Gamera, une tortue géante ayant un temps concurrencé au Japon le célèbre Godzilla.
Sur la fin, le même jaquettage et ce même titre de **Gameka et les Trois Super Women** cachait curieusement, non plus le film de Noriaki Yuasa, mais un obscur karaté intitulé **L'Héroïne du Kung Fu**. Sans autres explications. En bref, ceux qui n'avaient déjà rien compris à la lecture du synopsis au dos de la jaquette faisaient rien qu'à se lamenter grave à la vision du film.
Patience, les gars, nos trois super-women réapparaissent dans le même film, mais cette fois sous un (double) nouveau titre : **Phoenix Dominator** et **Mission Invasion Terre**, à moins de prendre en compte le seul "Phoenix" inscrit au bas de l'affiche, ce qui ferait trois titres. Rayez les mentions inutiles. Bien malin qui, au vu de l'illustration, saura les identifier : un revolver, six héros, deux filles armées, une bande de motards. Tout est faux. Reste le résumé de l'histoire, toujours édifiant : *"Un engin spatial pirate projette la conquête du monde et son esprit satanique (à l'engin ?) lui dicte l'invasion de la Terre (...). Sont engagés six énormes monstres et une espionne (...). La planète de la Paix M88 dépêche sur la Terre trois filles spatiales qui, sans armes* (pas comme sur la jaquette, alors ?), *auront recours à un monstre paisible mais coriace, ennemi acharné des six monstres* (un coup de pot !) *(...). Une succession de combats dans les airs, de luttes terrifiantes vont anéantir les six monstres et condamner l'espionne."* Nous voilà prévenus !

● L'affaire des faux intégristes à la *Marche du Siècle* ne constitue qu'un premier pas dans la couse aux faux et usage de faux. Suite aux progrès de la retouche numérique, une société propose déjà un nouveau service : la retouche de vos photos de famille (ou autres, on suppose) pour y faire disparaître (ou apparaître) un personnage. Idéal pour fabriquer vos alibis, ou pour rire en société !

● *Gaumont* deuxième ! Et pourquoi ne pas embaucher des cinéphiles, les gars ? C'est Tim Basinger qui va être drôlement jalouse...



QUI REPRENDRA UN PEU DE FAUX MAGE ?

● Connaissez-vous quelque chose de plus rigolo que ces publicités pour marabouts généreusement glissées dans nos boîtes à lettres ? (Oui ? allez, dites voir : Jacques Pradel présentant *Perdu de Vue*... Ah oui, mais non, vous trichez, là !). En tout cas, celle du vénérable et divinatoire M. Houssen défie les lois du genre : *"Monsieur Houssen résout tous vos problèmes. Si votre femme est partie, elle reviendra courir derrière vous comme le chien après son maître* (!) *Même si vous avez du mal qui circule en vous, je vous enlève dans deux jours* (ah tais-toi, grand fou !). *Je vous aide si vous avez des difficultés pour rencontrée la femme que vous aimez* (et des difficultés en orthographe, non ?), etc.
En revanche, la fin s'avère volontiers plus nébuleuse : *"examens, concours, donne succez aux artistes, ouvriers, acteurs"*. Et la carte s'achève par l'adresse avec les heures de visites (toujours de très tôt à très tard) et l'invariable "fond de la cour, 4ème étage, porte à gauche".

● En chaque fin d'année, *Télé-7-Jours* accorde la place nécessaire à ce qui, selon lui, semble passionner la majorité des Français à pareille époque, à savoir : les prédictions pour l'année suivante. A la rubrique *"Télé-7-Jours va plus loin"* (justement, jusqu'où ira-t-il ?), Elizabeth Teissier nous assénait les siennes avec une certaine désinvolture. Si de pareils avis n'ont strictement aucun intérêt à la date de parution (fin 94), il suffit de laisser reposer à peine trois petits mois pour en mesurer tout l'humour involontaire.
Sans rire, en effet, Elizabeth nous annonce une certaine *"déstabilisation politique, quelques fanatismes religieux et des problèmes économiques"* pour cette année 95 (oh, c'est pas vrai ?), avant d'apercevoir à l'horizon *"la régression, puis la guérison du Sida* (merci Docteur, combien vous dois-je ?)*". "Pour le 23 avril et le 7 mai, j'ai étudié le ciel et il apparaît que le vote sera massif. L'ambiance sera à l'ouverture* (des urnes, assurément...) *malgré quelques discussions et controverses passionnées"* (oh, et tu vois tout ça dans les astres, ma chérie ?).
Mais l'apothéose survient quand elle attaque le cas "Delors" : *"après un succès au premier tour, le ciel du 7 mai n'est pas radieux pour lui. Mais peut-être reflète-t-il les lourdes responsabilités d'une éventuelle élection"*.
Bien vu. En clair, elle le voit un peu battu, ou bien légèrement gagnant, mais en aucun cas non-candidat !
Hé, vous êtes drôle, vous. Je suis escroc, moi, hein, pas le Petit Jésus...

Céline Deiana, Strasbourg

Cher tous. Cela faisait bien longtemps que je n'avais autant apprécié le cinéma. Depuis **Pulp Fiction** en fait. C'était un mercredi froid d'hiver et que faire d'autre pour me réchauffer le sang que d'aller voir **Entretien avec un Vampire** ? Un film beau, jouissif, sensuel, génial, et tout et tout. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec mon bonheur, et vous parler plutôt d'une grosse et malheureuse déception. Grandie sous l'influence de **Star Wars, Indiana Jones** et cie, je me réjouissais de la projection de **Stargate**, malgré un son Dolby à vous faire exploser les tympans. Début du film : **Indiana Jones**. Je sais pas si c'est un hommage au genre, mais déjà ça ne passe pas. Décidément, je ne le sens pas ce film. Je ne sais pas s'il est trop ou pas assez. Et pourtant j'étais partie sur de bonnes bases : les vôtres, la critique du n° 93. Le sujet, même, est extra ! Mais vraiment, je n'aime pas **Stargate**. J'avais l'impression de déjà connaître l'histoire. Ce qui me chagrine c'est de ne pas être en accord avec M.M. car c'est la première fois que cela m'arrive depuis que je vous achète. J'aimerais bien avoir l'avis des lecteurs à ce sujet

Tu peux faire partie du club sans partager tous nos avis, tu sais, nous ne sommes pas au PCF, ici. Par ailleurs cette critique favorable émanait de Marc qui est à peu près le seul chez nous à avoir apprécié ***Stargate****. Les autres parlent de "bonne daube", de "grosse bouse", et autres formules lapidaires remplaçant actuellement nos "franchement à chier" d'autrefois. Comme quoi, tout évolue.*
Sans être aussi tranché, je déplore pour ma part une rupture de rythme dès le franchissement de la porte des étoiles, un sous-emploi scandaleux de l'extraordinaire Jaye Davidson dans le rôle de Rà, sans parler du colonialisme latent et du final à la sous-Maciste avec, comble du ridicule, le salut bien servile des indigènes. Ce qui fait quand même beaucoup. Sinon, le reste, ça va ! J.P.P.

Frédéric Aubin, Armentières

Je suis lecteur de *Mad Movies* depuis l'âge de huit ans et c'est grâce à lui et au fantastique en général que j'ai développé une certaine créativité. Je vous en fais juge en vous adressant deux photos de mes créatures que j'ai réalisées à l'échelle réelle et qui j'espère vous plairont, ainsi qu'aux lecteurs qui peuvent éventuellement m'écrire pour échanger des idées.
Sinon, je déplore un peu l'absence dans *Mad Movies* de dossiers sur les vétérans des effets spéciaux, tels Ray Harryhausen et Dick Smith, par exemple. Frédéric Aubin, 31, rue Gustave Duriez, 59280 Armentières.

Ces dossiers existent bel et bien dans nos anciens numéros (23, 24 et 25), nous n'allons pas les republier.



Alexis Piperaud, Fuveau

Je remercie tout le monde, *Mad Movies* et ceux qui ont voté pour moi à l'occasion du concours Balladur/Batman.
A propos de peintures, je t'envoie des photos d'œuvres plus sérieuses. Et, pour répondre à Pascal Gonzalès et aux autres illustrateurs, c'est la galère pour tous. Si tu ne connais pas quelqu'un on ne te regarde même pas. De plus, dans le genre qui nous intéresse, les places sont peu nombreuses et déjà prises. Dixit les responsables d'éditions. Il faut s'accrocher, ouaiiis ! Ils ne comprennent rien, le monde est pourri ! Vivement la bombe atomique. ARGHH !
Et justement, j'apprécie que *Mad Movies* permette aux jeunes auteurs de s'exprimer. D'intéressant pour moi dans les magazines de BD il n'y a plus rien, et en revues de cinéma, il n'y a que *Mad*. Longue vie au Roi !

T'as pas l'impression d'en faire trop, non ? C'est comme pour ta pin-up, moi je la verrais bien sur une pub Virgin Megastore. *Mais si tu tentes le coup, ne dis pas que l'idée vient de moi, surtout. J.P.P.*





Gilles Martinet, Sospel

Juste une petite précision sur la bibliographie de Clive Barker. Il existe un autre livre en français dans la série Pocket Junior. Il s'intitule *Le Voleur d'Eternité*. C'est un conte horrifique pour les jeunes. De plus il contient de très nombreux dessins de Clive Barker. D'autre part, on trouve facilement en France (en anglais, cette fois) sort intégrale chez Harper Collins, y compris son dernier bijou, *Imajica*. Chaque livre est agrémenté d'une superbe jaquette qui vaut le détour. Même si on ne comprend pas l'anglais, ça fait joli au-dessus de la cheminée entre la boule de neige avec le dauphin et l'assiette Petit Jésus *(tu lis trop la Mad Rubrik, toi !)*.
Si cela intéresse certains lecteurs, je peux enregistrer le 45t du groupe où chante Screaming Mad George. Attention, pour oreilles averties, c'est du hardcore.

Bruno Pralong, Eysines

Entretien avec un Vampire et **Frankenstein** sont deux œuvres immenses, sombres et sans concession. Je me suis retrouvé piégé, assommé par tant de souffrance morale, par cette fatalité intolérable (la mort est un point final) qui apparaît si violemment dans le film de Branagh. Quant à Jordan, ses vampires sont des seigneurs sans château, condamnés à la solitude et à l'horreur. Et quelle beauté visuelle !
Je conclurai par ces trois mots : vive le Fantastique (et vive vous, ses serviteurs).



Olivier Labbé, Longwy

1995 : la transmutation psychotronique du cinéma fantastico-virtuel est amorcée et les HOLLY-ROM (mixe technos de Hollywood et CD ROM informatique) annoncent un nouveau type de films-jeux interactifs dans lesquels l'acto-spectateur (antithèse du spectateur légume encore appelé téléspectateur, cf aussi TF-hein ?/Le Juste Cri, La Roue de la Thune) est en immersion totale dans un espace de spectacle libertaire (cf. cyber-space) sur lequel il agit *(ah bon !)*.
Le Cobaye nous laissait déjà présager l'avènement de cette nouvelle "ère mutante" dans l'histoire du cinéma. Vous rêvez de jouer le Deeckard de **Blade Runner** ? C'est désormais possible : ***Under a Killing Moon***, premier véritable film interactif, largement inspiré de **Blade Runner**, **Moonraker** et Mike Hammer/Spillane vous invite à incarner un cyber détective dénouant un complot planétaire dans le Chicago de 2024.
Dracula Unleashed vous offre, pour sa part, le rôle de Van Helsing dans une histoire très inspirée de la *Hammer-Films*.
Egalement : ***Critical Path*** (vous êtes une femme dans un film très **Rambo** fiction), ***Cadillac Dinosaur*** (Rock'n'roll spatial), ***Wing Commander*** (budget de trois millions de dollars avec Malcolm McDowell et Mark Hamill), ou encore le futur ***Hell***, thriller cyberpunk avec Dennis Hopper et Grace Jones.
Le fait que de véritables acteurs et réalisateurs s'investissent dans ces holly-rom (on évoque même le nom de Spielberg) prouve qu'une nouvelle ère cinématographique wonderful a débuté.
Au fait, J.P.P., excellentissime édito la dernière fois, et à quand une édition des z'hyper *Craignos Monsters* sur CD-ROM à la télé avec des extraits de films et tes commentaires hilarants comme la dernière fois chez Delarue ? Vous êtes toujours aussi cool depuis le n° 23 de *Mad* ! Salutations amicales. Get connected ! Cyberpunk not dead !

A te lire, on ne sait trop si tu casses ou si tu approuves, mais quoi qu'il en soit cette déviance narrative s'observait déjà dans le cinéma traditionnel de ces dernières années. Reste à savoir si le cinéphile y trouvera son compte. Imaginaire filmique et jeu virtuel, même combat ? Pas sûr. J.P.P.

Emmanuel Bureau, Notre-Dame de Bondeville

Pour commencer cette lettre, une petite histoire... Je faisais mes trois jours à Cambrai et en guise de divertissement, nous visionnâmes *(non ? alors là, vous m'épatâtes !)* **Universal Soldier**. La bêtise consternante de la narration et des rebondissements me permit, avec mon voisin, d'écrire le scénario avant son déroulement sur écran. Que dire ? Eh bien, comme beaucoup de productions actuelles, ce film recèle des ficelles tellement énormes qu'il en devient ennuyeux.
Le cinéma tend à se réduire, à se tuer tout seul. A force de scènes où les sbires du méchants tirent sur le héros avec des balles visiblement récalcitrantes à l'atteindre (le héros, lui, fait un carnage terrible), des scènes où le héros avance à pas feutrés sur fond de musique qui crie à nos oreilles "c'est là qu'il faut sursauter !", on a tendance à prendre le spectateur pour une andouille incapable de raisonnement. Alors pour se faire pardonner, on lui fait le coup de la réplique humaniste et importante. Je m'explique. A la moitié du film, moment de répit entre le héros et la potiche de service qui va devenir la copine du héros. Il lui raconte son enfance et lui dit *"c'est pour cette raison que je n'ai jamais mangé de poulet-frites"*, et là, l'irréparable : le baiser. A la fin du film, le méchant vient de mourir et le couple se retrouve. Et comme pour tester la réceptivité du spectateur par un clin d'œil bien gras, la copine du héros lui dit *"ce soir, j'te cuisine un poulet-frites !"* Et vlan, re-baiser.
Bien sûr, il y a une bonne mesure entre la réalité et ce que je raconte. Quoique. En lisant certains articles sur les films qui sortent, je me dis que l'actualité seule les justifie. Car ils auraient juste leur place dans les notules, entre deux nanars.
Enfin, bon courage quand même, en espérant que les studios découvriront un jour d'autres auteurs et bouleverseront la linéarité bêtifiante des histoires et des scénarii.

Euh, dis donc, toi. J'ai testé le coup du poulet-frites, ça marche pas du tout, hein. On a été se faire un plan McDonald dégueu, et après elle m'a planté là ! Il doit manquer un paramètre à ton truc. J.P.P.

Hélène Morel, Rouen

Cela fait déjà un bout de temps que *M6*, chaque jeudi soir, propose ses *"Jeudis de l'Angoisse"*. Hier, je me suis plantée devant mon petit écran aux alentours de 22h35... ben j'ai pas été déçue... Pasque questions angoisses, ça le téléfilm - oui, déjà, quand j'ai lu cette précision dans mon magazine télé, j'ai eu comme un très vague sentiment d'inquiétude -, joliment intitulé **SOS Mutants**, y s'y connaît pas mal...
Rien que le début du téléfilm, déjà tu trembles... y'a des filles qui se trémoussent sur une plage, et pis y'a un coup d'Etat - si si, ça arrive plus souvent qu'on le croit ! Avec plein de méchants qui tirent - mal - un peu partout. Heureusement, y'a un avion, et plein de gens montent dedans. Ouah.
Là, ça se corse. Et méchamment. L'avion amerrit en catastrophe - enfin, c'est ce qu'on nous dit - et déjà y'a moins d'acteurs ; ça tombe bien on connaissait personne, on n'a pas eu le temps de s'attacher. Les rescapés, assez cools dans l'ensemble, pas franchement affolés, dérivent sur un canot pneumatique avant d'arriver en vue d'une île, mystérieuse, cela va sans dire. Les rescapés, qui sont un peu cons, ben y sont contents, et tout, et y mangent plein de fruits. C'est beau ! Ouais, je sais, où est l'élément fantastique ? Ah mais, c'est que cette île, elle est pas exactement nette, voyez. Elle s'rait même infestée de mutants bizarroïdes que ça m'étonnerait guère. Mais les rescapés, y sont pas familiers des ficelles du cinéma fantastique et y nous la jouent **"Le Lagon Bleu"**. Et je vous passe sur le feu de camp sous la lune et tout... faites passer le tarpé, merci...
Bon, comme tous les mutants qui se respectent, cui-là il aime pas trop les types qui viennent l'emmerder sur son île où il était peinard. Alors évidemment, ça dégénère et les rescapés se tirent, se doutant même pas qu'un des leurs est en train de muter. C'est pas difficile, les mutations, elles sont tellement réalistes qu'on a VRAIMENT l'impression de voir un acteur revêtu d'un maquillage. Et approximatif, le maquillage. Les rescapés se baladent de ci de là et tombent sur un truc qui ressemble à un vestige du décor de ***L'Age de Cristal***. Bon, eux y se disent que c'est un observatoire ou un truc comme ça... Chacun ses références, hein... Devinez ce qu'y font ? Y rentrent. Et là évidemment y comprennent tout. Dans le truc-là, le sanctuaire du feuilleton cité plus haut, y'avait un laboratoire où les chercheurs faisaient des essais d'armes chimiques. L'angoisse plane. Les acteurs aussi...
Arrive le mutant, genre iguane sur deux pattes - assez craquant dans l'ensemble, mais un brin hargneux. 'Reusement, les rescapés y z'avaient trouvé l'antidote. Oufff ! Ben, j'ai eu les pétoches ! J'ai cru un moment - pas longtemps, hein - que ça allait devenir un film regardable... J'suis rassurée.
Je m'frai bien une p'tite Adelscott, moi. Pour pas déprimer... Blup... Pardon. Salut les gars !

Trop longue ta lettre, Hélène, fais gaffe, la prochaine fois je glisse une pub entre deux paragraphes. J.P.P.



Olivier Balza, Saint-Hilaire-Cottes

Osons diffuser **Terminator** à 23h10 sur *France 3* pour ne pas, je cite, "heurter la sensibilité des plus jeunes" ! Osons incruster sur l'image un carré (rectangle ?) aussi abrutissant que totalement inutile ! Osons faire apparaître une bande noire au bas de l'écran dont la hauteur varie tout au long du film !
France Télévision préfère passer des seins nus dans un jeu grand public à 20h30 un samedi. *Canal +*, qui n'est somme toute qu'une chaîne cryptée, va paraître complètement marginale en osant (dans le bon sens du terme, cette fois) diffuser le **Dracula** de Coppola à 20h30 ou à 13h30 le vendredi. Vive *Mad Movies* et *Canal +*
Un abonné qui le restera longtemps.

Odile Olmeita, Marseille

Salut. Cela faisait un certain temps que je voulais vous envoyer cette photo. Eh oui, il aurait aimé figurer dans la rubrique *The* - pardon ! - *Ze Craignos Monsters*. Mais il n'est pas Le Chat Noir, ni La Malédiction des Hommes-Chats, ni encore le vilain félin de **Simetierre**, mais simplement Pompon, le rouquin aux yeux ensorceleurs qui se pâme et se donne à *Mad Movies* tous les deux mois.



Mon Dieu ! Une créature à poils dans Mad Movies *! Et avec pompon en plus... On va encore se faire interdire au Maroc (c-à-d. comme à peu près une fois sur quatre, quoi !). J.P.P.*

Thierry Cardinet, Orléans

La rockeuse canadienne Lisa Darbello n'a jamais fait de cinéma, et c'est bien dommage ! Car elle aurait sans nul doute pu être, par exemple, une superbe répliquante dans **Blade Runner** er une **"Féline"** nettement plus crédible - et féroce ! - que cette pauvre Nastassja Kinski...
Dans la vie, comme sur scène, Darbello est une fascinante créature, et son univers musical regorge de cris, de chuchotements, d'incantations blasphématoires, dans des ambiances souvent violentes et torrides !
Russel Mulcahy et John Scarlett Davis ont tout de même, grâce à elle, signé deux de leurs plus beaux vidéo-clips dans les années 80, respectivement "Gonna get close to you" et "Tango". Clips dont je recherche désespérément d'ailleurs la trace depuis des années. Avant d'apprendre par vos soins que le grand Christopher Walken incarnait l'Ange Gabriel dans **God's Army**, je l'avais imaginée - pure fantaisie personnelle - en Samaël (Satan/Lucifer) avec à ses côtés Lilith (la redoutable "Mère Obscure", doyenne et présidente de l'assemblée méditerranéenne des divinités ambiguës, et figure centrale de la démonologie juive) sous les traits de cette mystérieuse Darbello, justement...
Un "couple d'enfer" qui ne sera jamais, hélas, porté à l'écran.

Vds vrais portraits inédits/photos de presque toutes vos stars. Liste contre enveloppe timbrée à Patrick Pasquier, 107 rue Villiers Isle Adam, 75020 Paris.

Rech. *E.F.* 123, 124, 126, 131 et 132, *Toxic* 8 à 10, *Vendredi 13* 13 et 15, *Film Horreur* 1, *Science Fantasy* 2, 4 et 5, *Monster Mag* (VF) 2 à 7, *Heretic/Nostalgia* 2 et 8, *Génération Séries* 1, *Vampir* 3. Jon Older, 53 Exeter Rd, Southville, Bristol, BS3 1LY, Angleterre.

Ch. (gratos) photos ou affiches de Michelle Pfeiffer, Sharon Stone, Kim Basinger et autres actrices super-canon (*du calme, du calme !*). J'aimerais bien aussi recevoir du courrier de fans de ciné (surtout des jolies filles) parce que je me sens seul dans ma cambrousse (*ah d'accord*...). Thomas Voituret, 30 rue Berlier, 21000 Dijon.

Ach. 500 F (français) la BO des **Sorcières d'Eastwick**. Allez quoi, ça fait des années que je la recherche ! Stive Rudin, Xirès-Soleil, 3963 Crans, Suisse (VS).

Vds figurines James Bond junior, posters Schwarzie, Van Damme, et *E.F.* 13, 29, 33 et 38. M. Wojcik, 34 rue des Combattants en AFN, 08300 Rethel.

Vds collection affiches de cinéma (nouvelle liste contre 5 F en timbres) tout genre, tout format, prix intéressants. Laurent Marty, 81 bis Bd Wilson, 33200 Bordeaux.

Vds 45 F pièce affiches 120 x 160 de **Mad Max 2**, **Ran**, **Pulsions**, **Brazil**, **Excalibur** et posters de Giger. Chris Dulon, 6 rue G. Fournials, 81000 Albi.

Rech. docs en français, VHS SECAM, livres sur Georges Méliès, docs sur le cinéma fantastique allemand du début du siècle, ainsi que *SFX* 5. Grégory Hemart, 81 rue de Marseille, 69007 Lyon.

Vds romans neufs de *Star Trek* : "Le fils du passé", "La croisée des temps", "L'effet entropie", "La première mission", "A la recherche de Spock" (*c'est dur à lire, hein ? Oui, moi aussi, j'ai abandonné*). Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Vds à prix très intéressants nbreuses BO de films en K7 ou CD. Liste contre 1 timbre à Bruno Martignat, 11 rue Henri Pourrat, 63190 Lezoux.

Vds VHS NTSC de films mexicains : cinéma bis, monstres, momies, Santo, Blue Demon... Liste sur demande à Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Vds nbreuses VHS de japanimation (**Wicked City**, **Urotsukidoji**, **Doomed Megalopolis**...). Liste contre enveloppe timbrée à Hervé Charton, 1 rue Auguste Bichaton, 54600 Villers-les-Nancy.

Vds 65 F pièce 150 VHS de films gore/épouvante. Liste contre 1 timbre à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus.

Vds BD *Zenda* "Ecran Total" (*Terminator*, *Predator*, *Aliens*) et ach. BD "Ronin", Dark Knight", "Liberty" de Franck Miller ainsi que "Les fous d'Arkham". Raphaël Mary, 10 rue Barbey d'Avrevilly, 27300 Bernay.

Vds ou éch. VHS de **Rabid Grannies**, **2000 Maniacs**, **Les Feebles**. Vds K7 audio de plus de 2500 titres de black, doom, death, grind (*blink, sbang, boum. Et je pèse mes mots !*) Michel Renaud, 31 rue Burnot, 54123 Viterne.

Vds nbreux docs, *E.F.*, *Starfix*... Envoyer liste de recherches et env. timbrée à Alain Lazzini, 4 rue des Saules, 57290 Fameck.

Vous avez des listes conséquentes de K7 vidéo, fantastique ou non ? N'hésitez pas, envoyez les moi ! Stéphane Uhlinger, 49 rue Claude Terrasse, 75016 Paris.

Rech. tout sur John Carpenter et en particulier BO des **Aventures de Jack Burton**. Laurent Faiella, 60 rue des Combattants, 7033 Mons, Belgique.

Vds, ou éch. contre films SF/horreur, 45 t du **Retour du Jedi**, *Starfix Sp. Star Wars*, *UFO Magazine*, *M.M.*, *E.F.*, *Strange*... Ch. tout doc sur Vincent Price. Corinne Claus, 14 avenue Albert, 1060 Bruxelles, Belgique.

Vds *M.M.* 45 à 91 (10 F pièce), *Impact* 26 (10 F), *Vidéo 7* 107 Sp. fantastique (13 F) et recueil *Troma* (20 F). Guillaume Chesneau, 88 avenue de Saumur, 86170 Charrais.

Le dossier sur Mary Stuart Masterson va sortir (*merci de nous prévenir, vieux. Au fait, de quoi tu parles, au juste ?*). Ch. désespérément bouquins de William Goldman et Ed McBain. A. Thia, Le Ponant 325 C, 2 Terrasse du 8 mai 45, 33000 Bordeaux.

Vds 3000 BD super-héros *Lug*, *Arédit*, comics et jouets **Star Wars**. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds collection quasi-complète de **Star Wars** : 40 figurines, AT-AT, Faucon Millenium et encore 12 autres engins. Brice au 40.49.08.08. le soir.

Vds, éch. ach. nbreux jouets et gadgets **Star Wars**, **Aliens**... Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Vds BD *Lug*, comics, trading cards, posters, VHS, laserdiscs, jeux vidéo, tout sur **Conan**, **Aliens**, **The Crow**, **X-Men**... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 76 avenue Jean Jaurès, 11110 Coursan.

Vds lot BD et comics à prix raisonnables : *Lug*, *Semic*, *Sagedition*, *D.C.*, *Marvel*... Envoyer liste de recherches à Philippe Reaudin, 154 B rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Vds toujours BD *Lug*, *Arédit*, comics US diverses éditions. Dépêchez-vous tant qu'il en reste ! (*mais c'est qu'il nous engueulerait, vous savez*...). Laurent Rannou, 10 rue Pavée, 76100 Rouen.

Vds divers numéros de *M.M.*, *Impact*, *New Look*, *Fluide Glacial*, *Psikopat* et *SFX*. Rech. diverses affiches de cinéma ou vidéo. Franc Turkovic, BP 96, 30800 Saint-Gilles.

Vds 75 F pièce VHS de **Freddy VI**, **ça**, **Le Premier Pouvoir** et **Shocker**. Ach. *M.M.* 1 à 26 et tout doc sur les **Evil Dead**. Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralbe.

Rech. VHS de **Space Cruiser Yamato**, **Urotsukidoji**, **Windaria**, **Manie Manie**... Eddy au 39.79.28.63.

Vds 100 F pièce VHS de **Frankenstein**, **La Fiancée de Frank.**, **Lost World**, **La Momie**, **Double Assassinat dans la Rue Morgue**, **Attack of the Killers Tomatoes**, **L'Homme Homard Venu de Mars**. Bruno Gely, 19 route de Rieucros, 48000 Mende.

Rech. VHS originales de **Halloween 1 à 5** et **Amytiville 2 à 4**. Pascal Vildart, 2 rue des Davières, 41200 Romorantin.

Vds nbreuses affiches de films et jaquettes originales... S. Biaggi, 29 route de Bessières, 31140 Montberon (*Tiens, au fait, vous savez comment s'appellent les habitants de Montberon ? Des blonts ! J'ai pas osé le mettre à l'endroit, parce que j'ai un peu honte !*)..

Vds scénario original d'un épisode des Simpson. 60 F port compris pour 50 pages. Mr Delozier, 5 impasse Marius Jouveau, 84130 Le Pontet.

Vds comics *"Batman"* et BD *Glénat*. Frédéric au 27.30.02.84. après 20 h.

Vds affiches de films fantastiques : 25 F les grandes, 15 F les petites. Liste contre enveloppe timbrée à Fabrice Dens, 103 Bd National, 92500 Rueil Malmaison.

Vds ou éch. nbreux romans fantastique/anticipation + "Bob Morane". Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy (*record d'endurance pour Eric, qui depuis des années tente de vendre ses bouquins dans les P.A. de Mad. Faites un effort, siouplaît*...).

Ch. VHS en VOST ou VF de **Ilsa, She Wolf of the SS**, **Ilsa, Harem Keeper of the Oil Sheiks** et **Ilsa, the Tigress of the Siberia**. Mr Meunier, 35 rue de la Roquette, 75011 Paris.

Collectionneur propose VHS de **La Chose Surgie des Ténèbres**, **Galactica**, **L'Ile Mystérieuse** et nbreux films et séries SF/fantastique/péplum... Daniel au 87.58.23.52.

Ch. tout film et doc sur Stephen King et surtout sur **Firestarter** et **Les Enfants de Salem**. Philippe Bougeard, 9 avenue Jean-Baptiste Fortin, 92220 Bagneux.

Vds intégrale de ***Star Trek : the Next Generation*** en VHS PAL et VO. Loïc Le Vern, 5 rue des Bergeries, 78910 Orvilliers.

Vds épisodes en VHS de ***Star Trek***, ***La Quatrième Dimension***, ***Les Envahisseurs***, ***Au-Delà du Réel***... Jean-Luc Finotto, 14 A rue Virgile, 42100 St Etienne.

Vds 80 F pièce nbreuses VHS (**Zombie**, **From Beyond**...). Rech. VHS de **Carnages**. Liste sur demande à Victor Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Vds VHS du **Marin des Mers de Chine** (100 F), **Rayon Laser** (70 F) et **La Baie Sanglante** (70 F). Rech. jaquettes. Frédéric Berthy, 3 rue Paul Cézanne, 77140 Nemours.

Vds 50 F pièce VHS de films français et américains et 100 F pièce CD de musiques de films. Liste contre 2,50 F en timbres à Frédéric Jullien, 26 rue Roussy, 30000 Nîmes.

Rech. tout doc sur Rosanna Arquette, et surtout le numéro de *Playboy* où elle a posé nue (*houla ! confisqué le numéro de* Playboy, *non mais alors, à votre âge ! Et c'est à quelle page qu'elle a posé nue, alors ?*). Etienne Darnault, 1 rue Coste et Bellonte, 37000 Tours.

Vds nouveautés comics (dollar à 6 F) : *Marvel*, *DC*, *Image*, *Dark Horses*... Hervé Rothiot, La Poste, 88550 Pouxeux.

Vds BD "Aliens, guerre pour la terre". Rech. VHS de **True Romance** et **C'Est Arrivé près de chez vous**, et BO en K7 de **True Romance**. Andréas Marchal, 17 imp. Jean Jaurès, 16340 L'Isle-d'Espagnac.

Ach. bon prix VHS de **Keoma**, **L'Enfer des Armes**, **La Soif du Mal**, **Epidemic** et **Driller Killer**. Fred le soir au 80.55.19.94.

Vincent, Paris

Je voulais réagir au passage anti-religieux primaire de la lettre de Laurent dans le n° 93. Je suis moi-même catholique pratiquant et amateur de fantastique sous presque tous ses aspects (je capitule devant H.G. Lewis mais admire Peter Jackson ou Sam Raimi), littérature, fanzinat, festivals quand je peux, etc. Cela ne m'empêche pas d'aller à la messe tous les dimanches et de revendiquer mon côté "cul-béni".
Faire partie de la majorité religieuse et s'indigner de la censure ne sont pas incompatibles, je tenais à le signaler. Et, pitié, Laurent, ne mélange pas tout ! Si la messe catholique est toujours payante (voir le "rite" de la quête), elle n'extirpe pas des centaine de milliers de francs et de neurones à ses fidèles comme le fait la Scientologie (ou "fiente au logis" comme dit San Helving). Salut à tous et vive ex-Monseigneur Gaillot.

Tu sais, pour bien rire, un anti-catholicisme, tout comme l'anti-communisme d'ailleurs, ne saurait être que primaire. Ceci dit, face à une censure menaçant "d'interdire des œuvres heurtant la sensibilité de la majorité religieuse", Laurent se contentait d'avancer - avec un certain sophisme, il est vrai - qu'en France les athées représentaient sans doute cette majorité religieuse. Rien de bien méprisant là-dedans. Et puis tu ne réconcilieras jamais ceux qui font le signe de la Croix et ceux qui font une croix sur tous les signes. J.P.P.

Lionel Zehren, Manom

Je tiens à prendre la défense du **Frankenstein** de Kenneth Branagh. Il semble que Guignebert n'apprécie pas cette volonté de s'écarter des chemins maintes fois battus par ses prédécesseurs pour se rapprocher de l'œuvre originale. Je trouve que Branagh ne fait pas que restituer parfaitement l'atmosphère du roman, il va au-delà. C'est le cas pour Waldman, superbement interprété par Cleese, personnage sombre, âme déchue, qui n'a jamais eu le courage de pousser ses expériences à leur terme. C'est vrai aussi dans cette scène magnifique (qui n'existe pas dans le livre) où la créature/Elizabeth hésite entre l'homme qu'elle a aimé et la chose qui lui ressemble. Elle préfère se donner la mort. On est presque au-delà de la scène entre Boris Karloff et Elsa Lanchester dans **La Fiancée de Frankenstein**. Je pense que Branagh n'aurait pu atteindre ce degré de romantisme et de réalisme s'il avait inclu dans son film les clichés propres au mythe (serviteur bossu, villageois révoltés, etc.). Je dirais qu'on est loin d'une simple re-lecture de l'œuvre de Mary Shelley, le film apporte une dimension nouvelle au Fantastique, un regard porté davantage sur l'humanisme, les sentiments. Ce mouvement semble d'ailleurs s'amplifier depuis quelques temps, prenant le pas sur les innombrables séquelles qui sclérosaient le genre.
Et merci de continuer à nous ravir par la justessse et l'humour de vos écrits.

Joël Guenoun, Paris

21h05 : deux heures se sont écoulées depuis que j'ai quitté la salle où se jouait **L'Antre de la Folie**, et des dizaines d'images assaillent mon esprit : une ruelle, une hache, des chiens, des enfants, une machine à écrire, mais par-delà les images plane un sentiment de joie, de frayeur et d'espoir. L'espoir d'un avenir pour le cinéma fantastique à l'image de ce film.
L'Antre de la Folie est un délire visuel et scénaristique qui provoque chez nous une perte totale des notions de réalité et d'imaginaire. A l'image de cette voiture qui durant un moment n'a plus aucun appui, nous perdons tous repères, de la même manière que John Trent perd la raison.
Carpenter joue avec nos sens. Plus qu'un film fantastique, c'est une initiation, un voyage aux confins du descriptible. Merci Mr. Carpenter...

Thierry Raynaud, Strasbourg

Je viens de terminer une maquette de R2D2 en scratch. Elle mesure 84 cm de haut et elle a été entièrement faite à la main. Je vous en adresse une photo que j'aimerais que vous puissiez publier. En fait, je suis en train de monter ma petite société et j'aimerais me faire connaître. Je veux faire dans le volume, les maquettes et je suis aussi dessinateur. Merci de diffuser mon adresse au cas où mon travail intéresserait professionnels, magasins, ou simples amateurs. Thierry Raynaud, 8 rue de l'Outre, 67000 Strasbourg.



Jean Latreille, Lyon

Peut-être n'est-il pas trop tard pour faire savoir à Marc Toullec et à ses lecteurs que le passage de **Stargate** où Jackson, le jeune chercheur, offre une barre de chocolat au chef des habitants de Nagada est un des bons moments de ce film. Permettez-moi de vous expliquer un truc que j'apprends d'ordinaire à mes élèves (en Sciences Economiques et Sociales). Toutes les relations sociales passent par ce que les sociologues appellent la logique du don/contre-don. En gros, les hommes ont toujours fait ami-ami en se faisant des dons réciproques d'objets qui la plupart du temps n'avaient aucune autre valeur que celle de leur permettre de renforcer le "lien social". C'est ce qu'avaient compris les missionnaires, justement, qui ont fait copain avec les indigènes grâce à la fameuse verroterie dont parle Toullec. Le hic c'est que les blancs "développés" font passer le respect du lien social après leurs intérêts économiques, qui eux-mêmes s'accommodent assez bien de l'exploitation des ressources des plus faibles, ce qui explique pourquoi les sauvages se sont fait avoir par la suite.
Donc, bravo pour les scénaristes qui font rendre du chocolat pour un bol d'eau : le contact entre les étrangers est alors établi, et de façon crédible. Par contre, si je peux me permettre, il y a d'autres détails du scénario qui gâchent un peu la beauté réelle de ce film. Genre : les militaires réalisant tout à coup qu'ils ne rentreront peut-être jamais à la maison... Ils se croyaient au Club Med' ou quoi ?
Bravo également pour votre canard et son vrai sens critique qui fait plaisir à partager. Et vive le cinéma fantastique nous éclairant bien mieux sur la nature humaine que les films intellos qui ont autant de profondeur que le nombril de leurs auteurs. Bonjour à tous.

Heureux d'apprendre que nous sommes lus par les pédagogues. Néanmoins, je subodore dans la scène que tu décris les doux prémisses à une intox yankee sur la région. Après le choco', à eux le chewing-gum, le rap, le MacDo', Macaulay Culkin, la technocratie et Michael Jackson. Pauv'gens ! J.P.P.

LE TITRE MYSTERIEUX



Pas une bonne réponse pour notre titre précédent dont le cliché représentant ce nouveau-né diabolique provenait du méconnu **Forever Evil**. Cette fois, nous l'avons joué plus facile. Il s'agit d'un film sorti en France, traitant d'un thème majeur et joué par l'ici présent Peter Cushing. Le prochain numéro gratuit aux 5 premiers gagnants.

Vds 70 F pièce VHS de **Phantom of the Paradise**, **La Malédiction II**, **Les Oiseaux**, **Le Sixième Sens**, **Burnt Offerings** et autres... Guillaume au 32.39.06.33.

Morsure 4 est paru. Nouvelles et BD d'horreur au sommaire. 30F port compris. Recherche novellistes et dessinateurs. Patryck Ficini, 4 rue St Vincent de paul 25720 Avanne.

Vds VHS copies neuves de films de Keaton et Chaplin. Karim au 20.75.89.42.

Vds à prix modiques docs sur *Twin Peaks*, *Star Trek*, David Bowie, Tom Berenger, Dire Straits et collections *Starfix*, *Cinéphage*, *Spotlight* et *Impact*. Maggy Parascandola, 133 rue Saint-Pierre, 13005 Marseille.

Vds jouets, jeux, gadgets **Star Wars**. Liste contre env. timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Rech. VHS de **La Nuit Déchirée** et **Mort sur le Gril**. Samantha Fuster, 74 avenue du Gal de Gaulle, 94550 Chevilly-Larue.

Vds figurines et accessoires **Batman**, **Star Wars**, **The Mask**... Liste contre 1 timbre à Gilles Kerloch'h, 29 av. Vincent Auriol, 40000 Mont de Marsan.

Vds jouets et personnages **Star Wars**. Franck au (16-1) 48.68.60.13. après 19 h.

Rech. affiches, films, docs sur le vampire au ciné et en littérature. Souhaite créer un cercle d'amateurs passionnés par le thème pour rencontres et échanges (*tiens, t'as une copine un peu plus bas sur la droite*). Florence Berthaud, 15 allée Massenet, 93270 Sevran.

Vds 60 F pièce VHS de films de SF années 30-60 (**Le Jour où la Terre s'Arrêta**, **Les Survivants de l'Infini**...). Tél.: 51.80.75.78. après 19 h.

Rech. tout doc sur **Entretien avec un Vampire**, Tom Cruise et Brad Pitt. Anne Lemoine, La Bergerie, 86210 Archigny.

Vds *M.M.* 26 à 93, *Impact* 15 à 53, *Starfix* HS **Batman** et **Le Retour du Jedi**, *Consoles +* 24 à 39. Laurent Dewailly, 25 rue Victor Hugo, 59510 Hem.

Vds 3000 BD, *Lug*, *Semic*, *Artima*, *Aredit*, *Comics Pocket* + VHS **Dragon Ball Z**. Liste sur demande à Erol Ege, 56 rue Montagne des Glaises, 91100 Corbeil.

Vds ou éch. *E.F.* 10, 11, 15, 25, 28 à 30, et *M.M.* 65, 73 et 76 contre autres *M.M.* .Vds aussi cartes postales d'affiches de films et jaquettes. Fabrice Berrier, 3 rue Corneille, 59147 Gondecourt.

Vds fanzine *Ciné Scores* 4, consacré exclusivement aux musiques de films. 15F le numéro ou 60F l'abonnement pour un an. Réglement par chèque à l'ordre de Ciné-Scores, Manuel Riesco, 29 Bd. Gén. Vanier, 14000 Caen.

Rech. BD "Creepshow" (1960-70) et tout doc sur les films **Creepshow 1** et **2**. Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, Les Pelouses, 30110 La Grand-Combe.

Vds 70 F BO en CD de **Buffy the Vampire Slayer**. Rech. BO CD ou K7 de **Génération Perdue**. Sabrina Auclair, 51 rue Alfred de Vigny, 03100 Montluçon.

Vds VHS originales de **Grizzly** (*t'aurais pas sa suite : **Ne Touchez pas au Grizzly** ?*), **Angoisse**, **The Trill Killers**, **Dinosaurus**... Rech. tout sur Ultravox et les Stones. F. Hameury, 15 allée Corot, Le Clos du Chêne, 17137 L'Houmeau.

Collectionneur rech. tout sur les super-héros : figurines, véhicules, jeux de société, trading cards... Frédéric Fabry, 105 av. Fr. Roosevelt, Les Pins 40, 06110 Le Cannet.

Vds ou éch. nbreux comics US, trading cards, portfolios, livres... Liste sur demande à Vincent Clergeot, 60 rue Ferdinand Buisson, 92130 Issy Les Moulineaux.

Kabbale 2, 15F port compris, avec un dossier Eastwood et une interview Tony Randel, et bientôt le **Kabbale 3** (*dis donc, tu Kabbale comme un fou, toi ?*), spécial *Fantastica*, plus de la BD, des bouquins etc. Michaël Espinosa, 9B Plans Verts, 95000 Cergy-Pontoise.

Rech. BD "Orchidée noire" (tome 1/*Zenda*) et *E.F.* 2, 5, 7, 11, 13, 17 à 20. Fabien Legros, 31 rue des Hirondelles, 62143 Angres.

Frissons attend vos petites annonces (*hé, t'as qu'à prendre les miennes, je sais plus où les mettre...*) vos courriers, vos BD, dessins, nouvelles... et vos questions sur le ciné. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Ch. figurines **Batman** (*Kenner Parker*) : Le Joker, L'Homme-Mystère, Robin, Man-Bat et L'Epouvantail. J.F. Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.

Rech en CD ou LP BO de John Williams : **Superman**, **Les Dents de la Mer 2**, **JFK**...). Pierre-Olivier Ville, Route du Drevet, 69700 Givors.

Ubik commande mensuellement azux USA les nouveautés en trading cards et Comics au tarif de 6,50 le $, dégressif jusqu'à 5,84. Port 18F. Catalogue gratuit, alors connectez-vous. Stéphane Almosninio, 80 Galerie des Baladions, 38100 Grenoble.

Vds 225 F port compris livre "Gore : autopsie d'un cinéma". André Quintaine, BP 36, 70800 St Loup/Semouse.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e) 15-16 ans adorant Dario Argento, le fantastique et détestant le disco. Emmanuel Rallet, 1205 allée Louis Métral, 84700 Sorgues.

- dessinateurs et écrivains talentueux pour contact et éventuelle parution dans notre jeune mag allemand sur le fantastique. Joe Wissler, 76 avenue de La Liberté, L-1930 Luxembourg.

- correspondants aimant le cinéma, la musique, écrivant des histoires fantastiques, lisant un peu de tout et n'ayant pas leur plume dans leur poche (*où il la faut, la plume, alors ?*). Emilie Ghier, 7 rue du Marché, 59000 Lille.

- correspondants 15 ans et plus aimant les vampires, capables de m'éclairer sur eux et sur d'autres films d'horreur. Rech. aussi correspondant au Japon et aux Etats-Unis. Alice Dervyck, 19 Bd de la Liberté, 59800 Lille.

- correspondant(e)s majeur(e)s dingues de ciné, des Beatles, Spielberg, ayant passion des USA, et défendant la cause des animaux et de la nature (*t'as bien Brigitte Bardot... en plus, je crois qu'elle est majeure, maintenant*). Roger Hervé Vidal Delille, 170 tour Warnery, 77300 Fontainebleau.

- jeunes talents pour images de synthèse, décors maquettes, design, pyrotechnie, pour équipe française travaillant sur gros projet SF. Envoyer photos de vos travaux à Projet Babylon - Benoît Guerville, 6 rue Camille Tahan, 75018 Paris.

- correspondantes sympas dans les 23 ans aimant le ciné fantastique et autres loisirs (classiques). Stéphane Lacroix, 108 rue du Troupeau, 95100 Argenteuil.

- correspondant(e)s 18-20 ans sur toute la France aimant le fantastique et la musique. Vincent Gardoll, 83 route de Saint-Denis, 95170 Deuil la Barre.

- correspondantes japonaises aimant les films gore, **Reservoir Dogs**, **Pulp Fiction** et la BD fantastique. Guillaume Saunier, 13 rue de la Liberté, 91240 Saint-Michel/Orge.

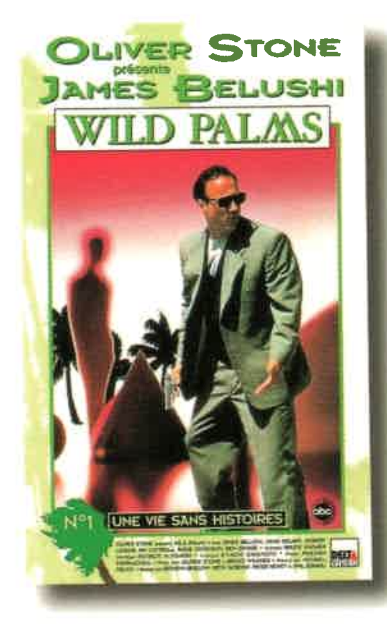
- correspondants fans de ciné, de lecture et d'amitié. Cal Duprat A., Unité SA/Agence Postale, BA 721, Rochefort Air.

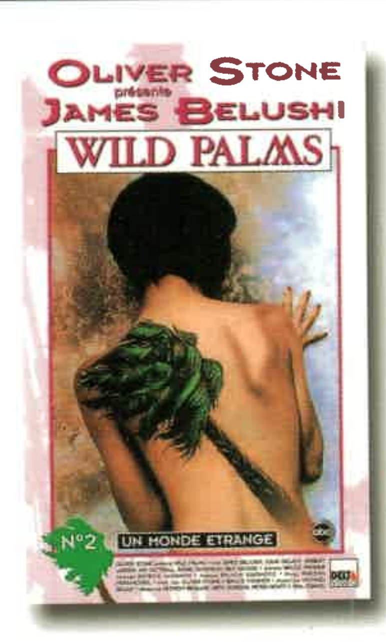
- correspondant(e)s 18-25 ans aimant le hard, trash, grind core, Stephen King, la SF, le gore, les délires, etc. Jeff Prévost, 16 rue Jean-Giono, 51350 Cormontreuil près de Reims.

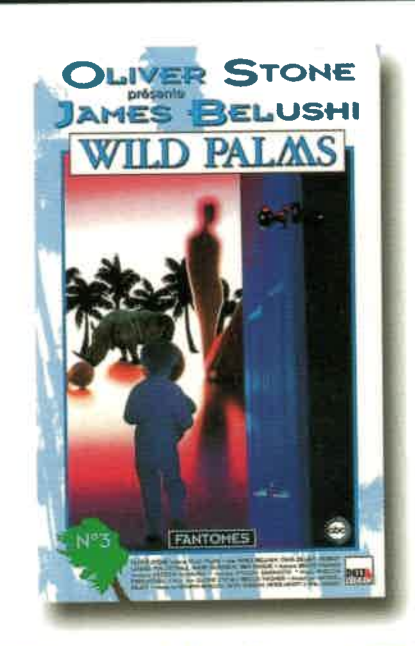
- dessinateurs et auteurs de nouvelles en vue de la création d'un fanzine. Envoyez vos œuvres à Association Neo Camelot, 26 rue Marcel Pagnol, 78410 Aubergenville.

- tout sur Julian Sands et correspondant(e)s aimant les vampires et la SF en général. Jessica Alaux, M.F. des Remparts, 57930 Fénétrange.

OLIVER STONE PRÉSENTE

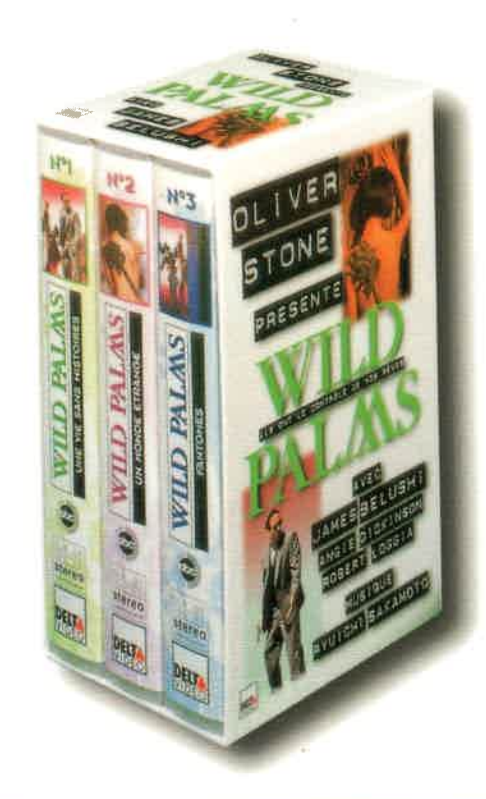






WILD PALMS

UN UNIVERS OÙ VOUS PERDREZ LE CONTRÔLE DE VOS RÊVES, OÙ VOUS PERDREZ LE CONTRÔLE DE LA RÉALITÉ, OÙ VOUS VOUS SENTIREZ PERDUS...



AVEC

JAMES BELUSHI
ANGIE DICKINSON
ROBERT LOGGIA
KIM CATTRALL

•

RÉALISÉ PAR

KATHRYN BIGELOW
PHIL JOANOU

•

MUSIQUE DE

RYUICHI SAKAMOTO



LA SÉRIE QUI A DÉFRAYÉ LA CHRONIQUE AUX U.S.A.
EST AUJOURD'HUI EN VENTE PARTOUT !

